NAZIONALE
B. Prov.
XXIII
23
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXII
Palchetto 9
Num.° d' ordine 1

B Pm
XXIII
93

120
4
39

HISTOIRE

NATURELLE,

GENÉRALE ET PARTICULIÈRE.

DES QUADRUPEDES.

TOME VINGT-TROISIÈME.

649382

HISTOIRE NATURELLE,

GENERALE ET PARTICULIERE,

PAR LECLERC DE BUFFON;

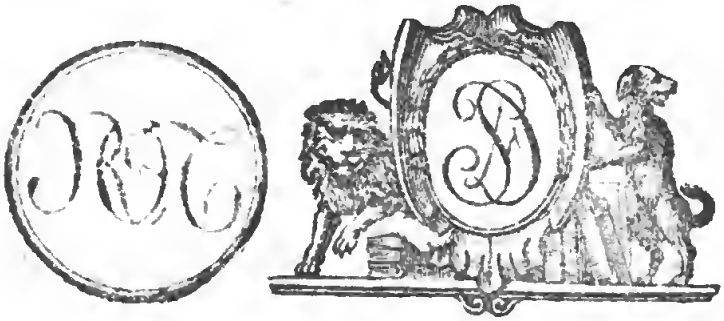
Nouvelle Edition, accompagnée de Notes, et dans laquelle les Supplémens sont insérés dans le premier texte, à la place qui leur convient. L'on y a ajouté l'histoire naturelle des Quadrupèdes et des Oiseaux découverts depuis la mort de Buffon, celle des Reptiles, des Poissons, des Insectes et des Vers; enfin, l'histoire des Plantes dont ce grand Naturaliste n'a pas eu le tems de s'occuper.

Ouvrage formant un Cours complet d'Histoire Naturelle;

RÉDIGE PAR C. S. SONNINI,

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTES SAVANTES ET LITTÉRAIRES.

TOME VINGT-TROISIEME.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE F. DUFART.

1806.

ON SOUSCRIT

A PARIS,

Chez { Dufart, Imprimeur-Libraire et éditeur, rue et maison des Mathurins S. Jacques.
Bertrand, Libraire, quai des Augustins N° 35.

A ROUEN,

Chez Vallée, frères, Libraires, rue Beffroi, N° 22.

A STRASBOURG,

Chez Levrault, frères, Imprimeurs-Libraires.

A LIMOGES,

Chez Bargeas, Libraire.

A MONTPELLIER,

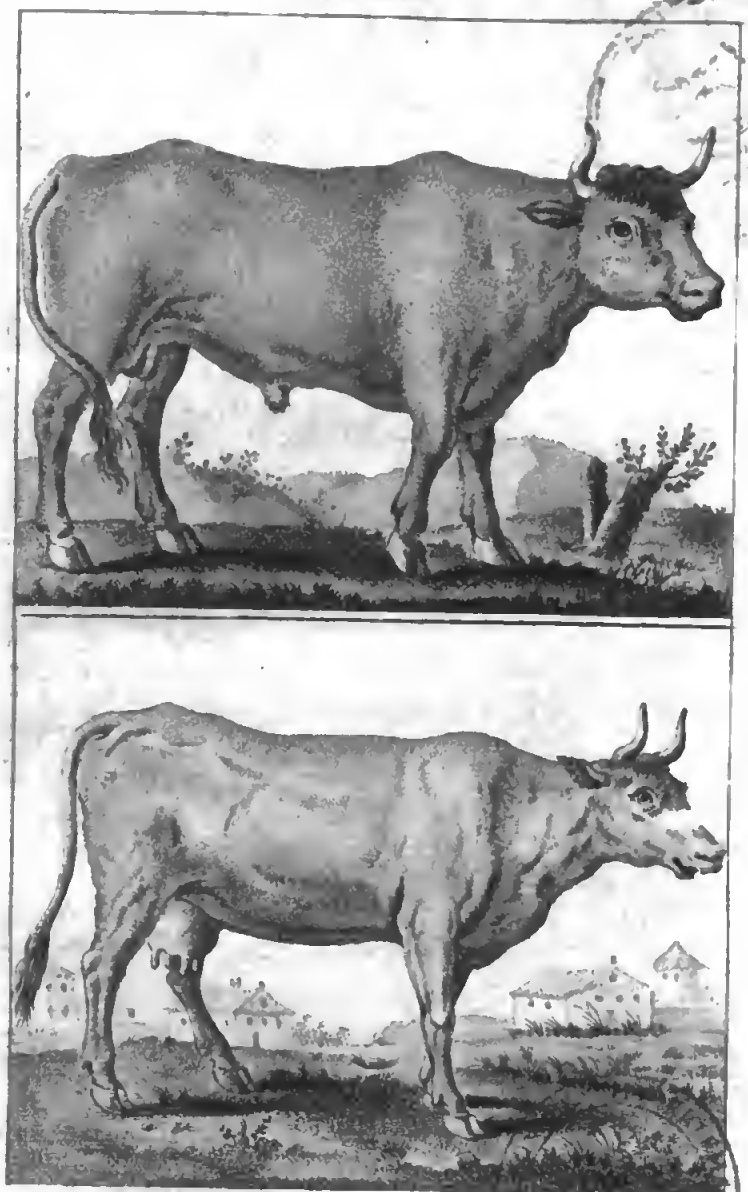
Chez Vidal, Libraire.

A MONS,

Chez Hoyois, Libraire.

Et chez les principaux Libraires de l'Europe.

Le Bœuf



La Vache.

NATIONALE

HISTOIRE
NATURELLE
DES QUADRUPEDES.

* LE BŒUF. (1)

LA surface de la terre, parée de sa verdure, est le fonds inépuisable et commun duquel l'homme et les animaux tirent leur subsistance ; tout ce qui a vie dans la nature vit sur ce qui végète, et les végétaux vivent à

* Voyez, planche I, les figures du taureau et de la vache.

(1) Le taureau, en hébreu, *sor*. En chaldéen, *thor*. En grec, *tauros*. En arabe, *taur*, *hoche* et *bakar*. En italien et en espagnol, *toro*. En portugais, *tauro*. En anglais, *bull*. Dans le pays de Galles, *tarw*. En allemand, *stier*. En suédois, *tiur*. En danois *tyr*. En polonais, *wol*. En illyrien, *wul* En flamand, *stier*. En russe, *bik* En slavon, *junctz*. En tartare, *uggus*. Par les tscheremisses, *üschküsch*. Par les mordouans, *buka*. En indostani, *bahell*. En samskroutam, *koïa*. En tamoul, *madu* et *errouddu*, etc. etc.

Taurus domesticus cum vaccâ. Klein, Quadr. p. 10. — *Bos cornibus teretibus flexis.... Taurus*. Brisson.

leur tour des débris de tout ce qui a vécu et végète. Pour vivre il faut détruire, et ce n'est en effet qu'en détruisant des êtres, que les animaux peuvent se nourrir et se multiplier. Dieu, en créant les premiers individus de chaque espèce d'animal et de végétal, a non seulement donné la forme à la poussière de la terre, mais il l'a rendue vivante et animée, en renfermant dans chaque individu une quantité plus ou moins grande de principes actifs, de molécules organiques vivantes, indestructibles (1) et

---

Regn. animal. gen. 11. — *Bos cornibus teretibus extrorsùm curvatis, palearibus laxis..... Bos taurus.* Erxleben, Syst. Regn. animal. gen. 26, sp. 1. — Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 32, sp. 1.

Nota. Accoutumés à n'envisager les animaux que nous avons réduits en domesticité, que sous les rapports de leur plus grande utilité, nous avons fini par donner aux genres entiers le nom des individus de ces genres, que nous mutilons afin d'en tirer de meilleurs services. C'est ainsi que nous disons le genre du *bœuf* au lieu de celui du *taureau*, le genre du *mouton* ou de la *brebis*, au lieu de celui du *bélier*; et les naturalistes se sont prêtés à cette façon commune et en même tems peu naturelle de s'exprimer.

SONNINI.

(1) Voyez les chapitres 6 et suivans du volume XVII de cette Histoire Naturelle.

communes à tous les êtres organisés : ces molécules passent de corps en corps, et servent également à la vie actuelle et à la continuation de la vie, à la nutrition, à l'accroissement de chaque individu ; et après la dissolution du corps, après sa destruction, sa réduction en cendres, ces molécules organiques, sur lesquelles la mort ne peut rien, survivent, circulent dans l'univers, passent dans d'autres êtres et y portent la nourriture et la vie. Toute production, tout renouvellement, tout accroissement par la génération, par la nutrition, par le développement, supposent donc une destruction précédente, une conversion de substance, un transport de ces molécules organiques qui ne se multiplient pas, mais qui, subsistant toujours en nombre égal, rendent la Nature toujours également vivante, la terre également peuplée et toujours également resplendissante de la première gloire de celui qui l'a créée.

A prendre les êtres en général, le total de la quantité de vie est donc toujours la même, et la mort, qui semble tout détruire, ne détruit rien de cette vie primitive et commune à toutes les espèces d'êtres organisés : comme toutes les autres puissances subor-

données et subalternes, la mort n'attaque que les individus, ne frappe que la surface, ne détruit que la forme, ne fait rien sur la matière, et ne fait aucun tort à la Nature, qui n'en brille que davantage, qui ne lui permet pas d'anéantir les espèces, mais la laisse moissonner les individus et les détruire avec le tems, pour se montrer elle-même indépendante de la mort et du tems, pour exercer à chaque instant sa puissance toujours active, manifester sa plénitude par sa fécondité, et faire de l'univers, en reproduisant, en renouvelant les êtres, un théâtre toujours rempli, un spectacle toujours nouveau.

Pour que les êtres se succèdent, il est donc nécessaire qu'ils se détruisent entre eux; pour que les animaux se nourrissent et subsistent, il faut qu'ils détruisent des végétaux ou d'autres animaux; et comme avant et après la destruction la quantité de vie reste toujours la même, il semble qu'il devroit être indifférent à la Nature que telle ou telle espèce détruisit plus ou moins; cependant, comme une mère économe, au sein même de l'abondance, elle a fixé des bornes à la dépense et prévenu le dégât apparent, en ne donnant qu'à peu d'espèces

d'animaux l'instinct de se nourrir de chair ; elle a même réduit à un assez petit nombre d'individus ces espèces voraces et carnassières, tandis qu'elle a multiplié bien plus abondamment et les espèces et les individus de ceux qui se nourrissent de plantes, et que dans les végétaux elle semble avoir prodigué les espèces, et répandu dans chacune, avec profusion, le nombre et la fécondité. L'homme a peut-être beaucoup contribué à seconder ses vues, à maintenir, et même à établir cet ordre sur la terre ; car, dans la mer, on retrouve cette indifférence que nous supposions ; toutes les espèces sont presque également voraces ; elles vivent sur elles-mêmes ou sur les autres, et s'entre-dévorent perpétuellement sans jamais se détruire, parce que la fécondité y est aussi grande que la déprédation, et que presque toute la nourriture, toute la consommation tourne au profit de la reproduction.

L'homme sait user en maître de sa puissance sur les animaux ; il a choisi ceux dont la chair flatte son goût, il en a fait des esclaves domestiques, il les a multipliés plus que la nature ne l'auroit fait, il en a formé des troupeaux ; et par les soins qu'il prend de les faire naître, il semble avoir acquis le

droit de se les immoler; mais il étend ce droit bien au-delà de ses besoins; car, indépendamment de ses espèces qu'il s'est assujetties, et dont il dispose à son gré, il fait aussi la guerre aux animaux sauvages, aux oiseaux, aux poissons; il ne se borne pas même à ceux du climat qu'il habite, il va chercher au loin, et jusqu'au milieu des mers, de nouveaux mets, et la Nature entière semble suffire à peine à son intempérance et à l'inconstante variété de ses appétits. L'homme consomme, engloutit lui seul plus de chair que tous les animaux ensemble n'en dévorent; il est donc le plus grand destructeur, et c'est plus par abus que par nécessité. Au lieu de jouir modérément des biens qui lui sont offerts, au lieu de les dispenser avec équité, au lieu de réparer à mesure qu'il détruit, de renouveler lorsqu'il anéantit, l'homme riche met toute sa gloire à consommer, toute sa grandeur à perdre en un jour à sa table plus de biens qu'il n'en faudroit pour faire subsister plusieurs familles; il abuse également et des animaux et des hommes, dont le reste demeure affamé, languit dans la misère, et ne travaille que pour satisfaire à l'appétit immodéré et à la vanité, encore plus insatiable, de cet

homme, qui, détruisant les autres par la disette, se détruit lui-même par les excès.

Cependant l'homme pourroit, comme l'animal, vivre de végétaux; la chair, qui paroît être si analogue à la chair, n'est pas une nourriture meilleure que les graines ou le pain; ce qui fait la vraie nourriture, celle qui contribue à la nutrition, au développement, à l'accroissement et à l'entretien du corps, n'est pas cette matière brute qui compose à nos yeux la texture de la chair ou de l'herbe, mais ce sont les molécules organiques que l'un et l'autre contiennent, puisque le bœuf, en paissant l'herbe, acquiert autant de chair que l'homme ou que les animaux qui ne vivent que de chair et de sang; la seule différence réelle qu'il y ait entre ces alimens, c'est qu'à volume égal la chair, le blé, les graines contiennent beaucoup plus de molécules organiques que l'herbe, les feuilles, les racines et les autres parties des plantes, comme nous nous en sommes assurés en observant les infusions de ces différentes matières; en sorte que l'homme et les animaux dont l'estomac et les intestins n'ont pas assez de capacité pour admettre un très-grand volume d'alimens, ne pourroient pas prendre assez d'herbe pour en tirer la

quantité de molécules organiques nécessaire à leur nutrition; et c'est par cette raison que l'homme et les autres animaux qui n'ont qu'un estomac, ne peuvent vivre que de chair ou de graines, qui, dans un petit volume, contiennent une très-grande quantité de ces molécules organiques nutritives, tandis que le bœuf et les autres animaux ruminans, qui ont plusieurs estomacs, dont l'un est d'une très-grande capacité, et qui par conséquent peuvent se remplir d'un grand volume d'herbe, en tirent assez de molécules organiques pour se nourrir, croître et multiplier; la quantité compense ici la qualité de la nourriture, mais le fonds en est le même, c'est la même matière, ce sont les mêmes molécules organiques qui nourrissent le bœuf, l'homme et tous les animaux.

On ne manquera pas de m'opposer que le cheval n'a qu'un estomac, et même assez petit; que l'âne, le lièvre, et d'autres animaux qui vivent d'herbe n'ont aussi qu'un estomac, et que par conséquent cette explication, quoique vraisemblable, n'en est peut-être, ni plus vraie, ni mieux fondée; cependant, bien loin que ces exceptions apparentes la détruisent, elles me paroissent au contraire la confirmer; car, quoique le

cheval et l'âne n'aient qu'un estomac, ils ont des poches dans les intestins, d'une si grande capacité, qu'on peut les comparer à la panse des animaux ruminans, et les lièvres ont l'intestin cæcum d'une si grande longueur et d'un tel diamètre, qu'il équivaut au moins à un second estomac : ainsi il n'est pas étonnant que ces animaux puissent se nourrir d'herbe, et, en général, on trouvera toujours que c'est de la capacité totale de l'estomac et des intestins que dépend dans les animaux la diversité de leur manière de se nourrir; car les ruminans, comme le bœuf, le bélier, le chameau, etc. ont quatre estomacs, et des intestins d'une longueur prodigieuse; aussi vivent-ils d'herbe, et l'herbe seule leur suffit. Les chevaux, les ânes, les lièvres, les lapins, les cochons d'Inde, etc., n'ont qu'un estomac, mais ils ont un cæcum qui équivaut à un second estomac, et ils vivent d'herbes et de graines. Les sangliers, les hérissons, les écureuils, etc. dont l'estomac et les boyaux sont d'une moindre capacité, ne mangent que peu d'herbe, et vivent de graines, de fruits et de racines; et ceux qui, comme les loups, les renards, les tigres, etc., ont l'estomac et les intestins d'une plus petite capacité que

tous les autres, relativement au volume de leur corps, sont obligés, pour vivre, de choisir les nourritures les plus succulentes, les plus abondantes en molécules organiques, et de manger de la chair et du sang, des graines et des fruits.

C'est donc sur ce rapport physique et nécessaire, beaucoup plus que sur la convenance du goût, qu'est fondée la diversité que nous voyons dans les appétits des animaux; car si la nécessité ne les déterminoit pas plus souvent que le goût, comment pourroient-ils dévorer la chair infecte et corrompue avec autant d'avidité que la chair succulente et fraîche ? Pourquoi mangeroient-ils également de toutes sortes de chair ? Nous voyons que les chiens domestiques, qui ont de quoi choisir, refusent assez constamment certaines viandes, comme la bécasse, la grive, le cochon, etc., tandis que les chiens sauvages, les loups, les renards, etc. mangent également, et la chair du cochon, et la bécasse, et les oiseaux de toutes espèces, et même les grenouilles, car nous en avons trouvé deux dans l'estomac d'un loup; et lorsque la chair ou le poisson leur manque, ils mangent des fruits, des graines, des raisins, etc., et ils préfèrent

toujours tout ce qui, dans un petit volume, contient une grande quantité de parties nutritives, c'est-à-dire, de molécules organiques propres à la nutrition et à l'entretien du corps.

Si ces preuves ne paroissent pas suffisantes, que l'on considère encore la manière dont on nourrit le bétail que l'on veut engraisser; on commence par la castration, ce qui supprime la voie par laquelle les molécules organiques s'échappent en plus grande abondance; ensuite, au lieu de laisser le bœuf à sa pâture ordinaire, et à l'herbe pour toute nourriture, on lui donne du son, du grain, des navets, des alimens en un mot plus substantiels que l'herbe, et en très-peu de tems la quantité de la chair de l'animal augmente, les sucs et la graisse abondent, et font d'une chair assez dure et assez sèche par elle-même, une viande succulente et si bonne, qu'elle fait la base de nos meilleurs repas.

Il résulte aussi de ce que nous venons de dire, que l'homme, dont l'estomac et les intestins ne sont pas d'une très-grande capacité relativement au volume de son corps, ne pourroit pas vivre d'herbe seule; cependant il est prouvé par les faits, qu'il pourroit bien vivre de pain, de légumes et d'autres

graines, de plantes, puisqu'on connoît des nations entières, et des ordres d'hommes auxquels la religion défend de manger de rien qui ait eu vie; mais ces exemples, appuyés même de l'autorité de Pythagore, et recommandés par quelques médecins trop amis de la diète, ne me paroissent pas suffisans pour nous convaincre qu'il y eût à gagner pour la santé des hommes et pour la multiplication du genre humain, à ne vivre que de légumes et de pain, d'autant plus que les gens de la campagne, que le luxe des villes et la somptuosité de nos tables réduisent à cette façon de vivre, languissent et dépérissent plutôt que les hommes de l'état mitoyen, auxquels l'inanition et les excès sont également inconnus.

Après l'homme, les animaux qui ne vivent que de chair sont les plus grands destructeurs; ils sont en même tems, et les ennemis de la Nature et les rivaux de l'homme; ce n'est que par une attention toujours nouvelle, et par des soins prémédités et suivis, qu'il peut conserver ses troupeaux, ses volailles, etc., en les mettant à l'abri de la serre de l'oiseau de proie et de la dent carnassière du loup, du renard, de la fouine, de la belette, etc.; ce n'est que par une guerre con-

tinuelle qu'il peut défendre son grain, ses fruits, toute sa subsistance, et même ses vêtemens, contre la voracité des rats, des chenilles, des scarabées, des mites, etc., car les insectes sont aussi de ces bêtes qui, dans le monde, font plus de mal que de bien; au lieu que le bœuf, le mouton et les autres animaux qui paissent l'herbe, non seulement sont les meilleurs, les plus utiles, les plus précieux pour l'homme, puisqu'ils le nourrissent, mais sont encore ceux qui consomment et dépensent le moins; le bœuf surtout est à cet égard l'animal par excellence; car il rend à la terre tout autant qu'il en tire, et même il améliore le fonds sur lequel il vit, il engraisse son pâturage; au lieu que le cheval, et la plupart des autres animaux amaigrissent en peu d'années les meilleures prairies.

Mais ce ne sont pas là les seuls avantages que le bétail procure à l'homme; sans le bœuf, les pauvres et les riches auroient beaucoup de peine à vivre, la terre demeureroit inculte, les champs, et même les jardins seroient secs et stériles; c'est sur lui que roulent tous les travaux de la campagne; il est le domestique le plus utile de la ferme, le soutien du ménage champêtre; il fait toute

la force de l'agriculture; autrefois il faisoit toute la richesse des hommes, et aujourd'hui il est encore la base de l'opulence des états, qui ne peuvent se soutenir et fleurir que par la culture des terres et par l'abondance du bétail, puisque ce sont les seuls biens réels, tous les autres, et même l'or et l'argent, n'étant que des biens arbitraires, des représentations, des monnoies de crédit, qui n'ont de valeur qu'autant que le produit de la terre leur en donne.

Le bœuf ne convient pas autant que le cheval, l'âne, le chameau, etc. pour porter des fardeaux; la forme de son dos et de ses reins le démontre, mais la grosseur de son cou et la largeur de ses épaules indiquent assez qu'il est propre à tirer et à porter le joug; c'est aussi de cette manière qu'il tire le plus avantageusement, et il est singulier que cet usage ne soit pas général, et que dans des provinces entières on l'oblige à tirer par les cornes; la seule raison qu'on ait pu m'en donner, c'est que quand il est attelé par les cornes on le conduit plus aisément; il a la tête très-forte, et il ne laisse pas de tirer assez bien de cette façon, mais avec beaucoup moins d'avantage que quand il tire par les épaules; il semble avoir été fait exprès pour

la charrue ; la masse de son corps, la lenteur de ses mouvemens, le peu de hauteur de ses jambes, tout, jusqu'à sa tranquillité et à sa patience dans le travail, semble concourir à le rendre propre à la culture des champs, et plus capable qu'aucun autre de vaincre la résistance constante et toujours nouvelle que la terre oppose à ses efforts : le cheval, quoique peut-être aussi fort que le bœuf, est moins propre à cet ouvrage ; il est trop élevé sur ses jambes, ses mouvemens sont trop grands, trop brusques, et d'ailleurs il s'impatiente et se rebute trop aisément ; on lui ôte même toute la légèreté, toute la souplesse de ses mouvemens, toute la grace de son attitude et de sa démarche, lorsqu'on le réduit à ce travail pesant, pour lequel il faut plus de constance que d'ardeur ; plus de masse que de vîtesse, et plus de poids que de ressorts.

Dans les espèces d'animaux dont l'homme a fait des troupeaux, et où la multiplication est l'objet principal, la femelle est plus nécessaire, plus utile que le mâle ; le produit de la vache est un bien qui croît et qui se renouvelle à chaque instant ; la chair du veau est une nourriture aussi abondante que saine et délicate ; le lait est l'aliment des

enfans, le beurre l'assaisonnement de la plupart de nos mets, le fromage la nourriture la plus ordinaire des habitans de la campagne : que de pauvres familles sont aujourd'hui réduites à vivre de leur vache ! Ces mêmes hommes qui tous les jours, et du matin au soir, gémissent dans le travail et sont courbés sur la charrue, ne tirent de la terre que du pain noir, et sont obligés de céder à d'autres la fleur, la substance de leur grain; c'est par eux et ce n'est pas pour eux que les moissons sont abondantes; ces mêmes hommes qui élèvent, qui multiplient le bétail, qui le soignent et s'en occupent perpétuellement, n'osent jouir du fruit de leurs travaux; la chair de ce bétail est une nourriture dont ils sont forcés de s'interdire l'usage, réduits par la nécessité de leur condition, c'est-à-dire, par la dureté des autres hommes, à vivre comme les chevaux, d'orge et d'avoine ou de légumes grossiers, et de lait aigre.

On peut aussi faire servir la vache à la charrue; et quoiqu'elle ne soit pas aussi forte que le bœuf, elle ne laisse pas de le remplacer souvent : mais, lorsqu'on veut l'employer à cet usage, il faut avoir attention de l'assortir, autant qu'on le peut, avec

un

un bœuf de sa taille et de sa force, ou avec une autre vache, afin de conserver l'égalité du trait et de maintenir le soc en équilibre entre ces deux puissances; moins elles sont inégales, et plus le labour de la terre en est régulier. Au reste, on emploie souvent six et jusqu'à huit bœufs dans les terrains fermes, et surtout dans les friches qui se lèvent par grosses mottes et par quartiers; au lieu que deux vaches suffisent pour labourer les terrains meubles et sablonneux : on peut aussi, dans ces terrains légers, pousser à chaque fois le sillon beaucoup plus loin que dans les terrains forts. Les anciens avoient borné à une longueur de cent vingt pas la plus grande étendue du sillon que le bœuf devoit tracer par une continuité non interrompue d'efforts et de mouvemens; après quoi, disoient-ils, il faut cesser de l'exciter et le laisser reprendre haleine pendant quelques momens avant de poursuivre le même sillon ou d'en commencer un autre; mais les anciens faisoient leurs délices de l'étude de l'agriculture, et mettoient leur gloire à labourer eux-mêmes, ou du moins à favoriser le laboureur, à épargner la peine du cultivateur et du bœuf; et parmi nous, ceux qui jouissent le plus des biens de cette terre,

sont ceux qui savent le moins estimer, encourager, soutenir l'art de la cultiver.

Le taureau sert principalement à la propagation de l'espèce; et quoiqu'on puisse aussi le soumettre au travail, on est moins sûr de son obéissance, et il faut être en garde contre l'usage qu'il peut faire de sa force : la nature a fait cet animal indocile et fier; dans le tems du rut, il devient indomptable, et souvent furieux; mais par la castration l'on détruit la source de ces mouvemens impétueux, et l'on ne retranche rien à sa force; il n'en est que plus gros, plus massif, plus pesant et plus propre à l'ouvrage auquel on le destine; il devient aussi plus traitable, plus patient, plus docile, et moins incommode aux autres : un troupeau de taureaux ne seroit qu'une troupe effrénée que l'homme ne pourroit ni dompter ni conduire.

La manière dont se fait cette opération est assez connue des gens de la campagne, cependant il y a sur cela des usages très-différens dont on n'a peut-être pas assez observé les divers effets. En général, l'âge le plus convenable à la castration est l'âge qui précède immédiatement la puberté; pour le bœuf, c'est dix-huit mois ou deux ans : ceux qu'on y soumet

plutôt périssent presque tous ; cependant les jeunes veaux auxquels on ôte les testicules quelque tems après leur naissance, et qui survivent à cette opération si dangereuse à cet âge, deviennent des bœufs plus grands, plus gros, plus gras que ceux auxquels on ne fait la castration qu'à deux, trois ou quatre ans ; mais ceux-ci paroissent conserver plus de courage et d'activité ; et ceux qui ne la subissent qu'à l'âge de six, sept ou huit ans, ne perdent presque rien des autres qualités du sexe masculin : ils sont plus impétueux, plus indociles que les autres bœufs ; et dans le tems de la chaleur des femelles ils cherchent encore à s'en approcher, mais il faut avoir soin de les en écarter : l'accouplement et même le seul attouchement du bœuf fait naître à la vulve de la vache des espèces de carnosités ou de verrues, qu'il faut détruire et guérir en y appliquant un fer rouge ; ce mal peut provenir de ce que ces bœufs qu'on n'a que *bistournés*, c'est-à-dire, auxquels on a seulement comprimé les testicules et serré et tordu les vaisseaux qui y aboutissent, ne laissent pas de répandre une liqueur apparemment à demi-purulente, et qui peut causer des ulcères à la vulve de la vache,

lesquels dégénèrent ensuite en carnosités.

Le printems est la saison où les vaches sont le plus communément en chaleur ; la plupart dans ce pays-ci reçoivent le taureau et deviennent pleines depuis le 15 avril jusqu'au 15 juillet, mais il ne laisse pas d'y en avoir beaucoup dont la chaleur est plus tardive, et d'autres dont la chaleur est plus précoce ; elles portent neuf mois, et mettent bas au commencement du dixième : on a donc des veaux en quantité depuis le 15 janvier jusqu'au 15 avril ; on en a aussi pendant tout l'été assez abondamment, et l'automne est le tems où ils sont le plus rares. Les signes de la chaleur de la vache ne sont point équivoques ; elle mugit alors très-fréquemment et plus violemment que dans les autres tems, elle saute sur les vaches, sur les bœufs, et même sur les taureaux ; la vulve est gonflée et proéminente au dehors ; il faut profiter du tems de cette forte chaleur pour lui donner le taureau : si on laissoit diminuer cette ardeur, la vache ne retiendroit pas aussi sûrement.

Le taureau doit être choisi, comme le cheval étalon, parmi les plus beaux de son espèce, il doit être gros, bien fait et en bonne chair ; il doit avoir l'œil noir, le regard fier,

le front ouvert, la tête courte, les cornes grosses, courtes et noires, les oreilles longues et velues, le mufle grand, le nez court et droit, le cou charnu et gros, les épaules et la poitrine larges, les reins fermes, le dos droit, les jambes grosses et charnues, la queue longue et bien couverte de poil, l'allure ferme et sûre, et le poil rouge (1). Les vaches retiennent souvent dès la première, seconde ou troisième fois, et sitôt qu'elles sont pleines le taureau refuse de les couvrir, quoiqu'il y ait encore apparence de chaleur; mais ordinairement la chaleur cesse presqu'aussitôt qu'elles ont conçu, et elles refusent aussi elles-mêmes les approches du taureau.

Les vaches sont aussi sujettes à avorter lorsqu'on ne les ménage pas et qu'on les met à la charrue, au charroi, etc.; il faut même les soigner davantage et les suivre de plus près lorsqu'elles sont pleines que dans les autres tems, afin de les empêcher de sauter des haies, des fossés, etc.; il faut aussi les mettre dans les pâturages les plus gras, et dans un terrain qui, sans être trop

(1) Voyez la nouvelle Maison rustique. Paris 1749, tome I, page 198.

humide et marécageux, soit cependant très-abondant en herbe. Six semaines ou deux mois avant qu'elles mettent bas, ont les nourrira plus largement qu'à l'ordinaire, en leur donnant à l'étable de l'herbe pendant l'été, et pendant l'hiver du son le matin, ou de la luzerne, du sainfoin, etc. : on cessera aussi de les traire dans le même tems ; le lait leur est alors plus nécessaire que jamais pour la nourriture de leur fœtus ; aussi y a-t-il des vaches dont le lait tarit absolument un mois ou six semaines avant qu'elles mettent bas : celles qui ont du lait jusqu'aux derniers jours sont les meilleures mères et les meilleures nourrices ; mais ce lait des derniers tems est généralement mauvais et peu abondant. Il faut les mêmes attentions pour l'accouchement de la vache que pour celui de la jument, et même il paroît qu'il en faut davantage, car la vache qui met bas paroît être plus épuisée, plus fatiguée que la jument ; on ne peut se dispenser de la mettre dans une étable séparée, où il faut qu'elle soit chaudement et commodément sur de la bonne litière, et de la bien nourrir, en lui donnant pendant dix ou douze jours de la farine de fèves, de blé ou d'avoine, etc. délayée avec de l'eau salée, et

abondamment de la luzerne, du sainfoin ou de bonne herbe bien mûre : ce tems suffit ordinairement pour la rétablir, après quoi on la remet par dégrés à la vie commune et au pâturage ; seulement il faut encore avoir l'attention de lui laisser tout son lait pendant les deux premiers mois ; le veau profitera davantage ; et d'ailleurs le lait de ces premiers tems n'est pas de bonne qualité.

On laisse le jeune veau auprès de sa mère pendant les cinq ou six premiers jours, afin qu'il soit toujours chaudement, et qu'il puisse teter aussi souvent qu'il en a besoin ; mais il croît et se fortifie assez dans ces cinq ou six jours, pour qu'on soit dès-lors obligé de l'en séparer si l'on veut la ménager, car il l'épuiseroit s'il étoit toujours auprès d'elle : il suffira de le laisser teter deux ou trois fois par jour, et si l'on veut lui faire une bonne chair et l'engraisser promptement, on lui donnera tous les jours des œufs crus, du lait bouilli, de la mie de pain ; au bout de quatre ou cinq semaines ce veau sera excellent à manger : on pourra donc ne laisser teter que trente ou quarante jours les veaux qu'on voudra livrer au boucher ; mais il faudra laisser au lait, pendant deux

mois au moins, ceux qu'on voudra nourrir ; plus on les laissera teter, plus ils deviendront gros et forts : on préférera pour les élever ceux qui seront nés aux mois d'avril, mai et juin ; les veaux qui naissent plus tard ne peuvent acquérir assez de force pour résister aux injures de l'hiver suivant ; ils languissent par le froid, et périssent presque tous. A deux, trois ou quatre mois on sévrera donc les veaux qu'on veut nourrir ; et avant de leur ôter le lait absolument, on leur donnera un peu de bonne herbe ou de foin fin, pour qu'ils commencent à s'accoutumer à cette nouvelle nourriture ; après quoi on les séparera tout à fait de leur mère, et on ne les en laissera point approcher ni à l'étable ni au pâturage, où cependant on les mènera tous les jours, et où on les laissera du matin au soir pendant l'été ; mais, dès que le froid commencera à se faire sentir en automne, il ne faudra les laisser sortir que tard dans la matinée et les ramener de bonne heure le soir ; et pendant l'hiver, comme le grand froid leur est extrêmement contraire, on les tiendra chaudement dans une étable bien fermée et bien garnie de litière ; on leur donnera, avec l'herbe ordinaire, du sainfoin, de la luzerne, et on ne les laissera sortir que

par les tems doux : il leur faut beaucoup de soins pour passer ce premier hiver ; c'est le tems le plus dangereux de leur vie, car ils se fortifieront assez pendant l'été suivant, pour ne plus craindre le froid du second hiver.

La vache est à dix-huit mois en pleine puberté, et le taureau à deux ans; mais, quoiqu'ils puissent déjà engendrer à cet âge, on fera bien d'attendre jusqu'à trois ans avant de leur permettre de s'accoupler ; ces animaux sont dans leur grande force depuis trois ans jusqu'à neuf, après cela, les vaches et les taureaux ne sont plus propres qu'à être engraissés et livrés au boucher : comme ils prennent en deux ans la plus grande partie de leur accroissement, la durée de leur vie est aussi, comme dans la plupart des autres espèces d'animaux, à peu près de sept fois deux ans, et communément ils ne vivent guères que quatorze ou quinze ans.

Dans tous les animaux quadrupèdes, la voix du mâle est plus forte et plus grave que celle de la femelle, et je ne crois pas qu'il y ait d'exception à cette règle ; quoique les anciens aient écrit que la vache, le bœuf et même le veau avoient la voix plus grave que le taureau, il est certain que le taureau

a la voix beaucoup plus forte, puisqu'il se fait entendre de bien plus loin que la vache, le bœuf ou le veau : ce qui a fait croire qu'il avoit la voix moins grave, c'est que son mugissement n'est pas un son simple, mais un son composé de deux ou trois octaves, dont la plus élevée frappe le plus l'oreille ; et en y faisant attention, l'on entend en même tems un son grave, et plus grave que celui de la voix de la vache, du bœuf et du veau, dont les mugissemens sont aussi bien plus courts : le taureau ne mugit que d'amour, la vache mugit plus souvent de peur et d'horreur que d'amour, et le veau mugit de douleur, de besoin de nourriture et de désir de sa mère.

Les animaux les plus pesans et les plus paresseux ne sont pas ceux qui dorment le plus profondément ni le plus long-tems : le bœuf dort, mais d'un sommeil court et léger, il se réveille au moindre bruit; il se couche ordinairement sur le côté gauche, et le rein ou rognon de ce côté ga uche est toujours plus gros et plus chargé de graisse que le rognon du côté droit.

Les bœufs, comme les autres animaux domestiques, varient pour la couleur; cependant le poil roux paroît être le plus

commun, et plus il est rouge, plus il est estimé : on fait cas aussi du poil noir, et on prétend que les bœufs sous poil bai durent longtems ; que les bruns durent moins et se rebutent de bonne heure ; que les gris, les pommelés et les blancs ne valent rien pour le travail, et ne sont propres qu'à être engraissés (1) ; mais de quelque couleur que soit le poil du bœuf, il doit être luisant, épais et doux au toucher, car s'il est rude, mal uni ou dégarni, on a raison de supposer que l'animal souffre, ou du moins qu'il n'est pas d'un fort tempérament. Un bon bœuf pour la charrue ne doit être ni trop gras, ni trop maigre ; il doit avoir la tête courte et ramassée, les oreilles grandes, bien velues et bien unies, les cornes

(1) La couleur du poil n'est pas plus un indice de bonnes ou de mauvaises qualités dans le bœuf que dans le cheval. Il est des pays, comme le Tyrol, où les bœufs sont généralement gris ; dans d'autres, ils sont blancs. Aristote vante une race de bœufs blancs, de l'Epire, que l'on appeloit *pyrrhiques*, et qui surpassoient les autres en grandeur. On réduisoit les vaches de cette race à quatre cents, et afin de les rendre plus belles, on ne les laissoit couvrir qu'à neuf ans. Liv. III. chap. 21, et liv. VIII, ch. 10.

SONNINI.

fortes, luisantes et de moyenne grandeur, le front large, les yeux gros et noirs, le mufle gros et camus, les naseaux bien ouverts, les dents blanches et égales, les lèvres noires, le cou eharnu, les épaules grosses et pesantes, la poitrine large, le *fanon*, c'est-à-dire, la peau du devant pendante jusque sur les genoux, les reins fort larges, le ventre spacieux et tombant, les flancs grands, les hanches longues, la croupe épaisse, les jambes et les cuisses grosses et nerveuses, le dos droit et plein, la queue pendante jusqu'à terre et garnie de poils touffus et fins, les pieds fermes, le cuir grossier et maniable, les muscles élevés et l'ongle court et large (1). Il faut aussi qu'il soit sensible à l'aiguillon, obéissant à la voix et bien dressé; mais ce n'est que peu à peu, et en s'y prenant de bonne heure, qu'on peut accoutumer le bœuf à porter le joug volontiers, et à se laisser conduire aisément: dès l'âge de deux ans et demi ou trois ans au plus tard, il faut commencer à l'apprivoiser et à le subjuguer; si l'on attend plus tard il devient indocile, et souvent indomptable; la patience, la douceur,

(1) Voyez la nouvelle Maison rustique, tome I, page 279.

et même les caresses, sont les seuls moyens qu'il faut employer; la force et les mauvais traitemens ne serviroient qu'à le rebuter pour toujours. Il faut donc lui frotter le corps, le caresser, lui donner de tems en tems de l'orge bouillie, des fèves concassées, et d'autres nourritures de cette espèce, dont il est le plus friand, et toutes mêlées de sel qu'il aime beaucoup; en même tems on lui liera souvent les cornes; quelques jours après on le mettra au joug, et on lui fera traîner la charrue avec un autre bœuf de même taille et qui sera tout dressé; on aura soin de les attacher ensemble à la mangeoire, de les mener de même au pâturage, afin qu'ils se connoissent et s'habituent à n'avoir que des mouvemens communs, et l'on emploiera jamais l'aiguillon dans les commencemens, il ne serviroit qu'à le rendre plus intraitable; il faudra aussi le ménager et ne le faire travailler qu'à petites reprises, car il se fatigue beaucoup tant qu'il n'est pas tout à fait dressé, et par la même raison, on le nourrira plus largement alors que dans les autres tems.

Le bœuf ne doit servir que depuis trois ans jusqu'à dix; on fera bien de le tirer alors de la charrue, pour l'engraisser et le

vendre ; la chair en sera meilleur e que si l'on attendoit plus long-tems. On reconnoît l'âge de cet animal par les dents et par les cornes. Les premières dents du devant tombent à dix mois, et sont remplacées par d'autres qui ne sont pas si blanches et qui sont plus larges ; à seize mois, les dents voisines de celles du milieu tombent, et sont aussi remplacées par d'autres ; et, à trois ans, toutes les dents incisives sont renouvelées ; elles sont alors égales, longues et assez blanches : à mesure que le bœuf avance en âge, elles s'usent et deviennent inégales et noires. C'est la même chose pour le taureau et pour la vache ; ainsi la castration ni le sexe ne changent rien à la crue et à la chute des dents. J'avois d'abord pensé que cela ne changeoit rien non plus à la chute des cornes, et qu'elles tomboient également à trois ans, au taureau, au bœuf et à la vache, pour être remplacées par d'autres cornes qui, comme les secondes dents, ne tombent plus ; mais ce fait que l'on m'avoit donné pour certain, n'est vrai qu'en partie ; il est fondé sur une méprise dont M. Forster a recherché l'origine. Voici ce qu'il a bien voulu m'en écrire :

« A l'âge de trois ans, dit-il, une lame

très-mince se sépare de la corne ; cette lame, qui n'a pas plus d'épaisseur qu'une feuille de bon papier commun, se gerce dans toute sa longueur, et, au moindre frottement, elle tombe ; mais la corne subsiste, ne tombe pas en entier, et n'est pas remplacée par une autre : c'est une simple exfoliation, d'où se forme cette espèce de bourrelet qui se trouve depuis l'âge de trois ans au bas des cornes des taureaux, des bœufs et des vaches ; et chaque année suivante, un nouveau bourrelet est formé par l'accroissement et l'addition d'une nouvelle lame conique de cornes, formée dans l'intérieur de la corne immédiatement sur l'os qu'elle envelóppe, et qui pousse le cône, corné de trois ans, un peu plus avant. Il semble donc que la lame mince, exfoliée au bout de trois ans, formoit l'attache de la corne à l'os frontal, et que la production d'une nouvelle lame intérieure, force la lame extérieure qui s'ouvre par une fissure longitudinale, et tombe au premier frottement. Le premier bourrelet formé, les lames intérieures suivent d'année en année, et poussent la corne triennale plus avant, et le bourrelet se détache de même par le frottement ; car on observe que ces animaux aiment à frotter

leurs cornes contre les arbres ou contre les bois dans l'étable. Il y a même des gens assez soigneux de leur bétail, pour planter quelques poteaux dans leur pâturage, afin que les bœufs et les vaches puissent y frotter leurs cornes; sans cette précaution, ils prétendent avoir remarqué que ces animaux se battent entre eux par les cornes, et cela parce que la démangeaison qu'ils y éprouvent, les force à chercher les moyens de la faire cesser; ce poteau sert aussi à ôter les vieux poils qui, poussés par les nouveaux, causent des démangeaisons à la peau de ces animaux ».

Ainsi, les cornes du bœuf sont permanentes, et ne tombent jamais en entier que par accident, et quand le bœuf se heurte avec violence contre quelque corps dur; et, lorsque cela arrive, il ne reste qu'un petit moignon qui est fort sensible pendant plusieurs jours; et, quoiqu'il se durcisse, il ne prend jamais d'accroissement, et l'animal est écorné pour toute la vie (1).

Les cornes du bœuf et de la vache deviennent plus grosses et plus longues que celles du taureau; l'accroissement de ces cornes ne se fait pas d'une manière uniforme

(1) Note communiquée par un anonyme.

et

et par un développement égal. La première année, c'est-à-dire la quatrième année de l'âge du bœuf, il lui pousse deux petites cornes pointues, nettes, unies, et terminées vers la tête par une espèce de bourrelet; l'année suivante, ce bourrelet s'éloigne de la tête, poussé par un cylindre de corne, qui se forme et qui se termine aussi par un autre bourrelet, et ainsi de suite; car, tant que l'animal vit, les cornes croissent. Ces bourrelets deviennent des nœuds annulaires, qu'il est aisé de distinguer dans la corne, et par lesquels l'âge se peut aisément compter, en prenant pour trois ans la pointe de la corne jusqu'au premier nœud; et pour un an de plus, chacun des intervalles entre les autres nœuds.

Le cheval mange nuit et jour, lentement, mais presque continuellement; le bœuf, au contraire, mange vîte, et prend en assez peu de tems toute la nourriture qu'il lui faut; après quoi, il cesse de manger, et se couche pour ruminer: cette différence vient de la différente conformation de l'estomac de ces animaux. Le bœuf, dont les deux premiers estomacs ne forment qu'un même sac d'une très-grande capacité, peut sans inconvénient prendre à la fois beaucoup d'herbe; et le

remplir en peu de tems, pour ruminer ensuite et digérer à loisir. Le cheval, qui n'a qu'un petit estomac, ne peut y recevoir qu'une petite quantité d'herbe et le remplir successivement, à mesure qu'elle s'affaisse et qu'elle passe dans les intestins, où se fait principalement la décomposition de la nourriture; car, ayant observé, dans le bœuf et dans le cheval, le produit successif de la digestion, et surtout la décomposition du foin, nous avons vu dans le bœuf qu'au sortir de la partie de la panse qui forme le second estomac, et qu'on appelle le *bonnet*, il est réduit en une espèce de pâte verte, semblable à des épinards hachés en bouillis; que c'est sous cette forme qu'il est retenu et contenu dans les plis ou livrets du troisième estomac, qu'on appelle *le feuillet*; que la décomposition en est entière dans le quatrième estomac, qu'on appelle *la caillette*; et que ce n'est, pour ainsi dire, que le marc qui passe dans les intestins, au lieu que, dans le cheval, le foin ne se décompose guère, ni dans l'estomac, ni dans les premiers boyaux, où il devient seulement plus souple et plus flexible, comme ayant été macéré et pénétré de la liqueur active dont il est environné; qu'il arrive au cæcum et

LE TAUREAU *d'Ecosse*

VITTORIO EMANUELE III - BIBLIOTECA
OLI

au colon sans grande altération; que c'est principalement dans ces deux intestins, dont l'énorme capacité répond à celle de la panse des ruminans, que se fait, dans le cheval, la décomposition de la nourriture, et que cette décomposition n'est jamais aussi entière que celle qui se fait dans le quatrième estomac du bœuf.

Par ces mêmes considérations et par la seule inspection des parties, il me semble qu'il est aisé de concevoir comment se fait la rumination, et pourquoi le cheval ne rumine ni ne vomit; au lieu que le bœuf et les autres animaux qui ont plusieurs estomacs, semblent ne digérer l'herbe qu'à mesure qu'ils ruminent. La rumination n'est qu'un vomissement sans effort, occasionné par la réaction du premier estomac sur les alimens qu'il contient. Le bœuf remplit ces deux premiers estomacs, c'est-à-dire la panse et le bonnet, qui n'est qu'une portion de la panse, tout autant qu'ils peuvent l'être; cette membrane tendue réagit donc alors avec force sur l'herbe qu'elle contient, qui n'est que très-peu mâchée, à peine hachée, et dont le volume augmente beaucoup par la fermentation. Si l'aliment étoit liquide, cette force de contraction le feroit passer par

le troisième estomac, qui ne communique à l'autre que par un conduit étroit, dont même l'orifice est situé à la partie postérieure du premier, et presque aussi haut que celui de l'œsophage : ainsi ce conduit ne peut pas admettre cet aliment sec, ou du moins il n'en admet que la partie la plus coulante ; il est donc nécessaire que les parties les plus sèches remontent dans l'œsophage, dont l'orifice est plus large que celui du conduit. Elles y remontent en effet, l'animal les remâche, les macère, les imbibe de nouveau de sa salive, et rend ainsi peu à peu l'aliment plus coulant; il le réduit en pâte assez liquide pour qu'elle puisse couler dans ce conduit qui communique au troisième estomac, où elle se macère encore avant de passer dans le quatrième ; et c'est dans ce dernier estomac que s'achève la décomposition du foin, qui est réduit en parfait mucilage. Ce qui confirme la vérité de cette explication, c'est que tant que ces animaux tettent ou sont nourris de lait et d'autres alimens liquides et coulans, ils ne ruminent pas, et qu'ils ruminent beaucoup plus en hiver et lorsqu'on les nourrit d'alimens secs, qu'en été, pendant lequel ils paissent l'herbe tendre. Dans le cheval au contraire, l'estomac

est très-petit, l'orifice de l'œsophage est fort étroit, et celui du pylore est fort large ; cela seul suffiroit pour rendre impossible la rumination, car l'aliment contenu dans ce petit estomac, quoique peut-être plus fortement comprimé que dans le grand estomac du bœuf, ne doit pas remonter, puisqu'il peut aisément descendre par le pylore qui est fort large ; il n'est pas même nécessaire que le foin soit réduit en pâte molle et coulante pour y entrer ; la force de contraction de l'estomac y pousse l'aliment encore presque sec, et il ne peut remonter par l'œsophage, parce que ce conduit est fort petit en comparaison de celui du pylore. C'est donc par cette différence générale de conformation que le bœuf rumine, et que le cheval ne peut ruminer ; mais il y a encore une différence particulière dans le cheval, qui fait que non seulement il ne peut ruminer, c'est-à-dire vomir sans effort, mais même qu'il ne peut absolument vomir, quelque effort qu'il puisse faire ; c'est que le conduit de l'œsophage arrivant très-obliquement dans l'estomac du cheval, dont les membranes forment une épaisseur considérable, ce conduit fait dans cette épaisseur une espèce de gouttière si oblique, qu'il ne peut que se serrer

davantage, au lieu de s'ouvrir par les convulsions de l'estomac (1). Quoique cette différence, aussi bien que les autres différences de conformation qu'on peut remarquer dans le corps des animaux, dépendent toutes de la Nature lorsqu'elles sont constantes, cependant il y a dans le développement, et sur-tout dans celui des parties molles, des différences constantes en apparence, qui néanmoins pourroient varier, et qui même varient par les circonstances; la grande capacité de la panse du bœuf, par exemple, n'est pas due en entier à la Nature; la panse n'est pas telle par sa conformation primitive; elle ne le devient que successivement et par le grand volume des alimens; car dans le veau qui vient de naître, et même dans le veau qui est encore au lait, et qui n'a pas mangé d'herbe, la panse, comparée à la caillette, est beaucoup plus petite que dans le bœuf : cette grande capacité de la panse ne vient donc que de l'extention qu'occasionne le grand volume des

(1) Voyez la description de l'estomac du cheval, par M. Daubenton; et le Mémoire de M. Bertin, dans le volume des Mémoires de l'académie des sciences, année 1746.

alimens; j'en ai été convaincu par une expérience qui me paroît décisive. J'ai fait nourrir deux agneaux de même âge et sevrés en même tems, l'un de pain et l'autre d'herbe; les ayant ouverts au bout d'un an, j'ai vu que la panse de l'agneau qui avoit vécu d'herbe, étoit devenue plus grande de beaucoup que la panse de celui qui avoit été nourri de pain.

On prétend que les bœufs qui mangent lentement, résistent plus long-tems au travail que ceux qui mangent vîte; que les bœufs des pays élevés et secs sont plus vifs, plus vigoureux et plus sains que ceux des pays bas et humides; que tous deviennent plus forts lorsqu'on les nourrit de foin sec, que quand on ne leur donne que de l'herbe molle; qu'ils s'accoutument plus difficilement que les chevaux au changement de climat, et que par cette raison l'on ne doit jamais acheter que dans son voisinage, des bœufs pour le travail.

En hiver, comme les bœufs ne font rien, il suffira de les nourrir de paille et d'un peu de foin; mais, dans le tems des ouvrages, on leur donnera beaucoup plus de foin que de paille, et même un peu de son ou d'avoine, avant de les faire travailler; l'été, si le foin manque, on leur donnera de l'herbe fraîche-

ment coupée, ou bien de jeunes pousses et des feuilles de frêne, d'orme, de chêne, etc., mais en petite quantité, l'excès de cette nourriture, qu'ils aiment beaucoup, leur causant quelquefois un pissement de sang; la luzerne, le sainfoin, la vesce, soit en vert ou en sec, les lupins, les navets, l'orge bouillie, etc., sont aussi de très-bons alimens pour les bœufs. Il n'est pas nécessaire de régler la quantité de leur nourriture; ils n'en prennent jamais plus qu'il ne leur en faut, et l'on fera bien de leur en donner toujours assez pour qu'ils en laissent. On ne les mettra au pâturage que vers le 15 de mai; les premières herbes sont trop crues; et quoiqu'ils les mangent avec avidité, elles ne laissent pas de les incommoder. On les fera pâturer pendant tout l'été, et vers le 15 octobre on les remettra au fourrage, en observant de ne les pas faire passer brusquement du vert au sec et du sec au vert, mais de les amener par degrés à ce changement de nourriture.

La grande chaleur incommode ces animaux, peut-être plus encore que le grand froid; il faut, pendant l'été, les mener au travail dès la pointe du jour, les ramener à l'étable, ou les laisser dans les bois pâturer à l'ombre

pendant la grande chaleur, et ne les remettre à l'ouvrage qu'à trois ou quatre heures du soir ; au printems, en hiver et en automne, on pourra les faire travailler sans interruption depuis huit ou neuf heures du matin jusqu'à cinq ou six heures du soir. Ils ne demandent pas autant de soin que les chevaux ; cependant, si on veut les entretenir sains et vigoureux, on ne peut guère se dispenser de les étriller tous les jours, de les laver et de leur graisser la corne des pieds, etc. ; il faut aussi les faire boire au moins deux fois par jour ; ils aiment l'eau nette et fraîche ; au lieu que le cheval l'aime trouble et tiède.

La nourriture et le soin sont à peu près les mêmes, et pour la vache et pour le bœuf ; cependant la vache à lait exige des attentions particulières, tant pour la bien choisir que pour la bien conduire : on dit que les vaches noires sont celles qui donnent le meilleur lait, et que les blanches sont celles qui en donnent le plus ; mais, de quelque poil que soit la vache à lait, il faut qu'elle soit en bonne chair ; qu'elle ait l'œil vif, la démarche légère ; qu'elle soit jeune, et que son lait soit, s'il se peut, abondant et de bonne qua-

lité : on la traira deux fois par jour en été, et une fois seulement en hiver ; et si l'on veut augmenter la quantité du lait, il n'y aura qu'à la nourrir avec des alimens plus succulens que de l'herbe.

Le bon lait n'est ni trop épais, ni trop clair ; sa consistance doit être telle, que lorsqu'on en prend une petite goutte, elle conserve sa rondeur sans couler ; il doit aussi être d'un beau blanc ; celui qui tire sur le jaune ou sur le bleu ne vaut rien ; sa saveur doit être douce, sans aucune amertume et sans âcreté ; il faut aussi qu'il soit de bonne odeur ou sans odeur ; il est meilleur au mois de mai, et pendant l'été, que pendant l'hiver ; et il n'est parfaitement bon, que quand la vache est en bon âge et en bonne santé. Le lait des jeunes genisses est trop clair ; celui des vieilles vaches est trop sec, et pendant l'hiver il est trop épais : ces différentes qualités du lait sont relatives à la quantité plus ou moins grande des parties butireuses, caséeuses et séreuses qui le composent ; le lait trop clair est celui qui abonde trop en parties séreuses ; le lait trop épais est celui qui en manque, et le lait trop sec n'a pas assez de parties butireuses et séreuses. Le lait d'une vache en chaleur n'est pas bon,

non plus que celui d'une vache qui approche de son terme, ou qui a mis bas depuis peu de tems. On trouve dans le troisième et dans le quatrième estomac du veau qui tette, des grumeaux de lait caillé; ces grumeaux de lait, séchés à l'air, sont la présure dont on se sert pour faire cailler le lait : plus on garde cette présure, meilleure elle est, et il n'en faut qu'une très-petite quantité pour faire un grand volume de fromage.

Les vaches et les bœufs aiment beaucoup le vin, le vinaigre, le sel; ils dévorent avec avidité une salade assaisonnée. En Espagne, et dans quelques autres pays, on met auprès du jeune veau, à l'étable, une de ces pierres qu'on appelle *salègres*, et qu'on trouve dans les mines de sel gemme: il lèche cette pierre salée pendant que sa mère est au pâturage; ce qui excite si fort l'appétit ou la soif, qu'au moment que la vache arrive, le jeune veau se jette à la mamelle, en tire avec avidité beaucoup de lait, s'engraisse et croît bien plus vîte que ceux auxquels on ne donne point de sel. C'est par la même raison que quand les bœufs ou les vaches sont dégoûtés, on leur donne de l'herbe trempée dans du vinaigre, ou saupoudrée d'un peu de sel; on peut leur en donner aussi lorsqu'ils se

portent bien, et que l'on veut exciter leur appétit pour les engraisser en peu de tems : c'est ordinairement à l'âge de dix ans qu'on les met à l'engrais ; si l'on attend plus tard, on est moins sûr de réussir, et leur chair n'est pas si bonne : on peut les engraisser en toute saison ; mais l'été est celle qu'on préfère, parce que l'engrais se fait à moins de frais, et qu'en commençant au mois de mai ou de juin, on est presque sûr de les voir gras avant la fin d'octobre. Dès qu'on voudra les engraisser ; on cessera de les faire travailler ; on les fera boire beaucoup plus souvent ; on leur donnera des nourritures succulentes en abondance, quelquefois mêlées d'un peu de sel ; et on les laissera ruminer à loisir et dormir à l'étable pendant les grandes chaleurs ; en moins de quatre ou cinq mois ils deviendront si gras, qu'ils auront de la peine à marcher, et qu'on ne pourra les conduire au loin qu'à très-petites journées. Les vaches, et même les taureaux bistournés, peuvent s'engraisser aussi ; mais la chair de la vache est plus sèche, et celle du taureau bistourné est plus rouge et plus dure que la chair du bœuf, et elle a toujours un goût désagréable et fort.

Les taureaux, les vaches et les bœufs sont

fort sujets à se lécher, sur-tout dans le tems qu'ils sont en plein repos ; et comme l'on croit que cela les empêche d'engraisser, on a soin de frotter de leur fiente tous les endroits de leur corps auxquels ils peuvent atteindre ; lorsqu'on ne prend pas cette précaution, ils enlèvent le poil avec la langue, qu'ils ont fort rude, et ils avalent ce poil en grande quantité : comme cette substance ne peut se digérer, elle reste dans leur estomac, et y forme des pelottes rondes qu'on a appelées *égagropiles*, et qui sont quelquefois d'une grosseur si considérable, qu'elles doivent les incommoder par leur volume, et les empêcher de digérer par leur séjour dans l'estomac ; ces pelottes se revêtent avec le tems d'une croûte brune assez solide, qui n'est cependant qu'un mucilage épaissi, mais qui, par le frottement et la coction, devient dur et luisant ; elles ne se trouvent jamais que dans la panse ; et s'il entre du poil dans les autres estomacs, il n'y séjourne pas, non plus que dans les boyaux ; il passe apparemment avec le marc des alimens.

Les animaux qui ont des dents incisives, comme le cheval et l'âne, aux deux mâchoires, broutent plus aisément l'herbe courte que ceux qui manquent de dents incisives à la mâchoire

supérieure ; et si le mouton et la chèvre la coupent de très-près, c'est parce qu'ils sont petits et que leurs lèvres sont minces ; mais le bœuf, dont les lèvres sont épaisses, ne peut brouter que l'herbe longue, et c'est par cette raison qu'il ne fait aucun tort au pâturage sur lequel il vit ; comme il ne peut pincer que l'extrémité des jeunes herbes, il n'en ébranle point la racine, et n'en retarde que très-peu l'accroissement ; au lieu que le mouton et la chèvre les coupent de si près, qu'ils détruisent la tige et gâtent la racine. Dailleurs, le cheval choisit l'herbe la plus fine, et laisse grainer et se multiplier la grande herbe dont les tiges sont dures ; au lieu que le bœuf coupe ces grosses tiges, et détruit peu à peu l'herbe la plus grossière ; ce qui fait qu'au bout de quelques années la prairie sur laquelle le cheval a vécu n'est plus qu'un mauvais pré, au lieu que celle que le bœuf a broutée devient un pâturage fin.

L'espèce de nos bœufs, qu'il ne faut pas confondre avec celle de l'aurocks, du buffle et du bison, paroît être originaire de nos climats tempérés ; la grande chaleur les incommodent autant que le froid excessif ; d'ailleurs cette espèce, si abondante en Europe, ne se

trouve point dans les pays méridionaux, et ne s'est pas étendue au delà de l'Arménie et de la Perse (1) en Asie, et au delà de l'Abyssinie (2) et du cap Blanc en Afrique, où les bœufs sont en très-grand nombre dans certaines contrées. Entre le cap Blanc et Serre-Lionne, on voit, dans les bois et sur les montagnes, des vaches sauvages, ordinairement de couleur brune, et dont les cornes sont noires et pointues; elles multiplient prodigieusement, et le nombre en seroit infini, si les européens et les nègres ne leur faisoit pas continuellement la guerre (3). Dans les provinces de Daguela et de Trémecen, et dans d'autres endroits de Barbarie, ainsi

---

(1) Voyez le Voyage de Chardin, tome II, p. 28.

(2) On voit, au rapport de M. Bruce (Voyage en Nubie et en Abyssinie), d'innombrables troupeaux de bœufs de plusieurs espèces, dans les plaines de l'Abyssinie. Les uns diffèrent par leur taille, les autres par la grandeur ou par la conformation de leurs cornes; d'autres n'ont point du tout de cornes, et d'autres en ont d'une longueur excessive. Cet accroissement monstrueux est l'effet d'une maladie qui devient toujours fatale aux bœufs, parce qu'on cherche à l'augmenter pour rendre les cornes plus belles.

SONNINI.

(3) Histoire générale des Voyages, tom. III, p. 291.

que dans les déserts de Numidie, on voit les vaches sauvages, couleur de marron obscur, assez petites et fort légères à la course; elles vont par troupes quelquefois de cent ou deux cents (1).

Aux Indes, aussi bien que dans le reste de l'Afrique, et même en Amérique, ce sont des bisons qui ont une bosse sur le dos, ou d'autres animaux auxquels les voyageurs ont donné le nom de *bœuf*, mais qui sont d'une espèce différente de celle de nos bœufs (2). Ceux qu'on trouve au cap de Bonne-Espérance et en plusieurs contrées de l'Amérique, y ont été transportés d'Europe par les hollandais et par les espagnols. En général, il paroît que les pays un peu froids conviennent mieux à nos bœufs que les pays chauds, et qu'ils sont d'autant plus gros et plus grands, que le climat est plus humide et plus abondant en pâturage. Les bœufs de Danemarck, de la Podolie, de l'Ukraine et de la Tartarie qu'habitent les

(1) L'Afrique de Marmol, tome III, p. 66 et 157.

(2) Nous reviendrons sur ces bœufs des pays étrangers, à l'article du buffle, du bonasus, de l'aurocks, du bison et du zèbre. SONNINI.

calmouks,

calmouks (1), sont les plus grands de tous.

Au reste les bœufs sont très-nombreux en Tartarie et en Sibérie. Il y en a une fort grande quantité à Tobolsk, où les vaches courent les rues même en hiver, et dans les campagnes, où on en voit un nombre prodigieux en éte (2). Les bœufs d'Irlande, d'Angleterre, de Hollande et de Hongrie, sont aussi plus grands que ceux de Perse, de Turquie, de Grèce, d'Italie, de France et d'Espagne; et ceux de Barbarie sont les plus petits de tous; on assure même que les hollandais tirent tous les ans du Danemarck un grand nombre de vaches grandes et maigres, et que ces vaches donnent en Hollande beaucoup plus de lait que les vaches de France: c'est apparemment cette même race de vaches à lait qu'on a transportée et multipliée en Poitou, en Aunis et dans les marais de Charente, où on les appelle *vaches flandrines*. Ces vaches sont en effet beau-

(1) Voyez le Voyage de Regnard; Paris, 1742, t. I, p. 217; et l'Histoire génér. des Voyages, tom. VII, page 13.

(2) Histoire génér. des Voyages, tome XVIII, page 119.

coup plus grandes et plus maigres que les vaches communes, et elles donnent une fois autant de lait et de beurre ; elles donnent aussi des veaux beaucoup plus grands et plus forts ; elles ont du lait en tout tems, et on peut les traire toute l'année, à l'exception de quatre ou cinq jours avant qu'elles mettent bas; mais il faut pour ces vaches des pâturages excellens. Quoiqu'elles ne mangent guère plus que les vaches communes, comme elles sont toujours maigres, toute la surabondance de la nourriture se tourne en lait, au lieu que les vaches ordinaires deviennent grasses, et cessent de donner du lait dès qu'elles ont vécu pendant quelque tems dans des pâturages trop gras. Avec un taureau de cette race et des vaches communes, on fait une autre race qu'on appelle *bâtarde*, et qui est plus féconde et plus abondante en lait que la race commune. Ces vaches bâtardes donnent souvent deux veaux à la fois, et fournissent du lait pendant toute l'année : ce sont ces bonnes vaches à lait qui font une partie des richesses de la Hollande, d'où il sort tous les ans, pour des sommes considérables, du beurre et du fromage ; ces vaches, qui fournissent une ou deux fois autant de lait que les vaches de France, en-

donnent six fois autant que celles de Barbarie (1).

Les bœufs et les vaches d'Irlande manquent souvent de cornes; c'est sur-tout dans les parties méridionales de l'île où les pâturages ne sont point abondans, et dans les pays maritimes où les fourrages sont fort rares, que se trouvent ces bœufs et ces vaches sans cornes; nouvelle preuve que ces parties excédentes ne sont produites que par la surabondance de la nourriture. Dans ses endroits voisins de la mer, l'on nourrit les vaches avec du poisson cuit dans l'eau et réduit en bouillie par le feu; ces animaux sont non seulement accoutumés à cette nourriture, mais ils en sont même très-friands, et leur lait n'en contracte, dit-on, ni mauvaise odeur, ni goût désagréable (2).

Les bœufs et les vaches de Norvège sont en général fort petits. Ils sont un peu plus grands dans les îles qui bordent les côtes de Norvège; différence qui provient de celle des pâturages, et aussi de la liberté qu'on leur donne de vivre dans ces îles sans contrainte, car on les laisse absolument libres,

(1) Voyez le Voyage de M. Shaw, tome I, p. 311.

(2) Histoire génér. des Voyages, tome XVIII, p. 19.

en prenant seulement la précaution de les faire accompagner de quelques béliers, accoutumés à chercher eux-mêmes leur nourriture pendant l'hiver. Ces béliers détournent la neige qui recouvre l'herbe, et les bœufs les font retirer pour en manger; ils deviennent avec le tems si farouches, qu'il faut les prendre avec des cordes : au reste, ces vaches demi-sauvages donnent fort peu de lait; elles mangent, à défaut d'autre fourrage, de l'algue mêlée avec du poisson bien bouilli (1).

En Irlande, en Angleterre, en Hollande, en Suisse et dans le Nord on sale et on fume la chair du bœuf en grande quantité, soit pour l'usage de la marine, soit pour l'avantage du commerce : il sort aussi de ces pays une grande quantité de cuirs; la peau du bœuf, et même celle du veau, servent, comme l'on sait, à une infinité d'usages; la graisse est aussi une matière utile; on la mêle avec le suif du mouton; le fumier du bœuf est le meilleur engrais pour les terres sèches et légères; la corne de cet animal est le premier vaisseau dans lequel ont ait bu, le pre-

(1) Histoire naturelle de la Norvège, pour Pontoppidam. (Journal étranger, juin 1756.)

mier instrument dans lequel on ait soufflé pour augmenter le son, la première matière transparente que l'on ait employée pour faire des vitres, des lanternes, et que l'on ait ramollie, travaillée, moulée pour faire des boîtes, des peignes et mille autres ouvrages : mais finissons, car l'histoire naturelle doit finir où commence l'histoire des arts.

ADDITION

A L'ARTICLE DU BŒUF,

PAR SONNINI.

Nous donnons (*planche* II) la figure d'un taureau que l'on nourrit à la ménagerie du Jardin des plantes, à Paris, et que l'on dit originaire d'Écosse. Il est d'une très-petite taille, mais en même tems bien proportionné dans toutes ses parties, et son embonpoint le rend encore d'une plus jolie forme. Ses cornes sont courtes, fort peu courbées et dirigées horizontalement. Il est doux et tranquille, et il ne montre pas ces élans brusques et furieux qui font souvent de nos taureaux des animaux dangereux. L'on voit aussi, dans la même ménagerie, une vache, produit de l'accouplement de ce taureau nain avec une vache commune; elle n'a rien de remarquable que sa petite stature.

Cette race de bœufs rapetissés est dans un

état presque sauvage, sur les montagnes et les rochers de l'Ecosse, où on leur fait la chasse. Leur chair passe pour être aussi bonne que celle des bœufs de notre pays. Au reste les voyageurs assurent que plusieurs des taureaux et presque toutes les vaches d'Ecosse n'ont point de cornes; celles du taureau de la ménagerie sont courtes relativement à sa grosseur. Les écossais appellent ces vaches sans cornes, des *vaches humbles* (1); dénomination qui tient vraisemblablement encore plus à leur taille qu'à leur tête dépouillée d'un des attributs de leur espèce.

Il m'a paru inutile de donner quelques détails sur les parties extérieures et intérieures de l'âne, parce que son espèce étant très-rapprochée de celle du cheval, ce que j'avois dit de celui-ci pouvoit se rapporter au premier. Mais le bœuf ou le taureau a des caractères de conformation qu'il importe de connoître, et dont je vais donner le précis.

Le mufle, ou la partie qui, dans d'autres animaux, est appelée *le museau*, est large et

(1) The statistical account off Scottland, etc. Londres, 1792.

épais dans le bœuf. Ses mâchoires sont moins longues que celles du cheval ; ses yeux sont couverts par de groses éminences ; ses oreilles sont basses et dans une direction horizontale ; son cou est gros et court ; une peau épaisse, que l'on nomme *fanon*, pend sous le cou, et descend jusqu'aux genoux. Les cornes sont creuses, et leur cavité est remplie par un os de figure conique. Il n'y a point de dents incisives à la mâchoire supérieure ; l'on en compte huit à celle d'en bas ; ni l'un ni l'autre ne porte de dents canines, mais chacune en a douze molaires. La croupe n'est point arrondie ; les hanches sont plates et larges ; les éminences qui les terminent sont grosses. Il y a deux ergots à chaque jambe, et les pieds ont leur dernière phalange enveloppée de deux ongles formés de la même matière de corne que les sabots du cheval.

Mais ce qui est plus particulièrement remarquable dans la structure intérieure du taureau, est le nombre et la position de ses estomacs ; l'on en distingue quatre. Le premier, et en même tems le plus ample de tous, s'appelle *la panse*, *l'herbier* ou *la double* ; il est d'une grande capacité, d'une figure irrégulière, et revêtu en dedans par une men-

brane délicate et de couleur brune. Le second, *réseau* ou *bonnet*, qui n'est, à proprement parler, qu'une continuation de la panse, a son intérieur tapissé d'une sorte de réseau formé par des cloisons minces et cannelées, se croisant de manière à présenter différentes figures à cinq ou six faces, et que recouvre une membrane déliée et brune, comme dans la panse. Une gouttière, que l'on regarde comme une continuation de l'œsophage, et qui est susceptible de contraction, s'étend sur la partie interne et supérieure du bonnet, jusqu'à l'orifice du troisième estomac. Celui-ci se nomme *feuillet*, et quelquefois *mellier* ou *pseautier*. Il est plus grand que le bonnet. Il est divisé, dans sa capacité, par des plis, ou plutôt des lames de différentes longueurs et largeurs, en forme de croissant, et que l'on a comparés, avec assez de raison, aux feuillets d'un livre. Enfin, le quatrième estomac, que l'on désigne par le nom de *caillette*, et plus rarement par celui de *franche-mulle*, a aussi, dans son intérieur, des replis sinueux et de différente grandeur; mais ils sont moins multipliés, moins saillans, et d'une consistance moins ferme que ceux du feuillet; une membrane veloutée en revêt toute la

capacité, et elle est humectée par une liqueur onctueuse qui suinte de toutes ses parties.

Le canal intestinal est d'une longueur considérable ; le colon et le cæcum ont une grande capacité.

Le foie est de couleur noirâtre, et partagé en trois lobes, deux grands et un petit ; entre les deux grands, il paroît à la partie supérieure du foie une protubérance qui a l'apparence d'un quatrième lobe ; une longue poche forme la vésicule qui contient beaucoup de fiel d'un jaune foncé.

La rate grise à l'extérieur, d'un rouge noirâtre à l'intérieur, est placée sur la partie gauche de la panse ; ses deux extrémités sont arrondies et à peu près égales.

Trois lobes composent le poumon droit, et deux seulement le poumon gauche. Le cœur, occupant le milieu de la poitrine, a sa base en haut et sa pointe en bas, mais un peu en arrière ; il renferme deux petits os oblongs, dont l'un est moins grand que l'autre.

La langue est hérissée de petits crochets plus ou moins fermes, pointus, dirigés en arrière, et qui la rendent très-rude.

Le taureau a quatre mamelons correspon-

dans aux mamelles de la vache; la verge aplatie sur sa longueur, de même que le gland; les testicules ovoïdes et la vessie ovale. Dans la vache, la vessie est presque ronde; ses mamelles ont deux cavités, dont chacune a un mamelon; en sorte que chaque mamelle a deux mamelons. On voit quelquefois un cinquième et même un sixième mamelon; mais ces parties surabondantes sont inutiles; elles n'ont ni conduit ni ouverture. La vache a le clitoris peu saillant, la matrice peu grande, son orifice arondi et son col assez large.

Tels sont, fort en abregé, les caractères les plus saillans d'un animal qui est le plus ferme et le plus constant soutien de notre agriculture; qui ouvre le sein de la terre qu'il fertilise pour en faire sortir les trésors de l'abondance; qui nous nourrit pendant sa vie; qui nous nourrit après sa mort. Ses importans services ne lui obtiennent pas de plus grands ménagemens: l'on n'attend pas que l'âge le mette hors d'état de continuer ses travaux, source de richesses et de fécondité, pour le livrer au couteau, sous lequel il expire, après quelques années de l'existence la plus utile dont aucun être vivant puisse se vanter. Digne usage de la supério-

rité de l'homme ! digne exercice de sa connoissance et de sa sensibilité ! Mais à chaque pas que la philosophie fait dans le champ de la Nature, elle reconnoît que de tous les animaux, l'homme si orgueilleux de ses prérogatives, est le plus ingrat et le plus cruel.

Berthaut Sculp.

LA BREBIS COMMUNE

* LA BREBIS (1).

L'on ne peut guère douter que les animaux actuellement domestiques n'aient été sauvages auparavant ; ceux dont nous avons donné l'histoire en ont fourni la preuve, et l'on trouve encore aujourd'hui des chevaux,

* Voyez planche III, fig. 1, le bélier ; et fig. 2, la brebis.

(1) Le bélier. En hébreu, *jal*, *asl* et *eel*. En chaldéen, *dikerin*. En arabe, *kabsa*. En grec, *krios*. En persan, *neramèisch*. En latin, *aries*. En anglais, *ram* et *tup*. en italien, *ariete* et *montone*. En espagnol, *carnero*, *carnero cutero*, *carnero oajudo*, *morueco*. En portugais, *carneiro*. Dans le pays de Galles, *hwrdd* et *maharen*. En allemand, *widder* et *schaaf bock*. En flamand, *ram*. En danois, *faar*. En norvégien, *soud*. En suédois, *wadur*. En écossais, *heirth*. En polonais, *owca*. En illyrien, *owcze* et *scop*. En russe, *baran* et *owan*. Et tartare, *takah*. En tscheremisse, *tagah*. En mordouan, *baran*. En indostani, *bhaira*, etc, etc.

Aries laniger, caudâ rotundâ, brevi..... Ovis domestica. Brisson, Regn. animal. gen. 10. — *Ovis cornibus compressis lunatis..... Ovis aries.* Erxleben, Syst. regn. animal. gen. 27, sp. 1. Lin. Syst. nat. edit. 13. gen. 31, sp. 1.

des ânes et des taureaux sauvages. Mais l'homme, qui s'est soumis tant de millions d'individus, peut-il se glorifier d'avoir conquis une seule espèce entière? Comme toutes ont été créées sans la participation, ne peut-on pas croire que toutes ont eu ordre de croître et de multiplier sans son secours? Cependant, si l'on fait attention à la foiblesse et à la stupidité de la brebis; si l'on considère en même tems que cet animal sans défense ne peut même trouver son salut dans la fuite; qu'il a pour ennemis tous les animaux carnassiers, qui semble le chercher de préférence et le dévorer par goût; que d'ailleurs cette espèce produit peu, que chaque individu ne vit que peu de tems, etc. on seroit tenté d'imaginer que dès les commencemens la brebis a été confiée à la garde de l'homme, qu'elle a eu besoin de sa protection pour subsister, et de ses soins pour se multiplier, puisqu'en effet on ne trouve point de brebis sauvages dans les déserts; que dans tous les lieux où l'homme ne commande pas, le lion, le tigre, le loup, règnent par la force et par la cruauté; que ces animaux de sang et de carnage vivent plus longtems et multiplient tous beaucoup plus que la brebis; et qu'enfin, si on abandonnoit en-

core aujourd'hui dans nos campagnes les troupeaux nombreux de cette espèce que nous avons tant multipliée, ils seroient bientôt détruits sous nos yeux, et l'espèce entière anéantie par le nombre et la voracité des espèces ennemies.

Il paroît donc que ce n'est que par notre secours et par nos soins que cette espèce a duré, dure et pourra durer encore : il paroît qu'elle ne subsisteroit pas par elle-même. La brebis est absolument sans ressource et sans défense ; le bélier n'a que de foibles armes ; son courage n'est qu'une pétulance inutile pour lui-même, incommode pour les autres, et qu'on détruit par la castration : les moutons sont encore plus timides que les brebis ; c'est par crainte qu'ils se rassemblent si souvent en troupeaux ; le moindre bruit extraordinaire suffit pour qu'ils se précipitent et se serrent les uns contre les autres, et cette crainte est accompagnée de la plus grande stupidité, car ils ne savent pas fuir le danger ; ils semblent même ne pas sentir l'incommodité de leur situation : ils restent où ils se trouvent, à la pluie, à la neige ; ils y demeurent opiniâtrément ; et pour les obliger à changer de lieu et à prendre une route, il leur faut un chef, qu'on instruit à

marcher le premier, et dont ils suivent tous les mouvemens pas à pas : ce chef demeureroit lui-même avec le reste du troupeau, sans mouvement dans la même place, s'il n'étoit chassé par le berger ou excité par le chien commis à leur garde, lequel sait en effet veiller à leur sûreté, les défendre, les diriger, les séparer, les rassembler et leur communiquer les mouvemens qui leur manquent.

Ce sont donc de tous les animaux quadrupèdes les plus stupides ; ce sont ceux qui ont le moins de ressource et d'instinct : les chèvres qui leur ressemblent à tant d'autres égards, ont beaucoup plus de sentiment ; elles savent se conduire, elles évitent les dangers, elles se familiarisent aisément avec les nouveaux objets ; au lieu que la brebis ne sait ni fuir, ni s'approcher ; quelque besoin qu'elle ait de secours, elle ne vient point à l'homme aussi volontiers que la chèvre ; et, ce qui dans les animaux paroît être le dernier degré de la timidité ou de l'insensibilité, elle se laisse enlever son agneau sans le défendre, sans s'irriter, sans résister et sans marquer sa douleur par un cri différent du bêlement ordinaire.

Mais cet animal si chétif en lui-même, si dépourvu

dépourvu de sentiment, si dénué de qualités intérieures, est pour l'homme l'animal le plus précieux, celui dont l'utilité est la plus immédiate et la plus étendue ; seul, il peut suffire aux besoins de première nécessité, il fournit tout à la fois de quoi se nourrir et se vêtir, sans compter les avantages particuliers que l'on sait tirer du suif, du lait, de la peau, et même des boyaux, des os et du fumier de cet animal, auquel il semble que la Nature n'ait pour ainsi dire rien accordé en propre, rien donné que pour le rendre à l'homme.

L'amour, qui dans les animaux est le sentiment le plus vif et le plus général, est aussi le seul qui semble donner quelque vivacité, quelque mouvement au bélier ; il devient pétulant; il se bat, il s'élance contre les autres béliers, quelquefois même il attaque son berger, mais la brebis, quoiqu'en chaleur, n'en paroît pas plus animée, pas plus émue ; elle n'a qu'autant d'instinct qu'il en faut pour ne pas refuser les approches du mâle, pour choisir sa nourriture et pour reconnoître son agneau. L'instinct est d'autant plus sûr qu'il est plus machinal, et, pour ainsi dire, plus inné. Le jeune agneau cherche lui-même dans un nom-

breux troupeau, trouve et saisit la mamelle de sa mère, sans jamais se méprendre. L'on dit aussi que les moutons sont sensibles aux douceurs du chant, qu'ils paissent avec plus d'assiduité, qu'ils se portent mieux, qu'ils engraissent au son du chalumeau, que la musique a pour eux des attraits; mais l'on dit encore plus souvent, et avec plus de fondement, qu'elle sert au moins à charmer l'ennui du berger, et que c'est à ce genre de vie oisive et solitaire que l'on doit rapporter l'origine de cet art.

Ces animaux, dont le naturel est simple, sont aussi d'un tempérament très-foible; ils ne peuvent marcher long-tems, les voyages les affoiblissent et les exténuent; dès qu'ils courent, ils palpitent et sont bientôt essoufflés : la grande chaleur, l'ardeur du soleil, les incommodent autant que l'humidité, le froid et la neige; ils sont sujets à grand nombre de maladies, dont la plupart sont contagieuses; la surabondance de la graisse les fait quelquefois mourir, et toujours elle empêche les brebis de produire; elles mettent bas difficilement, elles avortent fréquemment, et demandent plus de soins qu'aucun des autres animaux domestiques.

Lorsque la brebis est prête à mettre bas, il faut la séparer du reste du troupeau, et la veiller, afin d'être à portée d'aider à l'accouchement ; l'agneau se présente souvent de travers ou par les pieds, et dans ces cas, la mère court risque de la vie, si elle n'est aidée : lorsqu'elle est délivrée, on lève l'agneau, et on le met droit sur ses pieds; on tire en même tems le lait qui est contenu dans les mamelles de la mère ; ce premier lait est gâté, et feroit beaucoup de mal à l'agneau ; on attend donc qu'elles se remplissent d'un nouveau lait, avant que de lui permettre de teter; on le tient chaudement, et on l'enferme pendant trois ou quatre jours avec sa mère, pour qu'il apprenne à la connoître : dans ces premiers tems, pour rétablir la brebis, on la nourrit de bon foin et d'orge moulue ou de son mêlé d'un peu de sel; on lui fait boire de l'eau un peu tiède et blanchie avec de la farine de blé, de fèves ou de millet; au bout de quatre ou cinq jours, on pourra la remettre par degrés à la vie commune, et la faire sortir avec les autres; on observera seulement de ne la pas mener trop loin, pour ne pas échauffer son lait : quelque tems après, lorsque l'agneau

qui la tette aura pris de la force, et qu'il commencera à bondir, on pourra lui laisser suivre sa mère aux champs.

On livre ordinairement au boucher tous les agneaux qui paroissent foibles, et l'on ne garde, pour les élever, que ceux qui sont les plus vigoureux, les plus gros et les plus chargés de laine. Les agneaux de la première portée ne sont jamais si bons que ceux des portées suivantes : si l'on veut élever ceux qui naissent aux mois d'octobre, novembre, décembre, janvier, février, on les garde à l'étable pendant l'hiver, on ne les en fait sortir que le soir et le matin pour teter, et on ne les laisse point aller aux champs avant le commencement d'avril. Quelque tems auparavant on leur donne tous les jours un peu d'herbe, afin de les accoutumer peu à peu à cette nouvelle nourriture. On peut les sevrer à un mois, mais il vaut mieux ne le faire qu'à six semaines ou deux mois : on préfère toujours les agneaux blancs et sans taches aux agneaux noirs ou tachés, la laine blanche se vendant mieux que la laine noire ou mêlée.

La castration doit se faire à l'âge de cinq ou six mois, ou même un peu plus tard, au printems ou en automne, dans un tems

doux. Cette opération se fait de deux manières : la plus ordinaire est l'incision; on tire les testicules par l'ouverture qu'on vient de faire, et on les enlève aisément; l'autre se fait sans incision : on lie seulement, en serrant fortement avec une corde, les bourses au dessus des testicules; et l'on détruit par cette compression les vaisseaux qui y aboutissent. La castration rend l'agneau malade et triste, et l'on fera bien de lui donner du son mêlé d'un peu de sel pendant deux ou trois jours, pour prévenir le dégoût qui souvent succède à cet état.

A un an les béliers, les brebis et les moutons perdent les deux dents du devant de la mâchoire inférieure; ils manquent, comme l'on sait, de dents incisives à la mâchoire supérieure : à dix-huit mois les deux dents voisines des deux premières tombent aussi, et à trois ans elles sont toutes remplacées; elles sont alors égales et assez blanches, mais à mesure que l'animal vieillit, elles se déchaussent, s'émoussent et deviennent inégales et noires On connoît aussi l'âge du bélier par les cornes; elles paroissent dès la première année, souvent dès la naissance, et croissent tous les ans d'un anneau jusqu'à l'extrémité

de la vie. Communément les brebis n'ont pas de cornes, mais elles ont sur la tête des proéminences osseuses aux mêmes endroits où naissent les cornes des béliers. Il y a cependant quelques brebis qui ont deux et même quatre cornes : ces brebis sont semblables aux autres ; leurs cornes sont longues de cinq ou six pouces, moins contournées que celles des béliers; et lorsqu'il y a quatre cornes, les deux cornes extérieures sont plus courtes que les deux autres.

Le bélier est en état d'engendrer dès l'âge de dix-huit mois, et à un an la brebis peut produire ; mais on fera bien d'attendre que la brebis ait deux ans, et que le bélier en ait trois, avant de leur permettre de s'accoupler; le produit trop précoce, et même le premier produit de ces animaux est toujours foible et mal conditionné. Un bélier peut aisément suffire à vingt-cinq ou trente brebis; on le choisit parmi les plus forts et les plus beaux de son espèce : il faut qu'il ait des cornes, car il y a des béliers qui n'en ont pas, et ces béliers sans cornes sont, dans ces climats, moins vigoureux et moins propres à la propagation. Un beau et bon bélier doit avoir la tête forte et grosse, le front large,

les yeux gros et noirs, le nez camus, les oreilles grandes, le cou épais, le corps long et élevé, les reins et la croupe larges, les testicules gros, et la queue longue : les meilleurs de tous sont les blancs, bien chargés de laine sur le ventre, sur la queue, sur la tête, sur les oreilles et jusque sur les yeux. Les brebis dont la laine est la plus abondante, la plus touffue, la plus longue, la plus soyeuse et la plus blanche, sont aussi les meilleures pour la propagation, sur-tout si elles ont en même tems le corps grand, le cou épais et la démarche légère. On observe aussi que celles qui sont plutôt maigres que grasses, produisent plus sûrement que les autres.

La saison de la chaleur des brebis est depuis le commencement de novembre jusqu'à la fin d'avril; cependant elles ne laissent pas de concevoir en tout tems, si on leur donne, aussi bien qu'au bélier, des nourritures qui les échauffent, comme de l'eau salée et du pain de chenevis. On les laisse couvrir trois ou quatre fois chacune; après quoi, on les sépare du bélier, qui s'attache de préférence aux brebis âgées, et dédaigne les plus jeunes. L'on a soin de ne les pas exposer à la pluie et aux orages dans le tems de l'accouplement; l'humidité les

empêche de retenir, et un coup de tonnerre suffit pour les faire avorter. Un jour ou deux après qu'elles ont été couvertes, on les remet à la vie commune, et l'on cesse de leur donner de l'eau salée, dont l'usage continuel, aussi bien que celui du pain de chenevis et des autres nourritures chaudes, ne manqueroit pas de les faire avorter. Elles portent cinq mois, et mettent bas au commencement du sixième; elles ne produisent ordinairement qu'un agneau, et quelquefois deux : dans les climats chauds, elles peuvent produire deux fois par an; mais en France et dans les pays plus froids, elles ne produisent qu'une fois l'année. On donne le bélier à quelques-unes vers la fin de juillet et au commencement d'août, afin d'avoir des agneaux dans le mois de janvier; on le donne ensuite à un plus grand nombre dans les mois de septembre, d'octobre et de novembre, et l'on a des agneaux abondamment aux mois de février, de mars et d'avril : on peut aussi en avoir un quantité aux mois de mai, juin, juillet, août et septembre; et ils ne sont rares qu'aux mois d'octobre, novembre et décembre. La brebis a du lait pendant sept ou huit mois, et en grande abondance; ce lait est une assez

bonne nourriture pour les enfans et pour les gens de la campagne ; on en fait aussi de fort bons fromages, sur-tout en le mêlant avec celui de vache. L'heure de traire les brebis est immédiatement avant qu'elles aillent aux champs, ou aussitôt après qu'elles en sont revenues ; on peut les traire deux fois par jour en été, et une fois en hiver.

Les brebis engraissent dans le tems qu'elles sont pleines, parce qu'elles mangent plus alors que dans les autres tems. Comme elles se blessent souvent, et qu'elles avortent fréquemment, elles deviennent quelquefois stériles, et font assez souvent des monstres; cependant, lorsqu'elles sont bien soignées, elles peuvent produire pendant toute leur vie, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de dix ou douze ans ; mais ordinairement elles sont vieilles et maléficiées dès l'âge de sept ou huit ans. Le bélier, qui vit douze ou quatorze ans, n'est bon que jusqu'à huit pour la propagation ; il faut le bistourner à cet âge, et l'engraisser avec les vieilles brebis. La chair du bélier, quoique bistourné et engraissé, a toujours un mauvais goût ; celle de la brebis est mollasse et insipide, au lieu que celle du mouton est la plus succulente et la meilleure de toutes les viandes communes.

Les gens qui veulent former un troupeau et en tirer du profit, achètent des brebis et des moutons de l'âge de dix-huit mois ou deux ans ; on en peut mettre cent sous la conduite d'un seul berger : s'il est vigilant et aidé d'un bon chien, il en perdra peu; il doit les précéder, lorsqu'il les conduit aux champs, et les accoutumer à entendre sa voix, à le suivre sans s'arrêter et sans s'écarter dans les blés, dans les vignes, dans les bois et dans les terres cultivées, où ils ne manqueroient pas de causer du dégât. Les côteaux et les plaines élevées au dessus des collines sont les lieux qui leur conviennent le mieux; on évite de les mener paître dans les endroits bas, humides et marécageux. On les nourrit pendant l'hiver à l'étable, de son, de navets, de foin, de paille, de luzerne, de sainfoin, de feuilles d'orme, de frêne, etc.; on ne laisse pas de les faire sortir tous les jours, à moins que le tems ne soit fort mauvais, mais c'est plutôt pour les promener que pour les nourrir; et dans cette mauvaise saison, on ne les conduit aux champs que sur les dix heures du matin; on les y laisse pendant quatre ou cinq heures, après quoi on les fait boire, et on les ramène vers les trois heures après

midi. Au printems et en automne, au contraire, on les fait sortir aussitôt que le soleil a dissipé la gelée ou l'humidité, et on ne les ramène qu'au soleil couchant : il suffit aussi, dans ces deux saisons, de les faire boire une seule fois par jour avant de les ramener à l'étable, où il faut qu'ils trouvent toujours du fourrage, mais en plus petite quantité qu'en hiver. Ce n'est que pendant l'été qu'ils doivent prendre aux champs toute leur nourriture; on les y mène deux fois par jour, et on les fait boire aussi deux fois; on les fait sortir du grand matin; on attend que la rosée soit tombée pour les laisser paître pendant quatre ou cinq heures, ensuite on les fait boire et on les ramène à la bergerie, ou dans quelque autre endroit à l'ombre : sur les trois ou quatre heures du soir, lorsque la grande chaleur commence à diminuer, on les mène paître une seconde fois jusqu'à la fin du jour; il faudroit même les laisser passer toute la nuit aux champs, comme on le fait en Angleterre, si l'on n'avoit rien à craindre du loup; ils n'en seroient que plus vigoureux, plus propres et plus sains. Comme la chaleur trop vive les incommode beaucoup, et que les rayons du soleil leur étourdissent la tête et leur donnent des vertiges,

on fera bien de choisir les lieux opposés au soleil, et de les mener le matin sur des côteaux exposés au levant, et l'après-midi sur des côteaux exposés au couchant, afin qu'ils aient en paissant la tête à l'ombre de leur corps; enfin, il faut éviter de les faire passer par des endroits couverts d'épines, de ronces, de joncs, de chardons, si l'on veut qu'ils conservent leur laine.

Dans les terrains secs, dans les lieux élevés, où le serpolet et les autres herbes odoriférantes abondent, la chair du mouton est de bien meilleure qualité que dans les plaines basses et dans les vallées humides, à moins que ces plaines ne soient sablonneuses et voisines de la mer, parce qu'alors toutes les herbes sont salées, et la chair du mouton n'est nulle part aussi bonne que dans ces pacages ou prés salés : le lait des brebis y est aussi plus abondant, et de meilleur goût. Rien ne flatte plus l'appétit de ces animaux que le sel; rien aussi ne leur est plus salutaire, lorsqu'il leur est donné modérément; et dans quelques endroits on met dans la bergerie un sac de sel ou une pierre salée, qu'ils vont tous lécher tour à tour.

Tous les ans il faut trier dans le troupeau

les bêtes qui commencent à vieillir, et qu'on veut engraisser : comme elles demandent un traitement différent de celui des autres, on doit en faire un troupeau séparé ; et si c'est en été, on les mènera aux champs avant le lever du soleil, afin de leur faire paître l'herbe humide et chargée de rosée. Rien ne contribue plus à l'engrais des moutons, que l'eau prise en grande quantité, et rien ne s'y oppose davantage que l'ardeur du soleil ; ainsi on les ramènera à la bergerie sur les huit ou neuf heures du matin, avant la grande chaleur, et on leur donnera du sel pour les exciter à boire ; on les mènera une seconde fois, sur les quatre heures du soir, dans les pacages les plus frais et les plus humides. Ces petits soins continués pendant deux ou trois mois, suffisent pour leur donner toutes les apparences de l'embonpoint, et même pour les engraisser autant qu'ils peuvent l'être; mais cette graisse qui ne vient que de la grande quantité d'eau qu'ils ont bue, n'est pour ainsi dire qu'une bouffissure, une œdème qui les feroit périr de pourriture en peu de tems, et qu'on ne prévient qu'en les tuant immédiatement après qu'ils se sont chargés de cette fausse graisse ; leur chair même, loin d'avoir

acquis des sucs et pris de la fermeté, n'en est souvent que plus insipide et plus fade : il faut, lorsqu'on veut leur faire une bonne chair, ne se pas borner à leur laisser paître la rosée et boire beaucoup d'eau, mais leur donner en même tems des nourritures plus succulentes que l'herbe. On peut les engraisser en hiver et dans toutes les saisons, en les mettant dans une étable à part, et en les nourrissant de farines d'orge, d'avoine, de froment, de fèves, etc., mêlées de sel, afin de les exciter à boire plus souvent et plus abondamment; mais, de quelque manière et dans quelque saison qu'on les ait engraissées, il faut s'en défaire aussitôt, car on ne peut jamais les engraisser deux fois, et ils périssent presque tous par des maladies du foie.

On trouve souvent des vers dans le foie des animaux ; on peut voir la description des vers du foie des moutons et des bœufs dans le Journal des Savans (1), et dans les Éphémérides d'Allemagne (2). On croyoit que ces vers singuliers ne se trouvoient que dans le

(1) Année 1668.

(2) Tome V, année 1675 et 1676.

foie des animaux ruminans ; mais M. Daubenton en a trouvé de tout semblables dans le foie de l'âne (1), et il est probable qu'on en trouvera de semblables aussi dans le foie de plusieurs autres animaux. Mais on prétend encore avoir trouvé des papillons dans le foie des moutons ; M. Roüillé, ministre et secrétaire d'état des affaires étrangères, a eu la bonté de me communiquer une lettre qui lui a été écrite en 1749, par M. Gachet de Beaufort, docteur en médecine, à Montier en Tarantaise, dont voici l'extrait :

« L'on a remarqué depuis long-tems que les moutons (qui, dans nos Alpes, sont les meilleurs de l'Europe) maigrissent quelque fois à vue d'œil, ayant les yeux blancs, chassieux et concentrés ; le sang séreux, sans presque aucune partie rouge sensible ; la langue aride et resserrée ; le nez rempli d'un mucus jaunâtre, glaireux et purulent, avec une débilité extrême, quoique mangeant beaucoup ; et qu'enfin toute l'économie animale

(1) Voyez, dans le tome XXII de cette Histoire naturelle, la description de l'âne.

tomboit en décadence. Plusieurs recherches exactes ont appris que ces animaux avoient dans le foie des papillons blancs, ayant des ailes assorties, la tête semi-ovale, velue, et de la grosseur de ceux des vers à soie. Plus de soixante-dix que j'ai fait sortir en comprimant les deux lobes, m'ont convaincu de la réalité du fait; le foie se dilanioit en même tems sur toute la partie convexe; l'on n'en a remarqué que dans les veines, et jamais dans les artères; on en a trouvé de petits, avec des petits vers, dans le conduit cystique. La veine-porte et la capsule de Glisson, qui paroissent s'y manifester comme dans l'homme, cédoient au toucher le plus doux. Le poumon et les autres viscères étoient sains, etc. »

Il seroit à désirer que M. le docteur Gachet de Beaufort nous eût donné une description plus détaillée de ces papillons, afin d'ôter le soupçon qu'on doit avoir, que ces animaux qu'il a vus ne sont que des vers ordinaires du foie de mouton, qui sont fort plats, fort larges, et d'une figure si singulière, que, du premier coup d'œil, on les prendroit plutôt pour des feuilles que pour des vers.

Tous les ans on fait la tonte de la laine des

des moutons, des brebis et des agneaux. Dans les pays chauds où l'on ne craint pas de mettre l'animal tout à fait nu, l'on ne coupe pas la laine, mais on l'arrache, et on en fait souvent deux récoltes par an. En France, et dans les climats plus froids, on se contente de la couper une fois par an, avec de grands ciseaux, et on laisse aux moutons une partie de leur toison, afin de les garantir de l'intempérie du climat. C'est au mois de mai que se fait cette opération, après les avoir bien lavés, afin de rendre la laine aussi nette qu'elle peut l'être. Au mois d'avril, il fait encore trop froid; et si l'on attendoit les mois de juin et de juillet, la laine ne croîtroit pas assez pendant le reste de l'été, pour les garantir du froid pendant l'hiver. La laine des moutons est ordinairement plus abondante et meilleure que celle des brebis; celle du cou et du dessus du dos est la laine de la première qualité; celle des cuisses, de la queue, du ventre, de la gorge, etc., n'est pas si bonne; et celle que l'on prend sur des bêtes mortes ou malades est la plus mauvaise. On préfère aussi la laine blanche à la grise, à la brune et à la noire, parce qu'à la teinture elle peut

prendre toutes sortes de couleurs. Pour la qualité, la laine lisse vaut mieux que la laine crêpue; on prétend même que les moutons dont la laine est trop frisée, ne se portent pas aussi bien que les autres. On peut encore tirer des moutons un avantage considérable, en les faisant parquer, c'est-à-dire en les laissant séjourner sur les terres qu'on veut améliorer; il faut pour cela enclorre le terrein, et y renfermer le troupeau toutes les nuits pendant l'été. Le fumier, l'urine et la chaleur du corps de ces animaux ranimeront en peu de tems les terres épuisées, ou froides et infertiles; cent moutons amélioreront, en un été, huit arpens de terre pour six ans.

Les anciens ont dit que tous les animaux ruminans avoient du suif; cependant cela n'est exactement vrai que de la chèvre et du mouton, et celui du mouton est plus abondant, plus blanc, plus sec, plus ferme et de meilleure qualité qu'aucun autre. La graisse diffère du suif en ce qu'elle reste toujours molle; au lieu que le suif durcit en se refroidissant. C'est sur-tout autour des reins que le suif s'amasse en grande quantité, et le rein gauche en est toujours plus chargé

que le droit; il y en a aussi beaucoup dans l'épiploon et autour des intestins; mais ce suif n'est pas, à beaucoup près, aussi ferme ni aussi bon que celui des reins, de la queue et des autres parties du corps. Les moutons n'ont pas d'autre graisse que le suif; et cette matière domine si fort dans l'habitude de leur corps, que toutes les extrémités de la chair en sont garnies; le sang même en contient une assez grande quantité; et la liqueur séminale en est si fort chargée, qu'elle paroît être d'une consistance différente de celle de la liqueur séminale des autres animaux. La liqueur de l'homme, celle du chien, du cheval, de l'âne, et probablement celle de tous les animaux qui n'ont pas de suif, se liquéfie par le froid, se délaie à l'air, et devient d'autant plus fluide, qu'il y a plus de tems qu'elle est sortie du corps de l'animal. La liqueur séminale du bélier, et probablement celle du boue et des autres animaux qui ont du suif, au lieu de se délayer à l'air, se durcit comme le suif, et perd toute sa liquidité avec sa chaleur. J'ai reconnu cette différence en observant au microscope ces liqueurs séminales; celle du bélier se fige quelques secondes après qu'elle

est sortie du corps; et pour y voir les molécules organiques vivantes qu'elle contient en prodigieuse quantité, il faut chauffer le porte-objet du microscope, afin de la conserver dans son état de fluidité.

Le goût de la chair du mouton, la finesse de la laine, la quantité du suif, et même la grandeur et la grosseur du corps de ces animaux varient beaucoup, suivant les différens pays. En France, le Berry est la province où ils sont plus abondans; ceux des environs de Beauvais sont les plus gras et les plus chargés de suif, aussi bien que ceux de quelques autres endroits de la Normandie. Ils sont très-bons en Bourgogne; mais les meilleurs de tous sont ceux des côtes sablonneuses de nos provinces maritimes. Les laines d'Italie, d'Espagne, et même d'Angleterre, sont plus fines que les laines de France. Il y a en Poitou, en Provence, aux environs de Bayonne, et dans quelques autres endroits de la France, des brebis qui paroissent être de races étrangères, et qui sont plus grandes, plus fortes et plus chargées de laine que celles de la race commune. Ces brebis produisent aussi beaucoup plus que les autres, et donnent souvent deux

agneaux à la fois, ou deux agneaux par an. Les béliers de cette race engendrent avec les brebis ordinaires ; ce qui produit une race intermédiaire, qui participe des deux dont elle sort. En Italie et en Espagne, il y a encore un plus grand nombre de variétés dans les races des brebis, mais toutes doivent être regardées comme ne formant qu'une seule et même espèce avec nos brebis ; et cette espèce si abondante et si variée ne s'étend guère au-delà de l'Europe. Les animaux à longue et large queue, qui sont communs en Afrique et en Asie, et auxquels les voyageurs ont donné le nom de *moutons de Barbarie*, paroissent être d'une espèce différente de nos moutons, aussi bien que la vigogne et le lama d'Amérique.

Comme la laine blanche est plus estimée que la noire, on détruit presque par-tout avec soin les agneaux noirs ou tachés ; cependant il y a des endroits où presque toutes les brebis sont noires, et par-tout on voit souvent naître d'un bélier blanc et d'une brebis blanche, des agneaux noirs. En France, il n'y a que des moutons blancs, bruns, noirs et tachés ; en Espagne, il y a des

moutons roux ; en Écosse, il y en a de jaunes ; mais ces différences et ces variétés dans la couleur sont encore plus accidentelles que les différences et les variétés des races, qui ne viennent cependant que de la différence de la nourriture et de l'influence du climat (1).

---

(1) L'on trouvera à l'article du moufflon, des particularités sur les différentes races de brebis.

SONNINI.

ADDITION

A L'ARTICLE DE LA BREBIS,

PAR SONNINI.

La Nature a couvert presque toutes les races dans cette espèce de quadrupèdes, d'une sorte de poils ou filamens fins, crêpus et si flexibles, qu'un flocon de laine frisée, qui n'a que quinze lignes de longueur, peut s'alonger jusqu'à trois pouces trois lignes, et même plus, lorsqu'on l'étend en ligne droite. Le dos et les côtés du cou sont garnis de cette laine longue et facile à étendre; elle est moins frisée et plus longue sur les flancs, le reste du cou, le ventre et les épaules; plus longue encore, mais grosse et presque lisse sur la face extérieure des cuisses et de la queue; enfin, dure, courte et ressemblant plutôt à du poil qu'à de la laine, sur la tête, en dedans des cuisses et au bas des jambes (1),

(1) Daubenton, description du bélier.

La couleur de cette toison varie : la plus ordinaire est le blanc sale, le noirâtre et le blanc sale tacheté de noir.

Le museau du bélier est long et effilé; il n'y a ni poil ni laine à son extrémité. La bouche est sillonnée en dedans de lignes presque droites. La mâchoire inférieure a huit dents incisives ; elles manquent à la mâchoire supérieure ; aucune n'a de dents canines, et toutes deux ont des molaires. L'on voit communément sur ces dernières une couche assez mince de matière noirâtre, un peu bronzée, et polie comme certains pyrites (1). Les yeux sont gros et éloignés l'un de l'autre ; l'iris est verdâtre, et la pupille oblongue ; le chanfrein est arqué ; les oreilles se dirigent horizontalement de chaque côté de la tête ; les cornes anguleuses se recourbent en volute ; elles sont jaunâtres, et leur surface est chargée de rugosités. Les jambes de devant sont droites ; celles de derrière ont une courbure, dont la concavité est en avant ; toutes sont sèches et roides ; les genoux sont plus épais dans les jambes de devant, et plus élevés dans celles de

(1) Daubenton, description du bélier.

derrière. La queue descend jusqu'au jarret, et reste collée contre le corps, sans mouvement, comme une touffe de laine qu'on y auroit attachée (1).

Les parties molles du bélier étant très-ressemblantes à celles du taureau, je crois inutile d'en parler; il y a aussi peu de différence entre les squelettes de ces deux animaux également utiles.

Depuis plusieurs années l'on s'est occupé, avec beaucoup de succès, de l'amélioration des bêtes à laine de la France. Des hommes éclairés sont parvenus à fournir à nos manufactures de draps, des laines dont la finesse et la bonté ne le cèdent pas aux plus belles laines d'Espagne. Les établissemens qu'ils ont formés ou qu'ils dirigent, attendent des tems de paix et de calme pour être imités ou agrandis. Mais on n'oubliera jamais que c'est à Daubenton que sont dus, et les premiers essais, et les premiers succès en ce genre. Il faut l'avoir vu, il y a vingt-cinq ans, donner des soins assidus à sa bergerie de Montbard, dans laquelle les plus belles races de moutons se trouvoient réunies; il faut

(1) *Idem, ibidem.*

l'avoir vu examiner et comparer, avec l'attention la plus scrupuleuse, les filamens des différentes toisons qu'il obtenoit par les mélanges des races ! L'on ne pouvoit se défendre de la vénération profonde qu'inspiroit cet homme incomparable, ce savant dont la mémoire passera à la postérité, avec une gloire justement acquise et la reconnoissance des hommes, parce que s'élevant au dessus des idées étroites et stériles de l'école, ou, ce qui est la même chose, du pédantisme, il a dirigé les sciences vers le but le plus honorable, l'utilité générale et la prospérité de sa patrie.

NAPOLI

Berthaut Sculp.

LA CHEVRE.

* LA CHÈVRE (1).

QUOIQUE les espèces dans les animaux soient toutes séparées par un intervalle que la Nature ne peut franchir, quelques-unes semblent se rapprocher par un si grand nombre de rapports, qu'il ne reste pour ainsi dire entre elles que l'espace nécessaire

* Voyez la planche IV, fig. 1, le bouc; et fig. 2, la chèvre.

(1) Le bouc. En hébreu, *saïr*. En chaldéen, *ize*. En syriaque, *ezo*. En arabe, *maez*. En grec, τραγος. En latin, *hircus*. En persan, *busan*. En italien, *buco*. En espagnol, *cabran*. En portugais, *cabrane*. En anglais, *gote-bucke* et *goata*. Dans le pays de Galles, *bowco*. En allemand, *bock* et *ziegembock*. En flamand, *bok*. En danois, *buk*. En suédois, *book* et *get*. En polonais, *kosiel* En illyrien, *kozel*. En russe, *kozel*. En tartare, *kasah*. En morduan, *ssaa*. etc. etc.

Tragus domesticus. Hircus, capra, caper si castratus. Klein. Quadr. pag. 15. — *Hircus cornibus interiùs cultratis, exteriùs rotundatis, infrà carinatis, arcuatis ... Hircus et capra domestica.* Brisson, Regn. anim. gen. 9, sp. 1. — *Capra cornibus carinatis arcuatis..... Capra, hircus.* Erxleben, Syst. regn. animal. gen. 28, sp. 1. Lin. Syst. nat. edit. 13. SONNINI.

pour tirer la ligne de séparation ; et lorsque nous comparons ces espèces voisines, et que nous les considérons relativement à nous, les unes se présentent comme des espèces de première utilité, et les autres semblent n'être que des espèces auxiliaires, qui pourroient, à bien des égards, remplacer les premières, et nous servir aux mêmes usages. L'âne pourroit presque remplacer le cheval ; et de même, si l'espèce de la brebis venoit à nous manquer, celle de la chèvre pourroit y suppléer. La chèvre fournit du lait comme la brebis, et même en plus grande abondance ; elle donne aussi du suif en quantité. Son poil, quoique plus rude que la laine, sert à faire de très-bonnes etoffes : sa peau vaut mieux que celle du mouton : la chair du chevreau approche assez de celle de l'agneau, etc. Ces espèces auxiliaires sont plus agrestes, plus robustes que les espèces principales ; l'âne et la chèvre ne demandent pas autant de soins que le cheval et la brebis ; par-tout ils trouvent à vivre, et broutent également les plantes de toute espèce, les herbes grossières, les arbrisseaux chargés d'épines ; ils sont moins affectés de l'intempérie du climat ; ils peuvent mieux

se passer du secours de l'homme ; moins ils nous appartiennent, plus ils semblent appartenir à la Nature : et au lieu d'imaginer que ces espèces subalternes n'ont été produites que par la dégénération des espèces premières, au lieu de regarder l'âne comme un cheval dégénéré, il y auroit plus de raison de dire que le cheval est un âne perfectionné ; que la brebis n'est qu'une espèce de chèvre plus délicate que nous avons soignée, perfectionnée, propagée pour notre utilité, et qu'en général, les espèces les plus parfaites, sur-tout dans les animaux domestiques, tirent leur origine de l'espèce moins parfaite des animaux sauvages qui en approchent le plus, la Nature seule ne pouvant faire autant que la Nature et l'homme réunis.

Quoi qu'il en soit, la chèvre est une espèce distincte, et peut-être encore plus éloignée de celle de la brebis, que l'espèce de l'âne ne l'est de celle du cheval. Le bouc s'accouple volontiers avec la brebis, comme l'âne avec la jument, et le bélier se joint avec la chèvre, comme le cheval avec l'ânesse ; mais quoique ces accouplemens soient assez fréquens, et quelquefois prolifiques, il ne s'est point formé d'espèce intermédiaire entre la

chèvre et la brebis. Ces deux espèces sont distinctes, demeurent constamment séparées, et toujours à la même distance l'une de l'autre ; elles n'ont donc point été altérées par ces mélanges ; elles n'ont point fait de nouvelles souches, de nouvelles races d'animaux mitoyens ; elles n'ont produit que des différences individuelles, qui n'influent pas sur l'unité de chacune des espèces primitives, et qui confirment au contraire la réalité de leur différence caractéristique.

Mais il y a bien des cas où nous ne pouvons ni distinguer ces caractères, ni prononcer sur leurs différences avec autant de certitude, il y en a beaucoup d'autres où nous sommes obligés de suspendre notre jugement, et encore une infinité d'autres sur lesquels nous n'avons aucune lumière ; car indépendamment de l'incertitude où nous jette la contrariété des témoignages sur les faits qui nous ont été transmis, indépendamment du doute qui résulte du peu d'exactitude de ceux qui ont observé la Nature, le plus grand obstacle qu'il y ait à l'avancement de nos connoissances, est l'ignorance presque forcée dans laquelle nous sommes d'un très-grand nombre d'effets que le tems

seul n'a pu présenter à nos yeux, et qui ne se dévoileront même à ceux de la postérité que par des expériences et des observations combinées. En attendant, nous errons dans les ténèbres, ou nous marchons avec perplexité entre des préjugés et des probabilités, ignorant même jusqu'à la possibilité des choses, et confondant à tout moment les opinions des hommes avec les actes de la Nature.

Les exemples se présentent en foule; mais, sans en prendre ailleurs que dans notre sujet, nous savons que le bouc et la brebis s'accouplent et produisent ensemble; mais personne ne nous a dit encore s'il en résulte un mulet stérile, ou un animal fecond qui puisse faire souche pour des générations nouvelles ou semblables aux premières : de même, quoique nous sachions que le bélier s'accouple avec la chèvre, nous ignorons s'ils produisent ensemble, et quel est ce produit.

Notre ignorance sur les faits de cette nature est presque forcée, les expériences qui pourroient les décider demandant plus de tems, plus de soins et de dépense que la vie et la fortune d'un homme ordinaire ne peuvent le permettre. J'ai employé quelques années à faire des tentatives de cette espèce; j'en ai

rendu compte lorsque j'ai parlé des mulets ; mais je conviens qu'elles ne m'ont fourni que peu de lumières, et que la plupart de ces épreuves ont été sans succès.

De là dépendent cependant la connoissance entière des animaux, la division exacte de leurs espèces, et l'intelligence parfaite de leur histoire ; de là dépendent aussi la manière de l'écrire, et l'art de la traiter : mais puisque nous sommes privés de ces connoissances si nécessaires à notre objet ; puisqu'il ne nous est pas possible, faute de faits, d'établir des rapports, et de fonder nos raisonnemens, nous ne pouvons mieux faire que d'aller pas à pas, de considérer chaque animal individuellement, de regarder comme des espèces différentes toutes celles qui ne se mêlent pas sous nos yeux, et d'écrire leur histoire par articles séparés, en nous réservant de les joindre ou de les fondre ensemble, dès que, par notre propre expérience, ou par celle des autres, nous serons plus instruits.

C'est par cette raison que, quoiqu'il y ait plusieurs animaux qui ressemblent à la brebis et à la chèvre, nous ne parlons ici que de la chèvre et de la brebis domestiques. Nous ignorons si les espèces étrangères pourroient

roient produire et former de nouvelles races avec ces espèces communes. Nous sommes donc fondés à les regarder comme des espèces différentes, jusqu'à ce qu'il soit prouvé par le fait, que les individus de chacune de ces espèces étrangères peuvent se mêler avec l'espèce commune, et produire d'autres individus qui produiroient entre eux; ce caractère seul constituant la réalité et l'unité de ce que l'on doit appeler espèce, tant dans les animaux que dans les végétaux.

La chèvre a de sa nature plus de sentiment et de ressource que la brebis; elle vient à l'homme volontiers; elle se familiarise aisément; elle est sensible aux caresses et capable d'attachement; elle est aussi plus forte, plus légère, plus agile et moins timide que la brebis; elle est vive, capricieuse, lascive et vagabonde. Ce n'est qu'avec peine qu'on la conduit, et qu'on peut la réduire en troupeau; elle aime à s'écarter dans les solitudes, à grimper sur les lieux escarpés, à se placer et même à dormir sur la pointe des rochers et sur le bord des précipices; elle cherche le mâle avec empressement; elle s'accouple avec ardeur, et produit de très-bonne heure : elle est robuste, aisée à nourrir; presque toutes

les herbes lui sont bonnes, et il y en a peu qui l'incommodent (1). Le tempérament, qui dans tous les animaux influe beaucoup sur le naturel, ne paroît cependant pas dans la chèvre différer essentiellement de celui de la brebis. Ces deux espèces d'animaux, dont l'organisation intérieure est presque entièrement semblable, se nourrissent, croissent et multiplient de la même manière, et se ressemblent encore par le caractère des maladies, qui sont les mêmes, à l'exception de quelques-unes auxquelles la chèvre n'est pas sujette : elle ne craint pas, comme la brebis, la trop grande chaleur ; elle dort au soleil, et s'expose volontiers à ses rayons les plus vifs, sans en être incommodée, et sans que cette ardeur lui cause ni étourdissemens ni vertiges ; elle ne s'effraie point des orages, ne s'impatiente pas à la pluie; mais elle paroît être sensible à la rigueur du froid. Les mouvemens extérieurs, lesquels, comme nous l'avons dit, dépendent beaucoup moins de la conformation du corps, que de la force, de la variété des sensations

(1) Elle mange la ciguë, les différentes espèces d'aconit, et d'autres plantes vénéneuses, sans en être incommodée.

SONNINI.

relatives à l'appétit et au désir, sont par cette raison beaucoup moins mesurés, beaucoup plus vifs dans la chèvre que dans la brebis. L'inconstance de son naturel se marque par l'irrégularité de ses actions; elle marche, elle s'arrête, elle court, elle bondit, elle saute, s'approche, s'éloigne, se montre, se cache, ou fuit comme par caprice, et sans autre cause déterminante que celle de la vivacité bizarre de son sentiment intérieur; et toute la souplesse des organes, tout le nerf du corps suffisent à peine à la pétulance et à la rapidité de ces mouvemens, qui lui sont naturels.

On a des preuves que ces animaux sont naturellement amis de l'homme, et que dans les lieux inhabités, ils ne deviennent point sauvages. En 1698, un vaisseau anglais ayant relâché à l'île de Bonavista, deux nègres se présentèrent à bord, et offrirent *gratis* aux anglais autant de boucs qu'ils en voudroient emporter. A l'étonnement que le capitaine marqua de cette offre, les nègres répondirent qu'il n'y avoit que douze personnes dans toute l'île; que les boucs et les chèvres s'y étoient multipliés jusqu'à devenir incommodes, et que loin de donner beaucoup de peine à les prendre, ils suivoient les hommes avec une

sorte d'obstination, comme les animaux domestiques (1).

Le bouc peut engendrer à un an, et la chèvre à l'âge de sept mois; mais les fruits de cette génération précoce sont foibles et défectueux, et l'on attend ordinairement que l'un et l'autre aient dix-huit mois ou deux ans avant de leur permettre de se joindre. Le bouc est un assez bel animal, très-vigoureux et très-chaud : un seul peut suffire à plus de cent cinquante chèvres pendant deux ou trois mois; mais cette ardeur qui le consume ne dure que trois ou quatre ans; et ces animaux sont énervés, et même vieux dès l'âge de cinq ou six ans. Lorsque l'on veut donc faire choix d'un bouc pour la propagation, il faut qu'il soit jeune et de bonne figure, c'est-à-dire âgé de deux ans, la taille grande, le cou court et charnu, la tête légère, les oreilles pendantes, les cuisses grosses, les jambes fermes, le poil noir, épais et doux, la barbe longue et bien garnie. Il y a moins de choix à faire pour les chèvres; seulement on peut observer que celles dont le corps est grand, la croupe large, les cuisses fournies, la dé-

(1) Voyez l'Histoire générale des Voyages, tome I, page 518.

marche légère, les mamelles grosses, les pis longs, le poil doux et touffu, sont les meilleures. Elles sont ordinairement en chaleur aux mois de septembre, octobre et novembre; et même, pour peu qu'elles approchent du mâle en tout autre tems, elles sont bientôt disposées à le recevoir, et elles peuvent s'accoupler et produire dans toutes les saisons : cependant elles retiennent plus sûrement en automne; et l'on préfère encore les mois d'octobre et de novembre, par une autre raison; c'est qu'il est bon que les jeunes chevreaux trouvent de l'herbe tendre lorsqu'ils commencent à paître pour la première fois. Les chèvres portent cinq mois, et mettent bas au commencement du sixième; elles allaitent leur petit pendant un mois ou cinq semaines : ainsi l'on doit compter environ six mois et demi entre le tems auquel on les aura fait couvrir, et celui où le chevreau pourra commencer à paître.

Lorsqu'on les conduit avec les moutons, elles ne restent pas à leur suite; elles précèdent toujours le troupeau. Il vaut mieux les mener séparément paître sur les collines; elles aiment mieux les lieux élevés et les montagnes, même les plus escarpées; elles trouvent autant de nourriture qu'il leur en faut dans les

bruyères, dans les friches, dans les terrains incultes et dans les terres stériles. Il faut les éloigner des endroits cultivés, les empêcher d'entrer dans les blés, dans les vignes, dans les bois; elles font un grand dégât dans les taillis; les arbres dont elles broutent avec avidité les jeunes pousses et les écorces tendres, périssent presque tous : elles craignent les lieux humides, les prairies marécageuses, les pâturages gras. On en élève rarement dans les pays de plaines; elles s'y portent mal, et leur chair est de mauvaise qualité.

Dans la plupart des climats chauds, l'on nourrit des chèvres en grande quantité, et on ne leur donne point d'étable : en France elles périroient, si on ne les mettoit pas à l'abri pendant l'hiver. On peut se dispenser de leur donner de la litière en été, mais il leur en faut pendant l'hiver; et comme toute humidité les incommode beaucoup, on ne les laisse pas coucher sur leur fumier, et on leur donne souvent de la litière fraîche. On les fait sortir de grand matin pour les mener aux champs : l'herbe chargée de rosée, qui n'est par bonne pour les moutons, fait grand bien aux chèvres. Comme elles sont indociles et vagabondes, un homme, quelque robuste

et quelque agile qu'il soit, n'en peut guère conduire que cinquante. On ne les laisse pas sortir pendant les neiges et les frimats; on les nourrit à l'étable, d'herbes et de petites branches d'arbres cueillies en automne, ou de choux, de navets et d'autres légumes. Plus elles mangent, plus la quantité de leur lait augmente; et pour entretenir ou augmenter cette abondance de lait, on les fait beaucoup boire, et on leur donne quelquefois du salpêtre ou de l'eau salée. On peut commencer à les traire quinze jours après qu'elles ont mis bas; elles donnent du lait en quantité pendant quatre ou cinq mois, et elles en donnent soir et matin.

La chèvre ne produit ordinairement qu'un chevreau, quelquefois deux, très-rarement trois, et presque jamais plus de quatre : elle ne produit que depuis l'âge d'un an ou dix-huit mois, jusqu'à sept ans. Il y a des chèvres beaucoup plus fécondes que les autres, selon leur race et leur climat.

M. Secretary, chevalier de Saint-Louis, étant à Lille en Flandres en 1773 et 1774, a vu, chez madame Denizet, six beaux chevreaux qu'une chèvre avoit produits d'une seule portée : cette même chèvre en avoit produit dix dans deux autres portées, et douze dans trois portées

préécdentes (1). Le bouc pourroit engendrer jusqu'à cet âge, et peut-être au-delà, si on le ménageoit davantage; mais communément il ne sert que jusqu'à l'âge de cinq ans. On le réforme alors pour l'engraisser avec les vieilles chèvres et les jeunes chevreaux mâles, que l'on coupe à l'âge de six mois, afin de rendre leur chair plus succulente et plus tendre. On les engraisse de la même manière que l'on engraisse les moutons; mais, quelque soin qu'on prenne et quelque nourriture qu'on leur donne, leur chair n'est jamais aussi bonne que celle du mouton, si ce n'est dans les climats très-chauds, où la chair du mouton est fade et de mauvais goût. L'odeur forte du bouc ne vient pas de sa chair, mais de sa peau. On ne laisse pas vieillir ces animaux, qui pourroient peut-être vivre dix ou douze ans; on s'en défait dès qu'ils cessent de produire, et plus ils sont vieux, plus leur chair est mauvaise. Communément les boucs et les chèvres ont des cornes; cependant il y a, quoiqu'en moindre nombre, des chèvres et des boucs sans cornes. Ils varient aussi beaucoup par la couleur du poil. On dit que les blanches et celles qui n'ont point

(1) Lettre de M. Secretary à M. de Buffon, datée de Monflanquin en Agenois, le 4 juillet 1777.

de cornes, sont celles qui donnent le plus de lait, et que les noires sont les plus fortes et les plus robustes de toutes. Ces animaux, qui ne coûtent presque rien à nourrir, ne laissent pas de faire un produit assez considérable; on en vend la chair, le suif, le poil et la peau. Leur lait est plus sain et meilleur que celui de la brebis; il est d'usage dans la médecine; il se caille aisément, et l'on en fait de très-bons fromages : comme il ne contient que peu de parties butireuses, l'on ne doit pas en séparer la crême. Les chèvres se laissent teter aisément, même par les enfans, pour lesquels leur lait est une très-bonne nourriture; elles sont, comme les vaches et les brebis, sujettes à être tetées par la couleuvre, et encore par un oiseau connu sous le nom de *tête-chèvre* ou *crapaud-volant*, qui s'attache à leur mamelle pendant la nuit, et leur fait, dit-on, perdre leur lait (1).

Les chèvres n'ont point de dents incisives à la mâchoire supérieure; celles de la mâchoire

(1) Les chèvres se laissent aisément teter par des animaux beaucoup plus grands qu'elles, et d'un genre fort éloigné. J'ai vu en 1781, à Châtillon-sur-Saône, chez la femme Urguette, un poulain dont la mère

inférieure tombent et se renouvellent dans le même tems et dans le même ordre que celles des brebis : les nœuds des cornes et des dents peuvent indiquer l'âge. Le nombre des dents n'est pas constant dans les chèvres ; elles en ont ordinairement moins que les boues, qui ont aussi le poil plus rude, la barbe et les cornes plus longues que les chèvres. Ces animaux, comme les bœufs et les moutons, ont quatre estomacs, et ruminent : l'espèce en est plus répandue que celle de la brebis. On trouve des chèvres semblables aux nôtres dans plusieurs parties du monde ; elles sont seulement plus petites en Guinée et dans les autres pays chauds ; elles sont plus grandes en Moscovie et dans les autres climats froids. Les chèvres d'Angora ou de Syrie, à oreilles pendantes, sont de la même espèce que les nôtres ; elles se mêlent et produisent ensemble, même dans nos climats : le mâle a les cornes à peu près aussi longues que le bouc ordinaire,

---

avoit péri, être adopté et nourri par une chèvre, que l'on faisoit monter sur un tonneau, afin que le poulain pût la teter avec plus de facilité. Il suivoit sa nourrice aux pâturages, comme il eût suivi sa propre mère, dont il retrouvoit les soins et les sollicitudes dans la chèvre, qui l'appeloit par des bêlemens empressés et inquiets, lorsqu'il s'écartoit d'elle. SONNINI.

mais dirigées et contournées d'une manière différente; elles s'étendent horizontalement de chaque côté de la tête, et forment des spirales à peu près comme un tire-bourre. Les cornes de la femelle sont courtes, et se recourbent en arrière, en bas et en avant; de sorte qu'elles aboutissent auprès de l'œil, et il paroît que leur contour et leur direction varient. Le boue et la chèvre d'Angora, que nous avons vus à la ménagerie du roi, les avoient telles que nous venons de les décrire; et ces chèvres ont, comme presque tous les autres animaux de Syrie, le poil très-long, très-fourni, et si fin qu'on en fait des étoffes aussi belles et aussi lustrées que nos étoffes de soie (1).

Nous donnons ici (*pl. V, fig. 2.*) la figure d'un bouc, dont les sabots avoient pris un accroissement extraordinaire : ce défaut, ou plutôt cet excès est assez commun dans les

(1) Il y a ici deux inexactitudes : premièrement, Angora n'est point une ville de la Syrie; son territoire fait partie de l'ancienne Mysie, et aujourd'hui de la Natolie, dans l'Asie Mineure. En second lieu, les chèvres d'Angora et de Syrie, contrées fort éloignées l'une de l'autre, sont deux races bien différentes. Sans parler de tous les caractères qui les distinguent, il suffira, pour ne pas les confondre, de remarquer que les chèvres d'Angora sont couvertes

boucs et chèvres qui habitent les plaines et les terrains humides.

---

de très-longues soies, tandis que les chèvres de Syrie ont le poil ras.

Je donnerai plus d'étendue à ces remarques, lorsqu'il sera question des chèvres étrangères; cet article, ainsi que Buffon en prévient, n'étant destiné qu'à l'histoire de notre chèvre domestique : mais je puis assurer d'avance que toutes ces chèvres des autres contrées ne constituent pas des espèces séparées, mais seulement des races ou des variétés, puisque l'on sait que la plupart se mêlent et produisent avec la race de notre pays, et que l'on a toute raison de croire que toutes se mêleroient et produiroient également.

SONNINI.

ADDITION

A L'ARTICLE DE LA CHÈVRE,

PAR SONNINI.

En continuant à prendre le mâle pour le modèle, dans chaque espèce d'animaux, nous verrons que le bouc est très-différent du bélier, du moins à l'extérieur, c'est-à-dire en ce qui frappe nos regards et constitue cet ensemble de caractères faciles à saisir, et qui devroient être moins négligés dans les distributions méthodiques. Quoiqu'assez mal fait, cet animal n'a pas l'apparence stupide et lourde du bélier; sa physionomie est celle de la vivacité et de la pétulance; son corps est plus svelte et sa démarche plus agile.

Le chanfrein du bouc est moins avancé que celui du bélier, le front est plus relevé; les os du nez sont plus droits; la mâchoire supérieure est plus large à proportion, et sa courbure est plus concave sur les bords de

l'ouverture du nez (1). Les yeux sont grands et vifs, et leur iris est d'une belle couleur jaune. Les oreilles ne baissent point horizontalement comme celles du bélier; elles sont droites et proportionnées à la tête. Les cornes, en particulier, ont des dissemblances très-remarquables; au lieu d'être contournées en en-bas, comme celles du bélier, les cornes du bouc s'élèvent en ligne droite du sommet de la tête, et s'alongent ensuite en se recourbant en arrière; elles sont aplaties, et marquées par des cannelures transversales qui en couvrent la surface.

Le bouc a le train de derrière trop gros, et les jambes de derrière trop longues, en comparaison du reste du corps; les genoux tournés en dedans, toutes les cuisses égales en longueur, les jambes de devant si courtes qu'elles paroissent nouées, les pieds de devant plus gros que ceux de derrière, enfin la queue fort courte.

De même que le bélier, le bouc n'a point de dents incisives à la mâchoire supérieure; celles d'en-bas tombent et se renouvellent, et l'on a observé que le nombre des dents n'est pas constant dans les femelles; elles en

(1) Description du bouc, par Daubenton.

ont, pour l'ordinaire, quelques-unes de moins que les mâles. Toutes les chèvres n'ont que deux mamelles, et presque toutes qu'un seul mamelon à chacune des mamelles, qui acquièrent souvent un volume considérable. Des espèces de longues verrues, ou de glandes, pendent sous le cou de la plupart des chèvres, et même de quelques boucs; ce sont des prolongemens de la peau, couverts de poils comme le restant du corps.

Les détails des parties intérieures sont à très-peu près les mêmes que dans le bélier, et par conséquent fort ressemblantes à celles du taureau. Les estomacs de ces trois genres d'animaux ruminans ont surtout une grande conformité entr'eux.

Si l'économie publique met des obstacles à la trop grande multiplication des chèvres dans les pays de plaines, où elles dévorent les jeunes pousses et les bourgeons des arbres et des haies, l'humanité, devant laquelle toutes les considérations doivent disparoître, réclame leur conservation par-tout où le malheur a des victimes. C'est sous la chaumière du pauvre que l'on apprend à connoître le prix d'une chèvre. Compagne de la misère, elle s'attache aux infortunés qui l'ont élevée, et dont elle soulage

les besoins. On la voit contente d'une nourriture grossière et facile, en prodiguer une de choix à la famille au milieu de laquelle elle vit familièrement, devenir la nourrice de l'enfant qui vient de naître, et auquel le sein de la mère, flétri par la pénurie, refuse l'aliment de la nature. Des hommes gorgés de richesses, et auxquels il ne manquoit rien que la compassion envers le pauvre, ont prononcé, en plusieurs occasions, la destruction des chèvres dans plusieurs cantons de la France. Des ordonnances ont impitoyablement privé le malheureux d'une ressource à laquelle il lui étoit impossible de suppléer, comme s'il n'existoit pas des moyens de ménager l'intéret public et celui de l'infortune; comme si des lois qui prescrivent froidement à une classe d'hommes de périr de faim, n'étoient pas odieuses et barbares!

LE

Pl. IX. LE VERRAT

NAPOLI

é. Duvivant. Sculp.

LE BOUC. *à Longs Sabots*

* LE COCHON (1),

** LE COCHON DE SIAM (2),

ET

*** LE SANGLIER (3).

Nous mettons ensemble le cochon, le cochon de Siam et le sanglier, parce que tous trois ne font qu'une seule et même espèce :

* Voyez la figure du verrat, planche V, fig. 1 ; et celle du cochon de lait, planche VI, fig. 2.

(2) Le cochon, porc ou verrat. En hébreu, *chazir*. En chaldéen, *chasira*. En persan, *mar* ou *buk*. En arabe, *hamzir*. En grec, *tus*, *hus* ou *cheiros*. En latin, *sus*, *verres*. En allemand, *saw*, *suw*, *su*, *schwin*, *schwein*, *eber* et *kempe*. En italien, *verro*, *perco*. En espagnol, *puerco*, *barraco*, *berraco*, *verraco*, *ardo*. En portuguais *porco barrao*. Dans le pays de Galles, *bacdd*. En flamand, *beer*. En anglais, *hog*, *boar*. En danois, *rom*. En suédois, *swin*. En polonais, *wieprz*. En russe, *borov*. En tartare, *dongus*. En tscheremisse, *sisnah*. En morduan, *tua*, etc. etc.

Porcus, *sus*, *scropha*, *verres*. Klein, Quadr. page 14.— *Sus caudatus*, *auriculis oblongis*, *acutis*, *caudâ pilosâ* ..... *Sus domesticus*. Brisson, Regn. animal. gen. 15. — *Sus dorsò antice setoso*, *caudâ pilosâ*.... *sus scrofa*. Erxleben, Syst. Regn. animal. gen. 19, sp. 1. Lin. Syst. nat. edit. 13. gen. 35, sp. 1.

l'un est l'animal sauvage, les deux autres sont l'animal domestique; et quoiqu'ils dif-

---

** Voyez la planche VII, fig. 1.

(2) Le cochon de Siam, ou le cochon de la Chine. En allemand, *sinniche schwein*. En anglais, *chinese hog*. En italien, *porco di Siam*.

Sus caudatus, ventre ad terram usque propendente, caudâ pilosâ.... Sus sinensis. Brisson, Regn. anim. gen. 15, sp. 2. — *Sus serofa, sinensis.* Erxleben. — *Sus dorso subnudo, abdomine ad terram usque propendente... Sus scrofa, sinensis.* Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 35, sp. c.

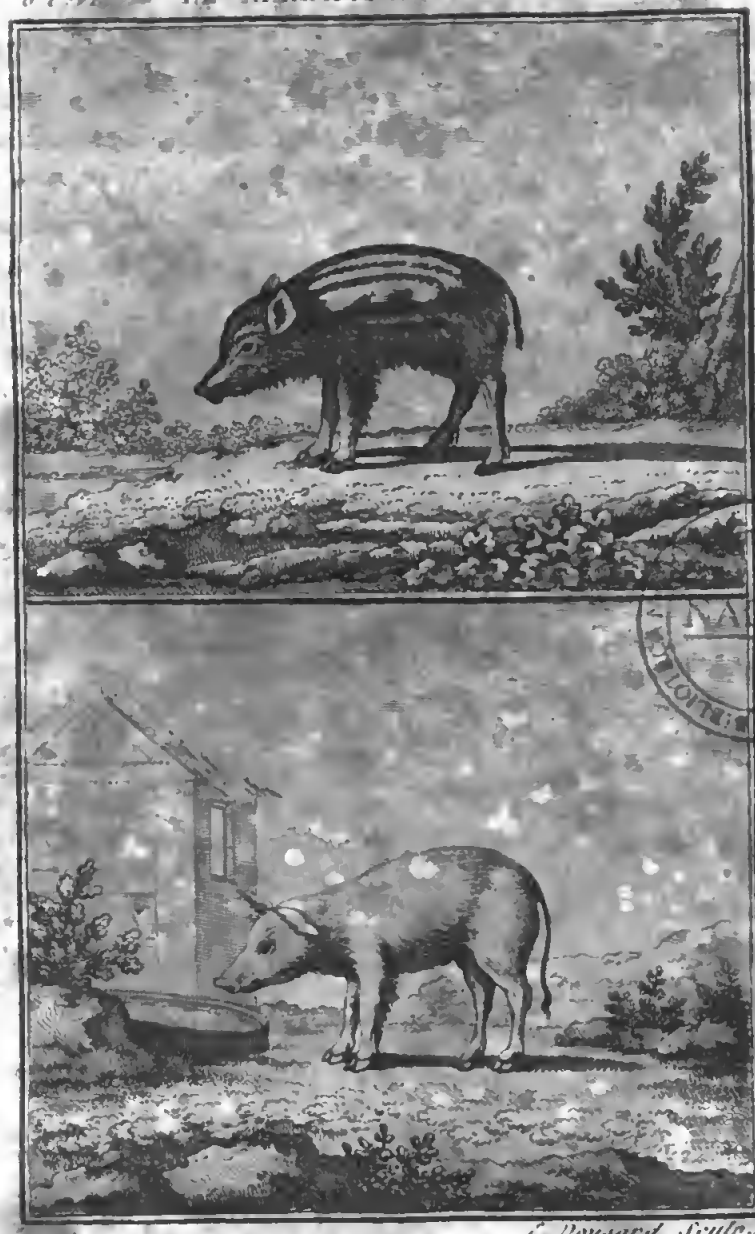
*** Voyez la planche VII, fig. 2, le sanglier; et planche VI, fig. 1, le marcassin.

(3) Le sanglier. En grec, καπρος. En latin, *aper*. En anglais, *wild-boar* et *wild-suine*. En espagnol, *puorco silvestre, puerco montes, javali* et *xavali*. En italien, *porco silvatico, cinghiale* et *cinghiare*. En allemand, *wild schwein, haner, hauler*. En illyrien, *weprz*. En flamand, *wildzuin*. En suédois et en danois *will-swin*. En polonais, *wieprz lesney* et *dzik*. En russe, *weper, dikaja s inja* et *dikii borov*. Par les tunguses, *tukalanda*, etc. etc.

Aper, porcus silvestris. Klein, Quadr. pag. 25. — *Sus caudatus, auriculis brevibus, subrotondis, caudâ pilosâ... Aper.* Brisson, Regn. animal. gen. 15, sp. 3. — *Sus dorso antice setoso, caudâ pilosâ... Sus scrofa ferus; aper.* Erxleben, Syst. Regn. animal. gen. 19, sp. 1, var. *a*. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 35, sp. 1, var. *a*.

SONNINI.

Plin. Le Marcassin Vol. 23. Pl. 114.



VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI
BIBLIOTECA

C. Poyssard Sculp.

Le Cochon de Lait

Digitized by Google

Pl. XI. Le Cochon *de Siam*

Le Sanglier.

NAPOLI

fèrent par quelques marques extérieures, peut-être aussi par quelques habitudes, comme ces différences ne sont pas essentielles, qu'elles sont seulement relatives à leur condition, que leur naturel n'est pas même fort altéré par l'état de domesticité, qu'enfin ils produisent ensemble des individus qui peuvent en produire d'autres; caractère qui constitue l'unité et la constance de l'espèce, nous n'avons pas dû les séparer.

Ces animaux sont singuliers; l'espèce en est pour ainsi dire unique. Elle est isolée; elle semble exister plus solitairement qu'aucune autre; elle n'est voisine d'aucune espèce qu'on puisse regarder comme principale ni comme accessoire, telle que l'espèce du cheval relativement à celle de l'âne, ou l'espèce de la chèvre relativement à la brebis; elle n'est pas sujette à une grande variété de races comme celle du chien; elle participe de plusieurs espèces, et cependant elle diffère essentiellement de toutes. Que ceux qui veulent réduire la Nature à de petits systêmes, qui veulent renfermer son immensité dans les bornes d'une formule, considèrent avec nous cet animal, et voient s'il n'échappe pas à toutes leurs méthodes. Par les extrémités, il ne ressemble

point à ceux qu'ils ont appelés *solipèdes*, puisqu'il a le pied divisé; il ne ressemble point à ceux qu'il ont appelés *pieds fourchus*, puisqu'il a réellement quatre doigts au dedans, quoiqu'il n'en paroisse que deux à l'extérieur; il ne ressemble point à ceux qu'ils ont appelés *fissipèdes*, puisqu'il ne marche que sur deux doigts, et que les deux autres ne sont ni développés, ni posés comme ceux des fissipèdes, ni même assez alongés pour qu'il puisse s'en servir. Il a donc des caractères équivoques, des caractères ambigus, dont les uns sont apparens et les autres obscurs. Dira-t-on que c'est une erreur de la Nature; que ces phalanges, ces doigts, qui ne sont pas assez développés à l'extérieur, ne doivent point être comptés? Mais cette erreur est constante; d'ailleurs, cet animal ne ressemble point aux pieds fourchus par les autres os du pied, et il en diffère encore par les caractères les plus frappans; car ceux-ci ont des cornes, et manquent de dents incisives à la mâchoire supérieure; ils ont quatre estomacs; ils ruminent, etc. Le cochon n'a point de cornes; il a des dents en haut comme en bas; il n'a qu'un estomac; il ne rumine point; il est donc évident qu'il n'est ni du

genre des solipèdes, ni de celui des pieds fourchus : il n'est pas non plus de celui des fissipèdes, puisqu'il diffère de ces animaux, non seulement par l'extrémité du pied, mais encore par les dents, par l'estomac, par les intestins, par les parties intérieures de la génération, etc. Tout ce que l'on pourroit dire, c'est qu'il fait la nuance, à certains égards, entre les solipèdes et les pieds fourchus, et à d'autres égards, entre les pieds fourchus et les fissipèdes; car il diffère moins des solipèdes que des autres par l'ordre et le nombre des dents : il leur ressemble encore par l'alongement des mâchoires; il n'a, comme eux, qu'un estomac, qui seulement est beaucoup plus grand; mais, par un appendice qui y tient, aussi bien que par la position des intestins, il semble se rapprocher des pieds fourchus ou ruminans, il leur ressemble encore par les parties extérieures de la génération, et en même tems il ressemble aux fissipèdes par la forme des jambes, par l'habitude du corps, par le produit nombreux de la génération. Aristote est le premier (1) qui ait divisé

(1) *Quadrupedum autem, quæ sanguine constant, eadem quæ animal generant, alia multifida sunt;*

les animaux quadrupèdes en solipèdes, pieds fourchus et fissipèdes, et il convient que le cochon est d'un genre ambigu; mais la seule raison qu'il en donne, c'est que dans l'Illyrie, la Pœonie, et dans quelques autres lieux, il se trouve des cochons solipèdes. Cet animal est encore une espèce d'exception à deux règles générales de la Nature; c'est que plus les animaux sont gros, moins ils produisent, et que les fissipèdes sont de tous les animaux ceux qui produisent le plus. Le cochon, quoique d'une taille fort au dessus de la médiocre, produit plus qu'aucun des animaux fissipèdes ou autres; par cette fécondité, aussi bien que par la conformation des testicules ou ovaires de la truie, il semble même faire l'extrémité des espèces vivipares, et s'approcher des espèces ovipares: enfin, il est en tout d'une

---

quales hominis manus pedesque habentur. Sunt enim quæ multiplici pedem fissurâ digitentur, ut canis, leo, panthera. Alia bisulca sunt, quæ forcipem pro ungula habeant, ut oves, capræ, cervi, equi fluviatiles. Alia infisso sunt pede, ut quæ solipedes nominantur, ut equus, mulus. Genus sanè suillum ambiguum est, nam et in terrâ illyriorum, et in Pœoniâ, et nonnullis aliis locis, sues solipedes gignuntur. Aristot. de Hist. animal. lib. II, cap. 1.

nature équivoque, ambiguë, ou, pour mieux dire, il paroît tel à ceux qui croient que l'ordre hypothétique de leurs idées fait l'ordre réelle des choses, et qui ne voient, dans la chaîne infinie des êtres, que quelques points apparens auxquels ils veulent tout rapporter.

Ce n'est point en resserrant la sphère de la Nature, et en la renfermant dans un cercle étroit, qu'on pourra la connoître; ce n'est point en la faisant agir par des vues particulières qu'on saura la juger, ni qu'on pourra la deviner; ce n'est point en lui prêtant nos idées qu'on approfondira les desseins de son auteur: au lieu de resserrer les limites de sa puissance, il faut les reculer, les étendre jusque dans l'immensité; il faut ne rien voir d'impossible, s'attendre à tout, et supposer que tout ce qui peut être, est. Les espèces ambiguës, les productions irrégulières, les êtres anomaux cesseront dès-lors de nous étonner, et se trouveront aussi nécessairement que les autres, dans l'ordre infini des choses; ils remplissent les intervalles de la chaîne, ils en forment les nœuds, les points intermédiaires; ils en marquent aussi les extrémités: ces êtres sont, pour l'esprit humain, des exemplaires précieux, uniques, où la Nature,

paroissant moins conforme à elle-même, se montre plus à découvert; où nous pouvons reconnoître des caractères singuliers et des traits fugitifs qui nous indiquent que ses fins sont bien plus générales que nos vues, et que, si elle ne fait rien en vain, elle ne fait rien non plus dans les desseins que nous lui supposons.

En effet, ne doit-on pas faire des réflexions sur ce que nous venons d'exposer? Ne doit-on pas tirer des inductions de cette singulière conformation du cochon? Il ne paroît pas avoir été formé sur un plan original, particulier et parfait, puisqu'il est un composé des autres animaux; il a évidemment des parties inutiles, ou plutôt des parties dont il ne peut faire usage; des doigts dont tous les os sont parfaitement formés, et qui cependant ne lui servent à rien. La Nature est donc bien éloignée de s'assujettir à des causes finales dans la composition des êtres; pourquoi n'y mettroit-elle pas quelquefois des parties surabondantes, puisqu'elle manque si souvent d'y mettre des parties essentielles? Combien n'y a t-il pas d'animaux privés de sens et de membres? Pourquoi veut-on que, dans chaque individu, toute partie soit utile aux autres, et

nécessaire au tout ? Ne suffit-il pas, pour qu'elles se trouvent ensemble, qu'elles ne se nuisent pas, qu'elles puissent croître sans obstacle, et se développer sans s'oblitérer mutuellement ? Tout ce qui ne se nuit point assez pour se détruire, tout ce qui peut subsister ensemble, subsiste ; et peut-être y a-t-il, dans la plupart des êtres, moins de parties relatives, utiles ou nécessaires, que de parties indifférentes, inutiles ou surabondantes. Mais, comme nous voulons toujours tout rapporter à un certain but, lorsque les parties n'ont pas des usages apparens, nous leur supposons des usages cachés ; nous imaginons des rapports qui n'ont aucun fondement, qui n'existent point dans la nature des choses, et qui ne servent qu'à l'obscurcir. Nous ne faisons pas attention que nous altérons la philosophie, que nous en dénaturons l'objet, qui est de connoître le *comment* des choses, la manière dont la Nature agit, et que nous substituons à cet objet réel une idée vaine, en cherchant à deviner le *pourquoi* des faits, la fin qu'elle se propose en agissant.

C'est pour cela qu'il faut recueillir avec soin les exemples qui s'opposent à cette prétention, qu'il faut insister sur les faits capables de détruire un préjugé général auquel nous

nous livrons par goût, une erreur de méthode que nous adoptons par choix, quoiqu'elle ne tende qu'à voiler notre ignorance, et qu'elle soit inutile, et même opposée à la recherche et à la découverte des effets de la Nature. Nous pouvons, sans sortir de notre sujet, donner d'autres exemples par lesquels ces fins que nous supposons si vainement à la Nature, sont évidemment démenties.

Les phalanges ne sont faites, dit-on, que pour former des doigts; cependant il y a dans le cochon des phalanges inutiles, puisqu'elles ne forment pas des doigts dont il puisse se servir; et, dans les animaux à pieds fourchus, il y a de petits os (1) qui ne forment pas même des phalanges. Si c'est là le but de la Nature, n'est-il pas évident que, dans le cochon, elle n'a exécuté que la moitié de son projet, et que, dans les autres, à peine l'a-t-elle commencé?

L'allantoïde est une membrane qui se trouve dans le produit de la génération de la truie, de la jument, de la vache et de plusieurs autres animaux; cette membrane tient au

(1) M. Daubenton est le premier qui ait fait cette découverte.

fond de la vessie du fœtus; elle est faite, dit-on, pour recevoir l'urine qu'il rend pendant son séjour dans le ventre de la mère; et en effet on trouve, à l'instant de la naissance de l'animal, une certaine quantité de liqueur dans cette membrane; mais cette quantité n'est pas considérable : dans la vache, où elle est peut-être plus abondante que dans tout autre animal, elle se réduit à quelques pintes; et la capacité de l'allantoïde est si grande, qu'il n'y a aucune proportion entre ces deux objets. Cette membrane, lorsqu'on la remplit d'air, forme une espèce de double poche en forme de croissant, longue de treize à quatorze pieds, sur neuf, dix, onze et même douze pouces de diamètre. Faut-il, pour ne recevoir que trois ou quatre pintes de liqueur, un vaisseau dont la capacité contient plusieurs pieds cubes? La vessie seule du fœtus, si elle n'eût pas été percée par le fond, suffisoit pour contenir cette petite quantité de liqueur, comme elle suffit en effet dans l'homme et dans les espèces d'animaux où l'on n'a pas encore découvert l'allantoïde. Cette membrane n'est donc pas faite dans la vue de recevoir l'urine du fœtus, ni même dans aucune autre de nos vues; car cette grande capacité est

non seulement inutile pour cet objet, mais aussi pour toute autre, puisqu'on ne peut pas même supposer qu'il soit possible qu'elle se remplisse, et que, si cette membrane étoit pleine, elle formeroit un volume presque aussi gros que le corps de l'animal qui la contient, et ne pourroit par conséquent y être contenue; et, comme elle se déchire au moment de la naissance, et qu'on la jette avec les autres membranes qui servoient d'enveloppe au fœtus, il est évident qu'elle est encore plus inutile alors qu'elle ne l'étoit auparavant.

Le nombre des mamelles est, dit-on, relatif, dans chaque espèce d'animal, au nombre de petits que la femelle doit produire et allaiter : mais pourquoi le mâle, qui ne doit rien produire, a-t-il ordinairement le même nombre de mamelles ? et pourquoi dans la truie, qui souvent produit dix-huit et même vingt petits, n'y a-t-il que douze mamelles, souvent moins, et jamais plus ? Ceci ne prouve-t-il pas que ce n'est pas par des causes finales que nous pouvons juger des ouvrages de la Nature ? que nous ne devons pas lui prêter d'aussi petites vues, la faire agir par des convenances morales,

mais examiner comment elle agit en effet, et d'employer, pour la connoître, tous les rapports physiques que nous présente l'immense variété de ses productions ? J'avoue que cette méthode, la seule qui puisse nous conduire à quelques connoissances réelles, est incomparablement plus difficile que l'autre, et qu'il y a une infinité de faits dans la Nature, auxquels, comme aux exemples précédens, il ne paroît guère possible de l'appliquer avec succès : cependant, au lieu de chercher à quoi sert la grande capacité de l'allantoïde, et de trouver qu'elle ne sert et ne peut servir à rien, il est clair qu'on ne doit s'appliquer qu'à rechercher les rapports physiques qui peuvent nous indiquer quelle en peut être l'origine. En observant, par exemple, que dans le produit de la génération des animaux qui n'ont pas une grande capacité d'estomac et d'intestins, l'allantoïde est ou très-petite, ou nulle; que par conséquent, la production de cette membrane a quelque rapport avec cette grande capacité d'intestins, etc.; de même, en considérant que le nombre des mamelles n'est point égal au nombre des petits, et en convenant seulement que les animanx qui produisent le plus, sont aussi ceux qui ont des

mamelles en plus grand nombre, on pourra penser que cette production nombreuse dépend de la conformation des parties intérieures de la génération, et que les mamelles étant aussi des dépendances extérieures de ces mêmes parties de la génération, il y a, entre le nombre ou l'ordre de ces parties et celui des mamelles, un rapport physique qu'il faut tâcher de découvrir.

Mais je ne fais ici qu'indiquer la vraie route, et ce n'est pas le lieu de la suivre plus loin; cependant je ne puis m'empêcher d'observer en passant, que j'ai quelque raison de supposer que la production nombreuse dépend plutôt de la conformation des parties intérieures de la génération, que d'aucune autre cause : car ce n'est point de la quantité plus abondante des liqueurs séminales que dépend le grand nombre dans la production, puisque le cheval, le cerf, le bélier, le bouc et les autres animaux qui ont une très-grande abondance de liqueur séminale, ne produisent qu'en petit nombre; tandis que le chien, le chat et d'autres animaux, qui n'ont qu'une moindre quantité de liqueur séminale, relativement à leur volume, produisent en grand nombre. Ce n'est pas non plus de la fréquence

des accouplemens que ce nombre dépend ; car l'on est assuré que le cochon et le chien n'ont besoin que d'un seul accouplement pour produire, et produire en grand nombre. La longue durée de l'accouplement, ou, pour mieux dire, du tems de l'émission de la liqueur séminale, ne paroît pas non plus être la cause à laquelle on doive rapporter cet effet ; car le chien ne demeure accouplé long-tems, que parce qu'il est retenu par un obstacle qui naît de la conformation même des parties ; et quoique le cochon n'ait point cet obstacle, et qu'il demeure accouplé plus long-tems que la plupart des autres animaux, on ne peut en rien conclure pour la nombreuse production, puisqu'on voit qu'il ne faut au coq qu'un instant pour féconder tous les œufs qu'une poule peut produire en un mois. J'aurai occasion de développer davantage les idées que j'accumule ici, dans la seule vue de faire sentir qu'une simple probabilité, un soupçon, pourvu qu'il soit fondé sur des rapports physiques, répand plus de lumière et produit plus de fruit que toutes les causes finales réunies.

Aux singularités que nous avons déjà rapportées, nous devons en ajouter une autre,

c'est que la graisse du cochon est différente de celle de presque tous les autres animaux quadrupèdes, non seulement par sa consistance et sa qualité, mais aussi par sa position dans le corps de l'animal. La graisse de l'homme et des animaux qui n'ont point de suif comme le chien, le cheval, etc., est mêlée avec la chair assez également; le suif dans le bélier, le bouc, le cerf, etc., ne se trouve qu'aux extrémités de la chair : mais le lard du cochon n'est ni mêlé avec la chair, ni ramassé aux extrémités de la chair; il la recouvre par-tout, et forme une couche épaisse, distincte et continue entre la chair et la peau. Le cochon a cela de commun avec la baleine et les autres animaux cétacés, dont la graisse n'est qu'une espèce de lard à peu près de la même consistance, mais plus huileux que celui du cochon : ce lard dans les animaux cétacés, forme aussi sous la peau une couche de plusieurs pouces d'épaisseur, qui enveloppe la chair.

Encore une singularité, même plus grande que les autres; c'est que le cochon ne perd aucune de ses premières dents : les autres animaux, comme le cheval, l'âne, le bœuf, la

la brebis, la chèvre, le chien, et même l'homme, perdent tous leurs premières dents incisives; ces dents de lait tombent avant la puberté, et sont bientôt remplacées par d'autres: dans le cochon, au contraire, les dents de lait ne tombent jamais; elles croissent même pendant toute la vie. Il a six dents au devant de la mâchoire inférieure, qui sont incisives et tranchantes; il a aussi à la mâchoire supérieure six dents correspondantes; mais, par une imperfection qui n'a pas d'exemple dans la nature, ces six dents de la mâchoire supérieure sont d'une forme très-différente de celle des dents de la mâchoire inférieure: au lieu d'être incisives et tranchantes, elles sont longues, cylindriques et émoussées à la pointe; en sorte qu'elles forment un angle presque droit avec celles de la mâchoire inférieure, et qu'elles ne s'appliquent que très-obliquement les unes contre les autres par leurs extrémités.

Il n'y a que le cochon et deux ou trois autres espèces d'animaux qui aient des défenses ou des dents canines très-alongées; elles diffèrent des autres dents en ce qu'elles sortent au dehors et qu'elles croissent pendant toute la vie. Dans l'éléphant et la vache marine

elles sont cylindriques et longues de quelques pieds ; dans le sanglier et le cochon mâle, elles se courbent en portion de cercles ; elles sont plates et tranchantes, et j'en ai vu de neuf à dix pouces de longueur : elles sont enfoncées très-profondément dans l'alvéole, et elles ont aussi, comme celles de l'éléphant, une cavité à leur extrémité supérieure ; mais l'éléphant et la vache marine n'ont des défenses qu'à la mâchoire supérieure ; ils manquent même de dents canines à la mâchoire inférieure ; au lieu que le cochon mâle et le sanglier en ont aux deux mâchoires, et celles de la mâchoire inférieure sont plus utiles à l'animal ; elles sont aussi plus dangereuses, car c'est avec les défenses d'en-bas que le sanglier blesse.

La truie, la laie et le cochon coupé ont aussi ces quatre dents canines à la mâchoire inférieure ; mais elles croissent beaucoup moins que celles du mâle, et ne sortent presque point au dehors. Outre ces seize dents, savoir, douze incisives et quatre canines, ils ont encore vingt-huit dents mâchelières ; ce qui fait en tout quarante-quatre dents. Le sanglier a les défenses plus grandes, le boutoir plus fort et la hure plus longue que le cochon

domestique ; il a aussi les pieds plus gros, les pinces plus séparées et le poil toujours noir.

De tous les quadrupèdes, le cochon paroît être l'animal le plus brut; les imperfections de la forme semblent influer sur le naturel; toutes ses habitudes sont grossières, tous ses goûts sont immondes, toutes ses sensations se réduisent à une luxure furieuse et à une gourmandise brutale, qui lui fait dévorer indistinctement tout ce qui se présente, et même sa progéniture au moment qu'elle vient de naître. Sa voracité dépend apparemment du besoin continuel qu'il a de remplir la grande capacité de son estomac; et la grossièreté de ses appétits, de l'hébétation des sens du goût et du toucher. La rudesse du poil, la dureté de la peau, l'épaisseur de la graisse, rendent ces animaux peu sensibles aux coups : l'on a vu des souris se loger sur leur dos, et leur manger le lard et la peau sans qu'ils parussent le sentir. Ils ont donc le toucher fort obtus, et le goût aussi grossier que le toucher : leurs autres sens sont bons. Les chasseurs n'ignorent pas que les sangliers voient, entendent et sentent de fort loin, puisqu'ils sont obligés, pour les surprendre, de les

attendre en silence pendant la nuit, et de se placer au dessous du vent, pour dérober à leur odorat les émanations qui les frappent de loin, et toujours assez vivement pour leur faire sur-le-champ rebrousser chemin.

Cette imperfection dans les sens du goût et du toucher est encore augmentée par une maladie qui les rend ladres, c'est-à-dire presque absolument insensibles, et de laquelle il faut peut-être moins chercher la première origine dans la texture de la chair ou de la peau de cet animal, que dans sa malpropreté naturelle, et dans la corruption qui doit résulter des nourritures infectes dont il se remplit quelquefois; car le sanglier, qui n'a point de pareilles ordures à dévorer, et qui vit ordinairement de grain, de fruits, de glands et de racines, n'est point sujet à cette maladie, non plus que le jeune cochon pendant qu'il tette: on ne la prévient même qu'en tenant le cochon domestique dans une étable propre, et en lui donnant abondamment des nourritures saines. Sa chair deviendra même excellente au goût, et le lard ferme et cassant, si, comme je l'ai vu pratiquer, on le tient pendant quinze jours ou trois semaines, avant de le tuer, dans une étable

pavée et toujours propre, sans litière, en ne lui donnant alors pour toute nourriture que du grain de froment pur et sec, et ne le laissant boire que très-peu. On choisit pour cela un jeune cochon d'un an, en bonne chair et à moitié gras.

La manière ordinaire de les engraisser est de leur donner abondamment de l'orge, du gland, des choux, des légumes cuits, et beaucoup d'eau mêlée de son : en deux mois ils sont gras; le lard est abondant et épais, mais sans être bien ferme ni bien blanc, et la chair, quoique bonne, est toujours un peu fade. On peut encore les engraisser avec moins de dépense dans les campagnes où il y a beaucoup de glands, et les menant dans les forêts pendant l'automne, lorsque les glands tombent, et que la châtaigne et la faîne quittent leurs enveloppes : ils mangent également de tous les fruits sauvages, et ils engraissent en peu de tems, sur-tout si le soir, à leur retour, on leur donne de l'eau tiède, mêlée d'un peu de son et de farine d'ivroie; cette boisson les fait dormir, et augmente tellement leur embonpoint, qu'on en a vu ne pouvoir plus marcher, ni presque se remuer. Ils engraissent aussi beaucoup plus promptement

en automne, dans le tems des premiers froids, tant à cause de l'abondance des nourritures, que parce qu'alors la transpiration est moindre qu'en été.

On n'attend pas, comme pour le reste du bétail, que le cochon soit âgé pour l'engraisser : plus il vieillit, plus cela est difficile, et moins sa chair est bonne. La castration, qui doit toujours précéder l'engrais, se fait ordinairement à l'âge de six mois, au printems ou en automne, et jamais dans le tems des grandes chaleurs ou des grands froids, qui rendroient également la plaie dangereuse ou difficile à guérir; car c'est ordinairement par incision que se fait cette opération, quoiqu'on la fasse aussi quelquefois par une simple ligature, comme nous l'avons dit au sujet des moutons. Si la castration a été faite au printems, on les met à l'engrais dès l'automne suivante, et il est assez rare qu'on les laisse vivre deux ans; cependant ils croissent encore beaucoup pendant la seconde, et ils continueroient de croître pendant la troisième, la quatrième, la cinquième, etc. année. Ceux que l'on remarque parmi les autres par la grandeur et la grosseur de leur corpulence, ne sont que des cochons plus âgés,

que l'on a mis plusieurs fois à la glandée. Il paroît que la durée de leur accroissement ne se borne pas à quatre ou cinq ans : les *verrats* ou *cochons mâles*, que l'on garde pour la propagation de l'espèce, grossissent encore à cinq ou six ans; et plus un sanglier est vieux, plus il est gros, dur et pesant.

La durée de la vie d'un sanglier peut s'étendre jusqu'à vingt-cinq ou trente ans. (1). Aristote dit vingt ans pour les cochons en général, et il ajoute que les mâles engendrent et que les femelles produisent jusqu'à quinze. Ils peuvent s'accoupler dès l'âge de neuf mois ou d'un an ; mais il vaut mieux attendre qu'ils aient dix-huit mois ou deux ans. La première portée de la truie n'est pas nombreuse; les petits sont foibles, et même imparfaits, quand elle n'a pas un an. Elle est en chaleur, pour ainsi dire, en tout tems ; elle recherche les approches du mâle, quoiqu'elle soit pleine ; ce qui peut passer pour un excès parmi les animaux, dont la femelle, dans presque toutes les espèces, refuse le mâle aussitôt qu'elle a conçu. Cette cha-

(1) Voyez la Vénerie de du Fouilloux. Paris, 1614, p. 57.

leur de la truie, qui est presque continuelle, se marque cependant par des accès et aussi par des mouvemens immodérés, qui finissent toujours par se vautrer dans la boue; elle répand dans ce tems une liqueur blanchâtre assez épaisse et assez abondante; elle porte quatre mois, met bas au commencement du cinquième, et bientôt elle recherche le mâle, devient pleine une seconde fois, et produit par conséquent deux fois l'année. La laie, qui ressemble à tous autres égards à la truie, ne porte qu'une fois l'an, apparemment par la disette de nourriture, et par la nécessité où elle se trouve d'allaiter et de nourrir pendant long-tems tous les petits qu'elle a produits; au lieu qu'on ne souffre pas que la truie domestique nourrisse tous ses petits pendant plus de quinze jours ou trois semaines : on ne lui en laisse alors que huit ou neuf à nourrir, on vend les autres; à quinze jours ils sont bons à manger ; et comme l'on n'a pas besoin de beaucoup de femelles, et que ce sont les cochons coupés qui rapportent le plus de profit, et dont la chair est la meilleure, on se défait des cochons de lait femelles, et on ne laisse à la mère que deux femelles avec sept ou huit mâles.

Le mâle qu'on choisit pour propager l'espèce, doit avoir le corps court, ramassé, et

plutôt carré que long, la tête grosse, le groin court et camus, les oreilles grandes et pendantes, les yeux petits et ardens, le cou grand et épais, le ventre avalé, les fesses larges, les jambes courtes et grosses, les soies épaisses et noires : les cochons blancs ne sont jamais aussi forts que les noirs. La truie doit avoir le corps long, le ventre ample et large, les mamelles longues : il faut qu'elle soit aussi d'un naturel tranquille et d'une race féconde. Dès qu'elle est pleine, on la sépare du mâle, qui pourroit la blesser ; et lorsqu'elle met bas, on la nourrit largement ; on la veille pour l'empêcher de dévorer quelques-uns de ses petits, et l'on a grand soin d'en éloigner le père, qui les ménageroit encore moins. On la fait couvrir au commencement du printems, afin que les petits, naissant en été, aient le tems de grandir, de se fortifier et d'engraisser avant l'hiver : mais, lorsque l'on veut la faire porter deux fois par an, on lui donne le mâle au mois de novembre, afin qu'elle mette bas au mois de mars, et on la fait couvrir une seconde fois au commencement de mai. Il y a même des truies qui produisent régulièrement tous les cinq mois. La laie qui, comme nous l'avons dit, ne produit qu'une fois par an, reçoit le mâle au mois de janvier ou de février, et met

bas en mai ou juin; elle allaite ses petits pendant trois ou quatre mois; elle les conduit, elle les suit, et les empêche de se séparer ou de s'écarter, jusqu'à ce qu'ils aient deux ou trois ans; et il n'est pas rare de voir des laies accompagnées en même tems de leurs petits de l'année et de ceux de l'année précédente. On ne souffre pas que la truie domestique allaite ses petits pendant plus de deux mois; on commence même, au bout de trois semaines, à les mener aux champs avec la mère, pour les accoutumer peu à peu à se nourrir comme elle : on les sèvre cinq semaines après, et on leur donne, soir et matin, du petit lait mêlé de son, ou seulement de l'eau tiède avec des légumes bouillis.

Ces animaux aiment beaucoup les vers de terre et certaines racines, comme celles de la carotte sauvage; c'est pour trouver ces vers et pour couper ces racines, qu'ils fouillent la terre avec leur boutoir. Le sanglier, dont la hure est plus longue et plus forte que celle du cochon, fouille plus profondément; il fouille aussi presque toujours en ligne droite dans le même sillon; au lieu que le cochon fouille çà et là, et plus légèrement. Comme il fait beaucoup de dégât, il faut l'éloigner des terrains cultivés, et ne le

mener que dans les bois et sur les terres qu'on laisse reposer.

On appelle, en terme de chasse, *bêtes de compagnie*, les sangliers qui n'ont pas passé trois ans, parce que jusqu'à cet âge ils ne se séparent pas les uns des autres, et qu'ils suivent tous leur mère commune : ils ne vont seuls que quand ils sont assez forts pour ne plus craindre les loups. Ces animaux forment donc d'eux-mêmes des espèces de troupes, et c'est de là que dépend leur sûreté : lorsqu'ils sont attaqués, ils résistent par le nombre, ils se secourent, se défendent; les plus gros font face en se pressant en rond les uns contre les autres, et en mettant les plus petits au centre. Les cochons domestiques se défendent aussi de la même manière, et l'on n'a pas besoin de chiens pour les garder; mais comme ils sont indociles et durs, un homme agile et robuste n'en peut guère conduire que cinquante. En automne et en hiver, on les mène dans les forêts où les fruits sauvages sont abondans; l'été, on les conduit dans des lieux humides et marécageux, où ils trouvent des vers et des racines en quantité; et au printems, on les laisse aller dans les champs et sur les terres en friche : on les fait sortir deux fois

par jour, depuis le mois de mars jusqu'au mois d'octobre; on les laisse paître depuis le matin, après que la rosée est dissipée, jusqu'à dix heures, et depuis deux heures après midi jusqu'au soir. En hiver, on ne les mène qu'une fois par jour dans les beaux tems : la rosée, la neige et la pluie leur sont contraires. Lorsqu'il survient un orage, ou seulement une pluie fort abondante, il est assez ordinaire de les voir déserter le troupeau les uns après les autres, et s'enfuir en courant, toujours criant, jusqu'à la porte de leur étable : les plus jeunes sont ceux qui crient le plus et le plus haut; ce cri est différent de leur grognement ordinaire; c'est un cri de douleur semblable aux premiers cris qu'ils jettent lorsqu'on les garrotte pour les égorger. Le mâle crie moins que la femelle. Il est rare d'entendre le sanglier jeter un cri, si ce n'est lorsqu'il se bat et qu'un autre le blesse; la laie crie plus souvent; et quand ils sont surpris et effrayés subitement, ils soufflent avec tant de violence, qu'on les entend à une grande distance.

Quoique ces animaux soient fort gourmands, ils n'attaquent ni ne dévorent pas, comme les loups, les autres animaux; cependant ils mangent quelquefois de la chair cor-

rompue : on a vu des sangliers manger de la chair de cheval, et nous avons trouvé dans leur estomac de la peau de chevreuil et des pattes d'oiseau ; mais c'est peut-être plutôt nécessité qu'instinct. Cependant on ne peut nier qu'ils ne soient avides de sang et de chair sanguinolente et fraîche, puisque les cochons mangent leurs petits, et même des enfans au berceau : dès qu'ils trouvent quelque chose de succulent, d'humide, de gras et d'onctueux, ils le lèchent et finissent bientôt par l'avaler. J'ai vu plusieurs fois un troupeau entier de ces animaux s'arrêter, à leur retour des champs, autour d'un monceau de terre glaise nouvellement tirée ; tous léchoient cette terre, qui n'étoit que très-légèrement onctueuse, et quelques-uns en avaloient une assez grande quantité. Leur gourmandise est, comme l'on voit, aussi grossière que leur naturel est brutal ; ils n'ont aucun sentiment bien distinct ; les petits reconnoissent à peine leur mère, ou du moins sont fort sujets à se méprendre, et à teter la première truie qui leur laisse saisir ses mamelles. La crainte et la nécessité donnent apparemment un peu plus de sentiment et d'instinct aux cochons sauvages ; il semble que les petits soient fidèlement attachés à

leur mère, qui paroît être aussi plus attentive à leurs besoins que ne l'est la truie domestique. Dans le tems du rut, le mâle cherche, suit la femelle, et demeure ordinairement trente jours avec elle dans les bois les plus épais, les plus solitaires et les plus reculés. Il est alors plus farouche que jamais, et il devient même furieux lorsqu'un autre mâle veut occuper sa place; ils se battent, se blessent, et se tuent quelquefois : pour la laie, elle ne devient furieuse que lorsqu'on attaque ses petits; et en général, dans presque tous les animaux sauvages, le mâle devient plus ou moins féroce lorsqu'il cherche à s'accoupler, et la femelle lorsqu'elle a mis bas.

On chasse le sanglier à force ouverte, avec des chiens, ou bien on le tue par surprise pendant la nuit, au clair de la lune : comme il ne fuit que lentement, qu'il laisse une odeur très-forte, qu'il se défend contre les chiens et les blesse toujours dangereusement, il ne faut pas le chasser avec les bons chiens courans destinés pour le cerf et le chevreuil; cette chasse leur gâteroit le nez, et les accoutumeroit à aller lentement : des mâtins un peu dressés suffisent pour la chasse du sanglier. Il ne faut attaquer que les plus vieux; on les connoît aisément aux

traces : un jeune sanglier de trois ans est difficile à forcer, parce qu'il court très-loin sans s'arrêter ; au lieu qu'un sanglier plus âgé ne fuit pas loin, se laisse chasser de près, n'a pas grand'peur des chiens, et s'arrête souvent pour leur faire tête. Le jour il reste ordinairement dans sa bauge, au plus épais et dans le plus fort du bois ; le soir, à la nuit, il en sort pour chercher sa nourriture : en été, lorsque les grains sont mûrs, il est assez facile de le surprendre dans les blés et dans les avoines où il fréquente toutes les nuits. Dès qu'il est tué, les chasseurs ont grand soin de lui couper les *suites*, c'est-à-dire les testicules, dont l'odeur est si forte, que si l'on passe seulement cinq ou six heures sans les ôter, toute la chair en est infectée. Au reste, il n'y a que la hure qui soit bonne dans un vieux sanglier ; au lieu que toute la chair du marcassin, et celle du jeune sanglier qui n'a pas encore un an, est délicate et même assez fine. Celle du verrat, ou cochon domestique mâle, est encore plus mauvaise que celle du sanglier ; ce n'est que par la castration et l'angrais qu'on la rend bonne à manger. Les anciens (1) étoient

(1) *Vide Arist. Hist. anim. lib.* VI. *cap.* 28.

dans l'usage de faire la castration aux jeunes marcassins qu'on pouvoit enlever à leur mère, après quoi on les reportoit dans les bois : ces sangliers coupés grossissent beaucoup plus que les autres, et leur chair est meilleure que celle des cochons domestiques.

Pour peu qu'on ait habité la campagne, on n'ignore pas les profits qu'on tire du cochon; sa chair se vend à peu près autant que celle du bœuf; le lard se vend au double, et même au triple; le sang, les boyaux, les viscères, les pieds, la langue, se préparent et se mangent : le fumier du cochon est plus froid que celui des autres animaux, et l'on ne doit s'en servir que pour les terres trop chaudes et trop sèches. La graisse des intestins et de l'épiploon, qui est différente du lard, fait le sain-doux et le vieux-oing. La peau a ses usages; on en fait des cribles, comme l'on fait aussi des vergettes, des brosses, des pinceaux avec les soies. La chair de cet animal prend mieux le sel, le salpêtre, et se conserve salée plus long-tems qu'aucune autre.

Cette espèce, quoiqu'abondante et fort répandue en Europe, en Afrique et en Asie, ne s'est point trouvée dans le continent du Nouveau-Monde; elle y a été transportée par les

les espagnols, qui ont jeté des cochons noirs dans le continent et dans presque toutes les grandes îles de l'Amérique ; ils se sont multipliés, et sont devenus sauvages en beaucaup d'endroits ; ils ressemblent à nos sangliers ; ils ont le corps plus court, la hure plus grosse et la peau plus épaisse (1) que les cochons domestiques, qui, dans les climats chauds, sont tous noirs comme les sangliers.

Par un de ces préjugés ridicules que la seule superstition peut faire subsister, les mahométans sont privés de cet animal utile : on leur a dit qu'il étoit immonde ; ils n'osent donc ni le toucher, ni s'en nourrir. Les chinois, au contraire, ont beaucoup de goût pour la chair du cochon ; ils en élèvent de nombreux troupeaux ; c'est leur nourriture la plus ordinaire, et c'est ce qui les a empêchés, dit-on, de recevoir la loi de Mahomet. Ces cochons de la Chine, qui sont aussi ceux de Siam et de l'Inde, sont un peu différens de ceux de l'Europe ; ils sont plus petits, ils ont les jambes beaucoup plus courtes ; leur chair est plus blanche et plus délicate : on les connoît en France, et quelques personnes

(1) Voyez l'Hist. génér. des Antilles, par le P. du Tertre. Paris, 1667, tome II, page 295.

en élèvent ; ils se mêlent et produisent avec les cochons de la race commune. Les nègres élèvent aussi une grande quantité de cochons, et quoiqu'il y en ait peu chez les maures et dans tous les pays habités par les mahométans, on trouve en Afrique et en Asie des sangliers aussi abondamment qu'en Europe.

MM. Cook et Forster ont trouvé l'espèce du cochon aux îles de la Société, aux Marquises, aux îles des Amis, aux nouvelles Hébrides. « Il n'y a disent-ils, dans toutes ces îles de la mer du Sud, que deux espèces d'animaux domestiques, le cochon et le chien. La race des cochons est celle de la Chine (ou de Siam); ils ont le corps et les jambes courtes, le ventre pendant jusqu'à terre, les oreilles droites, et très-peu de soies. Je n'en ai jamais mangé, dit M. Forster, qui fût aussi succulente, et qui eût la graisse d'un goût aussi agréable ; cette qualité ne peut être attribuée qu'à l'excellente nourriture qu'ils prennent ; ils se nourrissent surtout de fruits à pain, frais, ou de la pâte aigrie de ce fruit, d'ignames, etc. ; il y en a une grande quantité aux îles de la Société ; on en voit autour de presque toutes les cabanes..... Ils sont abondans aux Marquises et à Amsterdam, l'une des îles des Amis ;

mais ils sont plus rares aux îles occidentales des nouvelles Hébrides » (1).

La race de nos cochons d'Europe et celle des cochons de Siam ou de la Chine, se mêlent toutes trois ensemble, et ne font par conséquent qu'une seule et même espèce, quoique la race des cochons d'Europe soit considérablement plus grande que l'autre, par la grosseur et la grandeur du corps; elle pourroit même le devenir encore plus, si on laissoit vivre ces animaux pendant un plus grand nombre d'années dans leur état de domesticité. M. Colinson, de la société royale de Londres, m'a écrit qu'un cochon, engraissé par les ordres de M. Joseph Leastarm, et tué par le sieur Meck, boucher à Cougleton en Chester-Shire, pesoit 850 livres (2); savoir, l'un des côtés 313 livres, l'autre côté 314 livres, et la tête, l'épine du dos, la graisse intérieure, les intestins, etc. 223 livres (3).

---

(1) Forster, Observations à la suite du second Voyage de Cook, page 172.

(2) Dans ces derniers tems, l'on montroit à Paris un cochon entièrement blanc, à oreilles longues et pendantes, qui pesoit 998 livres. SONNINI.

(3) Lettre de M. Colinson à M. de Buffon. Londres, 30 janvier 1767.

Ces animaux n'affectent donc point de climat particulier ; seulement il paroît que dans les pays froids le sanglier, en devenant animal domestique, a plus dégénéré que dans les pays chauds : un dégré de température de plus suffit pour changer leur couleur. Les cochons sont communément blancs dans nos provinces septentrionales de France, et même en Vivarais, tandis que dans la province du Dauphiné, qui en est très-voisine, ils sont tous noirs ; ceux de Languedoc, de Provence, d'Espagne, d'Italie, des Indes, de la Chine et de l'Amérique, sont aussi de la même couleur. Le cochon de Siam ressemble plus que le cochon de France au sanglier. Un des signes les plus évidens de la génération, sont les oreilles ; elles deviennent d'autant plus souples, d'autant plus molles, plus inclinées et plus pendantes, que l'animal est plus altéré, ou, si l'on veut, plus adouci par l'éducation et par l'état de domesticité ; et en effet, le cochon domestique a les oreilles beaucoup moins roides, beaucoup plus longues et plus inclinées que le sanglier, qu'on doit regarder comme le modèle de l'espèce.

ADDITION

A L'ARTICE DU COCHON,

PAR SONNINI.

Les principaux caractères de la conformation extérieure des cochons ont été indiqués dans l'article précédent, de même que les traits de dissemblance qui en distinguent les différentes races, parmi lesquelles le sanglier est considéré comme la race originaire. Il ne reste donc plus qu'à dire un mot des parties intérieures, après avoir fait quelques remarques qui tiennent encore à l'extérieur de l'animal.

Aristote avoit observé que dans la Pœonie, l'Illyrie et dans quelques autres lieux, il se trouve des cochons qui sont solipèdes, c'est-à-dire, qui ont le sabot d'une seule pièce, comme les chevaux et les ânes (1). Buffon, qui cite ce passage d'Aristote, ne paroît pas

(1) Hist. animal. lib. II, cap. 7.

y avoir fait une grande attention. L'existence de ces cochons à sabots entiers et solides, dont Pline avoit également fait mention (1), ne peut néanmoins être révoquée en doute. L'on en a vu en Angleterre et en Flandres (2); et Linnæus assure qu'ils sont très-communs dans le nombre de ceux que l'on nourrit à Upsal et dans d'autres cantons de la Suède (3). Aussi il ne manque pas d'en faire une variété distincte de l'espèce (4). Le cochon est donc une espèce qu'aucun système ne peut saisir. Tout à la fois solipède et fissipède, elle échappe à toutes les méthodes de classification, à celles même qui sont les plus générales et qui paroissent les plus naturelles.

Dans les six premiers mois, le sanglier porte le nom de marcassin; il a des bandes grises et noirâtres qui s'étendent le long du corps, depuis la tête jusqu'à la queue; le reste de son pelage est un mélange de blanc, de

(1) Hist. nat. cap. 11, cap. 46.

(2) Gesner. Quadrup. *sus*; lit. *B*.

(3) Amenit. acad. tome 5, page 451.

(4) *Sus ungulâ indivisâ*..... *Sus monungulus*. Lin. Syst. nat. gen. 35, sp. 1, var. *b*. — *Sus monungula varietas domestica*. Erxleben, Syst. Regn. anim. gen. 19.

fauve et de brun. A six mois il quitte la *livrée*, nom que l'on donne à sa première robe, et il prend celui de *roux*, ou de *bête rousse*, parce que son poil devient de cette couleur. A un an, le sanglier vit en bandes et s'appelle *bête de compagnie*; entre deux ou trois ans, c'est un *ragot*; et en état de se défendre, il marche seul: lorsqu'il a trois ans faits, on le nomme *sanglier à son tiers an*, ou simplement *sanglier*; et il conserve cette dénomination jusqu'à quatre ans; alors c'est un *quartan* ou un *quartanier*; un an après il est *grand sanglier*; enfin, à six ans, les chasseurs disent qu'il est un *grand vieux sanglier*. A cet âge-là, il aime à être seul, d'où lui vient en quelques endroits, la désignation de *solitaire*; ses soies commencent à grisonner; sa hure, et sur-tout sa ganache, blanchissent, et il cesse d'être aussi dangereux pour les chiens, parce qu'il est ruiné; ce qui veut dire que ses défenses étant recourbées, il ne peut plus faire d'aussi grandes blessures; il y a cependant de ces vieux sangliers qui sont très-méchans, et dont le cuir devient si dur que la balle peut à peine le percer. Les papiers publics ont fait mention, en 1787, d'un sanglier fort extraordinaire qui fut tué dans l'Angoumois, aux environs

de Cognac, après avoir échappé différentes fois de grandes battues et à plusieurs coups de fusil dont il avoit été atteint : on trouva entre sa peau et sa chair beaucoup de balles qui s'y étoient arrêtées. Toutes les fois qu'on l'avoit attaqué, il en avoit coûté la vie à quelques hommes et à quantité de chiens. Mais, si sa description n'avoit été donnée par des chasseurs d'une classe distinguée, et trop habitués à voir des sangliers, pour se méprendre sur la nature de ces animaux, l'on seroit tenté de croire que celui dont ils parlent, et qui s'étoit rendu redoutable par ses ravages dans le parc de Cognac, appartenoit à une toute autre espèce. Il étoit d'une grandeur énorme; sa tête étoit extrêmement allongée, son groin très-pointu, et sa gueule armée de dents d'une forme extraordinaire ; il avoit les soies du corps blanches, celles de la tête d'une couleur fauve; le cou marqué par une bande noire en forme de cravatte; les oreilles droites et larges; et ce qui est vraiment surprenant, à cause de sa grosseur, il étoit d'une agilité peu commune (1).

(1) Journal de Saintonge ; Journal de Bouillon, seconde quinzaine d'avril 1787, etc., etc.

En terme de vénerie, les défenses que le sanglier porte à la mâchoire supérieure se nomment *grais*, parce qu'elles usent, par le frottement, et semblent aiguiser celle de la mâchoire inférieure ; ces défenses sont aiguës et tranchantes ; elles s'allongent à mesure que l'animal vieillit ; l'on en a vu de huit à neuf pouces de long ; mais il arrive souvent qu'une ou plusieurs se cassent avant d'avoir atteint cette longueur.

Pour distinguer si les traces que l'on rencontre dans les forêts sont d'un sanglier ou d'un cochon domestique de quelque ferme voisine, il faut remarquer que le sanglier pose la trace de derrière dans celle de devant, ce qui n'arrive presque jamais au cochon domestique ; d'un autre côté, celui-ci appuie plus du talon que de la pince ; ses gardes, c'est-à-dire, ses ergots touchent la terre à plomb et ne s'écartent que très-peu l'un de l'autre ; au lieu que le sanglier appuie plus de la pince que du talon, et qu'il donne des gardes en terre, en les élargissant. Le dessous de la sole du cochon est plein de chair ; il écarte les pinces en marchant ; et le sanglier, lorsqu'il va ferme et sans crainte, ce que l'on appelle aller *d'assurance*, pose son pied, les pinces serrées. Sa hure étant plus

longue et plus forte, il creuse la terre à une plus grande profondeur que le cochon, et les trous qu'il y fait se nomment *boutis*. Dans la campagne, le sanglier *vermille* ou labour la terre pour chercher des vers, toujours devant lui, et en fusée; le cochon, au contraire, vermille çà et là. Enfin, s'ils vont l'un et l'autre dans une pièce de grains, on les distingue à la nature même de leurs dégâts: ceux du sanglier sont plus considérables; il abat tout le blé autour de lui; le cochon ne couche que celui sur lequel il passe.

Il n'est pas moins important pour l'habitant de la campagne qui veut préserver ses moissons des ravages des sangliers, et prendre en même tems le plaisir de la chasse, de juger de l'âge et du sexe de ces animaux lorsqu'il en a découvert les traces, et qu'il s'est assuré qu'elles n'appartiennent pas à un cochon privé. Un *mâle de compagnie* a plus de pied devant que derrière; il pose la trace de derrière un peu à côté, et en dehors de celle de devant; ce qui est occasionné par les *suites* ou testicules, qui le forcent à tenir les cuisses un peu plus écartées: ses pinces sont grosses, et leurs côtés tranchans; il donne de ses gardes en terre,

et commence à les tourner à son *tiers an*; il devient plus bas jointé; ses gardes s'élargissent, s'abaissent et s'écartent davantage; son talon acquiert aussi plus de largeur, et ses pinces plus de grosseur et de rondeur. La femelle du même âge, qui a les gardes hautes et rapprochées, en donne rarement à terre; et quand cela lui arrive, on voit qu'elles sont pointues, minces et serrées: elle met la trace de derrière en dedans de celle de devant. Les *quartaniers* et autres *vieux sangliers* ont les traces grandes et larges, les pinces de celle de devant grosses et rondes, les tranchans des côtés de la pince usés, le talon large, les gardes abaissées, grosses et ouvertes; et les vides qui sont entre ses gardes et le talon s'impriment sur la terre. Quelques sangliers ont un ongle plus long que l'autre; on les nomme *pigaches*.

Par les *boutis*, on juge de la grosseur de la hure, qui s'enfonce dans la terre que le sanglier renverse, et qu'il creuse quelquefois jusqu'à deux pieds de profondeur. Il en est de même du *souil* ou de l'endroit bourbeux où le sanglier se vautre, et de la *bauge* ou du lieu où il se couche tout le jour; l'empreinte de l'un et de l'autre sert à prendre une idée de la taille de la bête; on la re-

connoît aussi à la grosseur des *laissées* ou des fientes. Si l'on remarque qu'à la sortie du *souil* ou de la *bauge*, que les vieux font profonde, le sanglier a donné un ou deux coups de défense dans l'arbre contre lequel il s'est frotté, c'est une marque de sa méchanceté.

Dans les différentes races de cochons, les yeux sont petits et enfoncés; l'iris est d'un cendré obscur; la paupière supérieure est garnie de cils; ils manquent à l'inférieure: de longs poils forment les sourcils. Sous la mâchoire inférieure on voit une verrue qui porte cinq longues soies, etc. etc. L'estomac est fort ample; de plus, le grand cul de sac se prolonge en haut, se recourbe, se termine en pointe, en forme de capuchon. Une membrane ridée tapisse une partie de l'intérieur de l'estomac; le reste est revêtu d'un velouté bien sensible. Quatre lobes, trois à droite et un à gauche, forment le foie, dont la figure varie: la vésicule du fiel est oblongue. Les intestins, et particulièrement le colon et le cæcum, ont beaucoup de volume: le premier fait plusieurs circonvolutions avant de se joindre au rectum. La figure de la rate n'est pas la même dans tous les sujets; elle est généralement fort longue, et a trois faces

longitudinales. La conformation du cœur varie aussi : il est placé obliquement, et plus ou moins allongé, comme plus ou moins pointu. Le mâle a les testicules fort gros, la verge aplatie ; le gland allongé et terminé en pointe. C'est la même forme pour le gland du clitoris de la femelle ; il est seulement plus petit. Elle a la vulve termine en pointe, l'orifice de la matrice peu apparent, et ses cornes très-longues, et faisant, comme les intestins, un grand nombre de circonvolutions.

Les mélanges d'une ancienne servitude ont jeté parmi les cochons une foule de nuances qu'il est impossible de saisir. Il en est cependant quelques-unes qui, plus générales et plus tranchées, sont susceptibles d'être remarquées avec plus de facilité, et paroissent tenir quelques-uns de leur caractères distinctifs de la différence du climat et de la nourriture.

Celle de ces variétés qui est la plus répandue en France, est connue sous le nom de *cochons à grandes oreilles*. Elle existe aussi en Allemagne, en Flandres et en Angleterre ; mais elle n'est ni robuste ni féconde, et sa chair est grossière et fibreuse. Par ces raisons on lui préfère la variété un peu moins

forte, dont on tire plus de profit, et qui s'engraisse plus promptement. Les cochons de cette variété se distinguent encore par leurs couleurs : les uns sont noirs ; ils sont communs au midi de la France ; d'autres sont blancs, et se rencontrent plus particulièrement au nord. On les retrouve en Westphalie, et ils y fournissent les jambons renommés de Mayence. Enfin d'autres sont pies, et on les voit plus communément au centre de la France (1).

Les cochons d'Italie, et sur-tout ceux de Parme, sont vantés à cause du volume énorme qu'ils acquièrent ; il n'est pas rare d'en voir de quatre à cinq cents livres pesant ; et ils prennent tant d'embonpoint, qu'ils ne peuvent plus marcher. Ils sont noirs et bas sur jambes ; leur poil est si fin et si court, qu'on les croiroit à peau nue, ce qui leur a fait donner, dans leur pays, le nom de *cochons ras*. Leur chair est très-recherchée ; l'on en prépare les saucisses de Boulogne. A Bayonne, les cochons sont également noirs, et ils approchent beaucoup, pour la forme,

(1) Instruction sur l'éducation et l'engrais des cochons, par Parmentier, insérée dans la Feuille du Cultivateur, du 27 mars 1794.

des cochons ras d'Italie. Ceux de l'occident de la France leur ressemblent moins; mais ils passent pour réunir les mêmes avantages. Il y a encore en France une autre variété plus rare, mais qui ne devient ni si grasse, ni si massive que celles dont je viens de parler. Elle porte une forte crinière dont les soies sont plus longues et plus grosses que celles du sanglier; la teinte noire de cette crinière est interrompue par une bande de soies blanches de cinq à six pouces de longueur, qui ceint la poitrine en arrière du cou et des épaules. Ces cochons, que l'on appelle *bandés*, vivent dans les bois, et on n'en emploie la chair qu'en petit salé. Ceux de la Pologne ou de la Russie sont rouges ou jaunes, et ne deviennent jamais plus grands que les marcassins de nos forêts (1).

Aucun des quadrupèdes nourris dans les campagnes n'approche de la fécondité de la truie. Le maréchal de Vauban s'est donné la peine de calculer les produits de la génération d'une seule femelle de ce genre, pendant un tems donné, et cette nombreuse descendance de cochons est vraiment pro-

(1) Parmentier, Instruction ci-devant citée.

digieuse (1). Les méthodes en usage pour les engraisser ne sont pas les mêmes dans tous les pays ; elles dépendent de la température, de la situation du pays, et sur-tout de la nature des productions. C'est ce que la plupart des gens qui donnent des préceptes en économie rurale, non plus que ceux qui se hâtent de s'y soumettre, ne considèrent pas toujours. L'on assure que le poivre fait mourir les cochons (2). Comme l'on ne sera jamais tenté de leur en faire manger, le fait est à peu près indifférent à vérifier ; mais il donne l'explication d'un vieux proverbe français qui dit : *S'entendre en quelque chose, comme truie en épices.*

Au reste, les cochons n'ont pas tous la stupide grossièreté qu'on leur attribue généralement. Pour eux, de même que pour les autres animaux domestiques, les soins, les ménagemens, les bons traitemens, les attentions fréquentes influent singulièrement sur le naturel, et impriment une teinte de

(1) Ce Mémoire que Vauban a intitulé : *De la cochonnerie*, et dont j'ai entendu, cette année, la lecture à la société d'agriculture de Paris, n'a jamais été publié ; il est entre les mains de François de Neufchâteau, qui se propose de le mettre au jour.

(2) Lin. Syst nat. edit. 13.

douceur

douceur sur les caractères les plus rudes. J'ai vu des cochons donner des marques d'intelligence, et même de docilité et de reconnoissance envers les personnes qui en prenoient soin. Un auteur allemand n'a pas dédaigné de faire l'éloge du cochon (1), et ne fût-il parvenu qu'à engager à traiter avec moins de dureté qu'on ne le fait généralement des animaux dont nous tirons un si grand parti pour notre subsistance, et que par cela même il est de notre intérêt de ménager, le but de l'auteur eût toujours été fort louable.

Le cochon, qui passe presque généralement pour l'animal le plus brut, et bon seulement à manger, est cependant capable de rendre des services d'un tout autre genre, et auxquels il ne paroissoit pas destiné. Il travaille comme une bête de trait, dans quelques cantons de l'Ecosse, particulièrement dans le Murray-Shire, et il n'est pas rare d'y voir un petit cheval, un âne et un cochon attelés à la même charrue (2). Une loi des juifs défendoit de pareilles asso-

(1) Eloge du cochon, par M. Blumauer, dans l'Almanach allemand des Muses, pour l'année 1786, imprimé à Vienne.

(2) Vues et observations naturelles, économiques

ciations dans la culture des terres. J'ignore jusqu'à quel point les dogmes religieux peuvent être intéressés à les condamner; mais je suis assuré qu'un attelage formé d'animaux d'espèces différentes, et par conséquent de force et de marches inégales, est un signe certain d'une mauvaise agriculture.

---

et littéraires dans une tournée en Angleterre et en Ecosse, par Thomas Newte. Londres, 1791; et Bibliothèque britannique, vol. 5, juin, 1797, no. 36, page 220.

* LE CHIEN (1).

La grandeur de la taille, l'élégance de la forme, la force du corps, la liberté des mouvemens, toutes les qualités extérieures, ne sont

(1) Le chien. En hébreu, *keleb*. En chaldéen, *kalba*. En arabe, *kelbe*. En persan, *sag* ou *sig*. Chez les sarrasins, *kepe* ou *kolpe*. Chez les mèdes, *spaca*. En grec, κύων. En latin, *canis*. En allemand, *hund*. En flamand, *hond*. Dans le pays de Galles, *ci*. En anglais, *dog*. En italien, *cane*. En espagnol, *perro*. En portugais, *cane*. En illyrien, *pes* ou *pas*. En danois, *hund*, *rakke*, *koter*, *myude*. En suédois, *hund*. En islandais, *lubba*. En polonais, *psi*. En russe, *pes* ou *sobaka*. En tartare, *ist*. En indostani, *kousta*. En tamoul, *kaié*. En tscheremisse, *pi*. En tschuwasche, *iida*. En bosniaque, *punn*. En mordouan, *pina*. En permice et en sirjanice, *pou*. Au Kamtschatka, *kofha*, *sukà guinoya* et *koha*, etc. etc.

Canis propriè dictus. Klein, Quadrup. pag. 68. — *Canis caudâ sinistrorsum recurvâ... canis domesticus*. Brisson, Regn. animal. gen. 35. — *Canis caudâ sinistrorsum recurvatâ.... Canis familiaris*. Erxleben, Syst. Regn. animal. gen. 25, sp. 1. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 12, sp. 1. SONNINI.

pas ce qu'il y a de plus noble dans un être animé ; et comme nous préférons dans l'homme l'esprit à la figure, le courage à la force, le sentiment à la beauté, nous jugeons aussi que les qualités intérieures sont ce qu'il y a de plus relevé dans l'animal ; c'est par elles qu'il diffère de l'automate, qu'il s'élève au dessus du végétal et s'approche de nous ; c'est le sentiment qui ennoblit son être, qui le régit, qui le vivifie, qui commande aux organes, rend les membres actifs, fait naître le desir, et donne à la matière le mouvement progressif, la volonté, la vie.

La perfection de l'animal dépend donc de la perfection du sentiment ; plus il est étendu, plus l'animal a de facultés et de ressources, plus il existe, plus il a de rapports avec le reste de l'univers ; et lorsque le sentiment est délicat, exquis, lorsqu'il peut encore être perfectionné par l'éducation, l'animal devient digne d'entrer en société avec l'homme : il sait concourir à ses desseins, veiller à sa sûreté, l'aider, le défendre, le flatter ; il sait, par des services assidus, par des caresses réitérées, se concilier son maître, le captiver, et de son tyran se faire un protecteur.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la

légéreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède dans le chien domestique aux sentimens les plus doux, au plaisir de s'attacher et au desir de plaire; il vient, en rampant, mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talens; il attend ses ordres pour en faire usage, il le consulte, il l'interroge, il le supplie; un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté: sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment, il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections; nulle ambition, nul intérêt, nul desir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout zèle, toute ardeur et toute obéissance; plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitemens, il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage; loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves; il lèche cette main instrument de douleur, qui vient de le frapper; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

Plus docile que l'homme, plus souple qu'aucun des animaux, non seulement le chien s'instruit en peu de tems, mais même il se conforme aux mouvemeus, aux manières, à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent; il prend le ton de la maison qu'il habite; comme les autres domestiques, il est dédaigneux chez les grands, et rustre à la campagne : toujours empressé pour son maître et prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune attentiou aux gens indifférens, et se déclare contre ceux qui, par état, ne sont faits que pour importuner; il les connoît aux vêtemens, à la voix, à leurs gestes, et les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié pendant la nuit la garde de la maison, il devient plus fier, et quelquefois féroce; il veille, il fait la ronde; il sent de loin les étrangers, et pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières, il s'élance, s'oppose, et par des aboiemens réitérés, des efforts et des cris de colère, il donne l'alarme, avertit et combat : aussi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforçoient d'enlever; mais, content d'avoir vaincu, il se repose sur les dépouilles, n'y touche pas, même pour satisfaire son appétit,

et donne en même tems des exemples de courage, de tempérance et de fidélité.

On sentira de quelle importance cette espèce est dans l'ordre de la Nature, en supposant un instant qu'elle n'eût jamais existé. Comment l'homme auroit-il pu, sans le secours du chien, conquérir, dompter, réduire en esclavage les autres animaux? Comment pourroit-il encore aujourd'hui découvrir, chasser, détruire les bêtes sauvages et nuisibles? Pour se mettre en sûreté, et pour se rendre maître de l'univers vivant, il a fallu commencer par se faire un parti parmi les animaux, se concilier avec douceur et par caresses ceux qui se sont trouvés capables de s'attacher et d'obéir, afin de les opposer aux autres. Le premier art de l'homme a donc été l'éducation du chien, et le fruit de cet art, la conquête et la possession paisible de la terre.

La plupart des animaux ont plus d'agilité, plus de vîtesse, plus de force, et même plus de courage que l'homme; la Nature les a mieux munis, mieux armés; ils ont aussi les sens, et sur-tout l'odorat, plus parfaits. Avoir gagné une espèce courageuse et docile comme celle du chien, c'est avoir acquis de

nouveaux sens, et les facultés qui nous manquent. Les machines, les instrumens que nous avons imaginés pour perfectionner nos autres sens, pour en augmenter l'étendue, n'approchent pas, même pour l'utilité, de ces machines toutes faites que la Nature nous présente, et qui, en suppléant à l'imperfection de notre odorat, nous ont fourni de grands et d'éternels moyens de vaincre et de régner; et le chien fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux: il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du berger; la sûreté, l'ordre et la discipline sont les fruits de sa vigilance et de son activité; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protège, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est sur-tout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendans qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie toute entière: les talens naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre

prochaine, brillant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports, il annonce par ses mouvemens et par ses cris l'impatience de combattre et le desir de vaincre; marchant ensuite en silence, il cherche à reconnoître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort; il recherche ses traces, il les suit pas à pas, et par des accens différens, indique le tems, la distance, l'espèce, et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Intimidé, pressé, désespérant de trouver son salut dans la fuite, l'animal (1) se sert aussi de toutes ses facultés; il oppose la ruse à la sagacité; jamais les ressources de l'instinct ne furent plus admirables : pour faire perdre sa trace, il va, vient et revient sur ses pas; il fait des bonds, il voudroit se détacher de la terre et supprimer les espaces; il franchit d'un saut les routes, les haies, passe à la nage les ruisseaux, les rivières; mais toujours poursuivi, et ne pouvant anéantir son corps, il cherche à en mettre un autre à sa place; il va lui-même troubler le

(1) Voyez l'Histoire du cerf.

repos d'un voisin plus jeune et moins expérimenté, le faire lever, marcher, fuir avec lui ; et lorsqu'ils ont confondu leurs traces, lorsqu'il croit l'avoir substitué à sa mauvaise fortune, il le quitte plus brusquement encore qu'il ne l'a joint, afin de le rendre seul l'objet et la victime de l'ennemi trompé.

Mais le chien, par cette supériorité que donnent l'exercice et l'éducation, par cette finesse de sentiment qui n'appartient qu'à lui, ne perd pas l'objet de sa poursuite ; il démêle les points communs, délie les nœuds du fil tortueux qui seul peut y conduire ; il voit de l'odorat tous les détours du labyrinthe, toutes les fausses routes où l'on a voulu l'égarer ; et loin d'abandonner l'ennemi pour un indifférent, après avoir triomphé de la ruse, il s'indigne, il redouble d'ardeur, arrive enfin, l'attaque, et le mettant à mort, étanche dans le sang sa soif et sa haine.

Le penchant pour la chasse ou la guerre nous est commun avec les animaux ; l'homme sauvage ne sait que combattre et chasser. Tous les animaux qui aiment la chair, et qui ont de la force et des armes, chassent

naturellement. Le lion, le tigre, dont la force est si grande qu'ils sont sûrs de vaincre, chassent seuls et sans art; les loups, les renards, les chiens sauvages se réunissent, s'entendent, s'aident se relaient et partagent la proie; et lorsque l'éducation a perfectionné ce talent naturel dans le chien domestique, lorsqu'on lui a appris à réprimer son ardeur, à mesurer ses mouvemens, qu'on l'a accoutumé à une marche régulière et à l'espèce de discipline nécessaire à cet art, il chasse avec méthode, et toujours avec succès.

Dans les pays déserts, dans les contrées dépeuplées, il y a des chiens sauvages qui, pour les mœurs, ne diffèrent des loups que par la facilité qu'on trouve à les apprivoiser; ils se réunissent aussi en plus grandes troupes pour chasser et attaquer en force les sangliers, les taureaux sauvages, et même les lions et les tigres. En Amérique, ces chiens sauvages sont de races anciennement domestiques; ils y ont été transportés d'Europe; et quelques-uns ayant été oubliés ou abandonnés dans ces déserts, s'y sont multipliés au point qu'ils se répandent par troupes dans les contrées habitées, où ils attaquent le bétail et insultent même les hommes:

on est donc obligé de les écarter par la force, et de les tuer comme les autres bêtes féroces; et les chiens sont tels en effet, tant qu'ils ne connoissent pas les hommes; mais, lorsqu'on les approche avec douceur, ils s'adoucissent, deviennent bientôt familiers, et demeurent fidèlement attachés à leurs maîtres; au lieu que le loup, quoique pris jeune et élevé dans les maisons, n'est doux que dans le premier âge, ne perd jamais son goût pour la proie, et se livre tôt ou tard à son penchant pour la rapine et la destruction.

L'on peut dire que le chien est le seul animal dont la fidélité soit à l'épreuve; le seul qui connoisse toujours son maître et les amis de la maison; le seul qui, lorsqu'il arrive un inconnu, s'en aperçoive; le seul qui entende son nom, et qui reconnoisse la voix domestique; le seul qui ne se confie point à lui-même; le seul qui, lorsqu'il a perdu son maître, et qu'il ne peut le trouver, l'appelle par ses gémissemens; le seul qui, dans un voyage long qu'il n'auroit fait qu'une fois, se souvienne du chemin et retrouve la route; le seul enfin dont les talens naturels soient évidens, et l'éducation toujours heureuse.

Et de même que de tous les animaux, le chien est celui dont le naturel est le plus susceptible d'impression, et se modifie le plus aisément par les causes morales; il est aussi de tous celui dont la nature est le plus sujette aux variétés et aux altérations causées par les influences physiques. Le tempérament, les facultés, les habitudes du corps varient prodigieusement; la forme même n'est pas constante : dans le même pays, un chien est très-différent d'un autre chien, et l'espèce est, pour ainsi dire, toute différente d'elle-même dans les différens climats. De là cette confusion, ce mélange et cette variété de races si nombreuses, qu'on ne peut en faire l'énumération; de là ces différences marquées pour la grandeur de la taille, la figure du corps, l'alongement du museau, la forme de la tête, la longueur et la direction des oreilles et de la queue, la couleur, la qualité, la quantité du poil, etc.; en sorte qu'il ne reste rien de constant, rien de commun à ces animaux que la conformité de l'organisation intérieure, et la faculté de pouvoir tous produire ensemble. Et comme ceux qui diffèrent le plus les uns des autres à tous égards, ne laissent pas de produire des indi-

vidus qui peuvent se perpétuer en produisant eux-mêmes d'autres individus, il est évident que tous les chiens, quelque différens, quelque variés qu'ils soient, ne font qu'une seule et même espèce.

Mais ce qui est difficile à saisir dans cette nombreuse variété des races différentes, c'est le caractère de la race primitive, de la race originaire, de la race mère de toutes les autres races. Comment reconnoître les effets produits pas l'influence du climat, de la nourriture, etc. ? Comment les distinguer encore des autres effets, ou plutôt des résultats qui proviennent du mélange de ces différentes races entre elles, dans l'état de liberté ou de domesticité ? En effet, toutes ces causes altèrent, avec le tems, les formes les plus constantes, et l'empreinte de la Nature ne conserve pas toute sa pureté dans les objets que l'homme a beaucoup maniés. Les animaux assez indépendans pour choisir eux-mêmes leur climat et leur nourriture, sont ceux qui conservent le mieux cette empreinte originaire; et l'on peut croire que, dans ces espèces, le premier, le plus ancien de tous, nous est encore aujourd'hui assez fidèlement représenté par ses descendans; mais ceux que l'homme s'est

soumis, ceux qu'il a transportés de climats en climats, ceux dont il a changé la nourriture, les habitudes et la manière de vivre, ont aussi dû changer pour la forme, plus que tous les autres; et l'on trouve en effet bien plus de variété dans les espèces d'animaux domestiques, que dans celles des animaux sauvages. Et comme parmi les animaux domestiques, le chien est, de tous, celui qui s'est attaché à l'homme de plus près; celui qui, vivant comme l'homme, vit aussi le plus irrégulièrement; celui dans lequel le sentiment domine assez pour le rendre docile, obéissant et susceptible de toute impression, et même de toute contrainte, il n'est pas étonnant que, de tous les animaux, ce soit aussi celui dans lequel on trouve les plus grandes variétés pour la figure, pour la taille, pour la couleur et pour les autres qualités.

Quelques circonstances concourent encore à cette altération. Le chien vit assez peu de tems; il produit souvent et en assez grand nombre; et comme il est perpétuellement sous les yeux de l'homme, dès que, par un hasard assez ordinaire à la Nature, il se sera trouvé, dans quelques individus, des singularités ou des variétés apparentes, on aura tâché de les perpétuer

en unissant ensemble ces individus singuliers; comme on le fait aujourd'hui, lorsqu'on veut se procurer de nouvelles races de chiens et d'autres animaux. D'ailleurs, quoique toutes les espèces soient également anciennes, le nombre des générations, depuis la création, étant beaucoup plus grand dans les espèces dont les individus ne vivent que peu de tems, les variétés, les altérations, la dégénération même doivent en être devenues plus sensibles, puisque ces animaux sont plus loin de leur souche que ceux qui vivent plus long-tems. L'homme est aujourd'hui huit fois plus près d'Adam, que le chien ne l'est du premier chien, puisque l'homme vit quatre-vingts ans, et que le chien n'en vit que dix. Si donc, par quelque cause que ce puisse être, ces deux espèces tendoient également à dégénérer, cette altération seroit aujourd'hui huit fois plus marquée dans le chien que dans l'homme.

Les animaux éphémères, ceux dont la vie est si courte qu'ils se renouvellent tous les ans par la génération, sont infiniment plus sujets que les autres animaux aux variétés et aux altérations de tout genre; il en est de même des plantes annuelles, en comparaison des autres végétaux; il y en a même dont

dont la nature est, pour ainsi dire, artificille et factice. Le blé, par exemple, est une plante que l'homme a changée au point qu'elle n'existe nulle part dans l'état de nature : on voit bien qu'il a quelque rapport avec l'ivroie, avec les gramens, les chiendents et quelques autres herbes des prairies; mais on ignore à laquelle de ces herbes on doit le rapporter : et comme il se renouvelle tous les ans, et que, servant de nourriture à l'homme, il est de toutes les plantes celle qui a le plus travaillée, il est aussi de toutes, celle dont la nature est le plus altérée. L'homme peut donc non seulement faire servir à ses besoins, à son usage, tous les individus de l'univers ; mais il peut encore, avec le tems, changer, modifier et perfectionner les espèces ; c'est même le plus beau droit qu'il ait sur la Nature. Avoir transformé une herbe stérile en blé, est une espèce de création dont cependant il ne doit pas s'énorgueillir, puisque ce n'est qu'à la sueur de son front et par des cultures réitérées qu'il peut tirer du sein de la terre ce pain souvent amer, qui fait sa subsistance.

Les espèces que l'homme a beaucoup travaillées, tant dans les végétaux que dans les animaux, sont donc celles qui de toutes sont

le plus altérées ; et comme quelquefois elles le sont au point qu'on ne peut reconnoître leur forme primitive, comme dans le blé, qui ne ressemble plus à la plante dont il a tiré son origine, il ne seroit pas impossible que dans la nombreuse variété des chiens que nous voyons aujourd'hui, il n'y en eût pas un seul semblable au premier chien, ou plutôt au premier animal de cette espèce, qui est peut-être beaucoup altéré depuis la création, et dont la souche a pu par conséquent être différente des races qui subsistent actuellement, quoique ces races en soient originairement toutes également provenues.

La Nature cependant ne manque jamais de reprendre ses droits dès qu'on la laisse agir en liberté. Le froment jeté sur une terre inculte dégénère à la première année : si l'on recueilloit ce grain dégénéré pour le jeter de même, le produit de cette seconde génération seroit encore plus altéré ; et au bout d'un certain nombre d'années et de reproductions, l'homme verroit reparoître la plante originaire du froment, et sauroit combien il faut de tems à la Nature pour détruire le produit d'un art qui la contraint, et pour se réhabiliter. Cette expérience seroit

assez facile à faire sur le blé et sur les autres plantes qui tous les ans se reproduisent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes, dans le même lieu; mais il ne seroit guère possible de la tenter avec quelque espérance de succès, sur les animaux qu'il faut rechercher, appareiller, unir, et qui sont difficiles à manier, parce qu'ils nous échappent tous plus ou moins par leur mouvement, et par la répugnance souvent invincible qu'ils ont pour les choses qui sont contraires à leurs habitudes ou à leur naturel. On ne peut donc pas espérer de savoir jamais par cette voie quelle est la race primitive des chiens, non plus que celle des autres animaux, qui, comme le chien, sont sujets à des variétés permanentes; mais au défaut de ces connoissances de faits qu'on ne peut acquérir, et qui cependant seroient nécessaires pour arriver à la vérité, on peut rassembler des indices, et en tirer des conséquences vraisemblables.

Les chiens qui ont été abandonnés dans les solitudes de l'Amérique, et qui vivent en chiens sauvages depuis cent cinquante ou deux cents ans, quoiqu'originaires de races altérées, puisqu'ils sont provenus des chiens domestiques, ont dû, pendant ce long espace de tems se rapprocher, au moins en partie,

de leur forme primitive ; cependant les voyageurs nous disent qu'ils ressemblent à nos lévriers (1) ; ils disent la même chose des chiens sauvages, ou devenus sauvages à Congo (2), qui, comme ceux le l'Amérique, se rassemblent par troupes pour faire la guerre aux tigres, aux lions, etc. ; mais d'autres, sans comparer les chiens sauvages de Saint-Domingue aux lévriers, disent seulement (3) qu'ils ont pour l'ordinaire la tête plate et longue, le museau effilé, l'air sauvage, le corps mince et décharné ; qu'ils sont très-légers à la course ; qu'ils chassent en perfection ; qu'ils s'apprivoisent aisément en les prenant tout petits. Ainsi ces chiens sauvages sont extrêmement maigres et légers, et comme le lévrier ne diffère d'ailleurs qu'assez peu du mâtin ou du chien que nous appellons *chien de berger*, on peut croire que ces chiens sauvages sont plutôt de cette espèce que de vrais lévriers ; parce que d'autre

(1) Histoire des aventuriers flibustiers, par Oexmelin. Paris, 1686, in-12, tome I, page 112.

(2) Histoire générale des voyages, par M. l'abbé Prévost, in-4, tome I, page 86.

(3) Nouveaux voyages aux îles de l'Amérique. Paris, 1722, tome V, page 195.

côté, les anciens voyageurs ont dit que les chiens naturels du Canada avoient les oreilles droites comme les renards, et ressembloient aux mâtins de médiocre grandeur (1) de nos villageois, c'est-à-dire, à nos chiens de berger; que ceux des sauvages des Antilles avoient aussi la tête et les oreilles fort longues, et approchoient de la forme des renards (2); que les indiens du Pérou n'avoient pas toutes les espèces de chiens que nous avons en Europe; qu'ils en avoient seulement de grands et de petits qu'ils nommoient *alco* (3); que ceux de l'isthme de l'Amérique étoient laids; qu'ils avoient le poil rude et long, ce qui suppose aussi les oreilles droites (4). Ainsi on ne peut guère douter que les chiens d'Amérique ne fussent tous, pour ainsi dire, d'une seule et même race; et que de toutes les races de nos chiens,

(1) Voyage du pays des Hurons, par Sabard Theodat, recollet. Paris, 1672, pages 310 et 311.

(2) Histoire générale des Antilles, par le P. du Tertre. Paris, 1667, tome II, page 306.

(3) Histoire des Incas; Paris, 1744, tome I, p. 265. Voyage de Wafer, imprimé à la suite de ceux de Dampier, tome IV, page 223.

(4) Nouveaux voyages aux îles de l'Amérique. Paris, 1722, tome V, page 195.

celle qui en approche le plus ne soit celle des chiens à museau effilé, à oreilles droites et à long poil rude comme les chiens de berger; et ce qui me fait croire encore que les chiens devenus sauvages à Saint-Domingue, ne sont pas de vrais lévriers, c'est que, comme les lévriers sont assez rares en France, on en tire pour le roi, de Constantinople et des autres endroits du levant, et que je ne sache pas qu'on en ait jamais fait venir de Saint-Domingue ou de nos autres colonies d'Amérique.

Il est très-probable que les animaux domestiques nommés *alco*, qui étoient de la grandeur et à peu près du même naturel que nos petits chiens, et que les espagnols avoient appelés *chiens du Mexique*, *chiens du Pérou*, par cette convenance, et parce qu'ils ont le même attachement, la même fidélité pour leurs maîtres, étoient d'une espèce qui n'est pas essentiellement différente de celle du chien, et d'ailleurs, il se pourroit que le mot *alco* fût un terme générique et non pas spécifique. Recchi nous a laissé la figure d'un de ces alcos, qui s'appeloit en langue mexicaine *ytzcuinte porzotli*, il étoit prodigieusement gras, et probablement dénaturé par l'état de domesticité, et par une

nourriture trop abondante; la tête est représentée si petite, qu'elle n'a, pour ainsi dire, aucune proportion avec la grosseur du corps; il a les oreilles pendantes, autre signe de domesticité; le museau ressemble assez à celui d'un chien; tout le devant de la tête est blanc, et les oreilles sont en partie fauves; le cou est si court qu'il n'y a point d'intervalle entre la tête et les épaules; le dos est arqué et couvert d'un poil jaune; la queue est blanche et courte; elle est pendante et ne descend pas plus bas que les cuisses; le ventre est gros et tendu, marqué de taches noires, avec six mamelles très-apparentes; les jambes et les pieds sont blancs, et les doigts sont comme ceux du chien, et armés d'ongles longs et pointus (1). Fabri, qui nous a donné cette description, conclut, après une très-longue dissertation, que cet animal est le même que celui qu'on appelle *alco*, et je crois que son assertion est fondée; mais il ne faut pas la regarder comme exclusive, car il y a encore une autre race de chien en

(1) Ytzcuinte porzotli. *Canis mexicana. ... Ad unguem animal quod hic prostat, nanum, pingue et mansuetum effigiatum, mihi videtur illud esse quod americani nomine communi*, alco *vocabant*. Hernand. *Hist. Mex.* pag. 466 et 478, *fig.* pag. 466.

Amérique à laquelle ce nom convient également ; outre les chiens, dit Fernandès, que les espagnols ont transportés d'Europe en Amérique, on y en trouve trois autres espèces qui sont assez semblables aux nôtres, par la nature et les mœurs, et qui n'en diffèrent pas infiniment par la forme. Le premier et le plus grand de ces chiens américains est celui qu'on appelle *xoloiztcuintli* ; souvent il a plus de trois coudées de longueur ; et ce qui lui est particulier, c'est qu'il est tout nu et sans poil ; il est seulement couvert d'une peau douce, unie, et marquée de taches jaunes et bleues. Le second est couvert de poil, et pour la grandeur est assez semblable à nos petits chiens de Malte ; il est marqué de blanc, de noir et de jaune ; il est singulier et agréable par sa difformité, ayant le dos bossu et le cou si court, qu'il semble que sa tête sorte immédiatement des épaules ; on l'appelle *michuacanens*, du nom de son pays. Le troisième de ces chiens se nomme *techichi* ; il est assez semblable à nos petits chiens, mais il a la mine sauvage et triste. Les américains en mangent la chair.

(1) Fernandès. *Hist. anim. nov. Hisp.* pag. 6 et 7, cap. XX ; et pag. 10, cap. XXI.

En comparant ces témoignages de Fabri et de Fernandès, il est clair que le second chien que ce dernier auteur appelle *michuacanens*, est le même que l'*ytzcuinte porzotli*, et que cette espèce d'animal existoit en effet en Amérique avant l'arrivée des européens ; il doit en être de même de la troisième espèce appelée *techichi*. Je suis donc persuadé que le mot *alco*, étoit un nom générique qui les désignoit toutes deux, et peut-être encore d'autres races ou variétés que nous ne connoissons pas. Mais, à l'égard de la première, il me paroît que Fernandès s'est trompé sur le nom et la chose ; aucun auteur ne dit qu'il se trouve des chiens nus à la nouvelle Espagne ; cette race de chiens, vulgairement appelés *chiens turcs*, vient des Indes et des autres pays les plus chauds de l'ancien continent, et il est probable que ceux que Fernandès a vus en Amérique y avoient été transportés, d'autant plus qu'il dit expressément qu'il avoit vu cette espèce en Espagne avant son départ pour l'Amérique. Ces deux raisons sont suffisantes, pour qu'on doive présumer que ce chien nu n'en étoit pas originaire, mais y avoit été transporté ; et ce qui achève de le prouver, c'est que cet animal n'avoit point de nom américain, et que

Fernandès, pour lui en donner un, emprunte celui de *xoloitzcuintli*, qui est le nom du loup de Mexique. Ainsi, des trois espèces ou variétés des chiens américains, dont cet auteur fait mention, il n'en reste que deux que l'on désignoit indifféremment par le nom d'*alco*. Car, indépendamment de l'alco gras et potelé, qui servoit de chien bichon aux dames péruviennes, il y avoit un alco maigre et à mine triste qu'on employoit à la chasse; et il est très-possible que ces animaux, quoique de races très-différentes en apparence de celles de tous nos chiens, soient cependant issus de la même souche. Les chiens de Laponie, de Sibérie, d'Islande, etc., ont dû passer, comme les renards et les loups, d'un continent à l'autre, et se dénaturer ensuite comme les autres chiens par le climat et la domesticité. Le premier alco, dont le cou est si court, se rapproche du chien d'Islande, et le techichi de la nouvelle Espagne, est peut-être le même animal que le koupara (1), ou chien-crabe de la Guiane, que l'on nomme *chien*

(1) *Canis ferus, major, cancrosus, vulgò dictus* koupara. Barrère, Essai d'hist. nat. de la France équin. page 149.

LE CHIEN DES BOIS *de Cayenne*.

LE RENARD BLANC.

crabe, parce qu'il se nourrit principalement de crabes et d'autres crustacées (1).

Il y a plusieurs animaux que les habitans de la Guiane ont nommé chiens des bois, parce qu'on ne les a pas encore réduits comme nos chiens en domesticité constante; et ils méritent ce nom, puisqu'ils s'accouplent et produisent avec les chiens domestiques. La première espèce est celle dont nous donnons ici la figure (*pl.* VIII, *f.* 1) et de laquelle M. de la Borde nous a envoyé la dépouille. Cet animal avoit deux pieds quatre pouces de longueur; la tête, six pouces neuf lignes depuis le bout du nez jusqu'à l'occiput. Elle

(1) Le crabier ou chien-crabrier n'a que très-peu de rapports au chien; c'est un animal d'une espèce toute particulière, dont il sera question dans la suite de cet ouvrage

Au reste, les caractères de l'alco, du techichi et du chien à bosses n'ayant été présentés que d'une manière obscure par les voyageurs qui en ont parlé, il n'est guère possible de décider avec certitude s'ils appartiennent au genre du chien, et s'ils diffèrent assez entre eux pour être considérés comme des espèces distinctes. La treizième édition du Système de la nature, par Linnæus, les donne comme trois variétés de la même espèce dont voici la désignation: *Canis capite parvo, auribus pendulis dorso curvato, caudâ brevi.* SONNINI.

est arquée à la hauteur des yeux qui sont placés à cinq pouces trois lignes de distance du bout du nez : on voit que ses dimensions sont à peu près les mêmes que celles du chien de berger, et c'est aussi la race de chien à laquelle cet animal de la Guiane ressemble le plus, car il a, comme le chien de berger, les oreilles droites et courtes, et la forme de la tête toute pareille ; mais il n'en a pas les longs poils sur le corps, la queue et les jambes. Il ressemble au loup par le poil, au point de s'y méprendre, sans cependant avoir ni l'encolure ni la queue du loup. Il a le corps plus gros que le chien de berger, les jambes et la queue un peu plus petites : le bord des paupières est noir ainsi que le bout du museau ; les joues sont rayées de deux petites bandes noirâtres; les moustaches sont noires ; les plus grands poils ont deux pouces cinq lignes. Les oreilles n'ont que deux pouces de longueur sur quatorze lignes de largeur à leur base ; elles sont garnies à l'entrée, d'un poil blanc jaunâtre, et couvertes d'un poil court roux mêlé de brun : cette couleur rousse s'étend des oreilles jusque sur le cou ; elle devient grisâtre vers la poitrine qui est blanche, et tout le milieu du ventre est d'un blanc jaunâtre, ainsi que

le dedans des cuisses et des jambes de devant. Le poil de la tête et du corps est mélangé de noir, de fauve, de gris et de blanc. Le fauve domine sur la tête et les jambes, mais il y a plus de gris sur le corps, à cause du grand nombre de poils blancs qui y sont mêlés. Les jambes sont menues, et le poil en est court; il est, comme celui des pieds, d'un brun foncé mêlé d'un peu de roux. Les pieds sont petits et n'ont que dix-sept lignes jusqu'à l'extrémité du plus long doigt; les ongles des pieds de devant ont cinq lignes et demie : le premier des ongles internes est plus fort que les autres, il a six lignes de longueur et trois lignes de largeur à sa naissance; ceux des pieds de derrière ont cinq lignes. Le tronçon de la queue a onze pouces; il est couvert d'un petit poil jaunâtre tirant sur le gris; le dessus de la queue a quelques nuances de brun, et son extrémité est noire.

Plusieurs personnes m'ont assuré qu'il y a de plus dans l'intérieur des terres de la Guiane, sur-tout dans les grands bois du canton d'Oyapoc, une autre espèce de chiens des bois plus petite que la précédente, dont le poil est noir et fort long, la tête très-grosse et le museau plus alongé : les sauvages

élèvent ces animaux pour la chasse des agoutis et des accouchis. Ces petits chiens des bois s'accouplent aussi avec les chiens d'Europe, et produisent des métis que les sauvages estiment beaucoup, parce qu'ils ont encore plus de talent pour la chasse que les chiens des bois.

Au reste, ces deux espèces chassent les agoutis, les pacas, etc.; ils s'en saisissent et les tuent; faute de gibier, ils montent sur les arbres dont ils aiment les fruits, tels que ceux du bois rouge, etc. Ils marchent par troupes de six ou sept; ils ne s'apprivoisent que difficilement, et conservent toujours un caractère de méchanceté (1).

(1) L'on voit encore, dans le grand ouvrage de Seba (Locupletissimi rerum naturalium thesauri accurata Descriptio, tom. I, pag. 47, fig. 1.), la représentation d'un animal à longue queue, donné par l'auteur comme une espèce de chien d'Amérique; mais n'y ayant rien de précis sur ce chien, et l'ouvrage de Seba contenant plus d'une erreur sur les lieux d'où viennent les animaux dont il parle, il est impossible de fixer l'opinion au sujet de celui-ci.

Les chiens de l'Amérique méridionale ne sont pas sujets à la rage; mais ils sont atteints d'une maladie qui a beaucoup de rapports avec la petite vérole des hommes. Un très-petit nombre de ces animaux en

En recherchant dans la même vue ce que les voyageurs ont dit de la forme des chiens

---

est exempt; ils la prennent lorsqu'ils sont encore très-jeunes; et s'ils en échappent, ils en sont quittes pour toujours. Le chien qui est atteint de ce mal, qu'au Pérou on appelle la *peste*, a toutes les parties du corps agitées de convulsions; il mord continuellement autour de lui; il a des vertiges; et il jette des grumeaux de sang par la gueule.

La haine que les péruviens ont conservée contre la nation qui a porté parmi eux la mort, les traitemens les plus barbares et le plus rude esclavage, s'est communiquée jusqu'aux chiens qu'ils élèvent et qu'ils aiment beaucoup. D'aussi loin que ces animaux sentent un espagnol ou un mulâtre, ils s'élancent vers eux avec fureur; et ceux que nourrissent les espagnols, partagent la farouche cruauté de leurs maîtres, ont, à leur tour, une telle aversion contre les naturels du pays, que, si l'un deux entre dans une maison où il ne soit pas particulièrement connu, il est déchiré eu un instant, à moins qu'il ne se trouve quelque personne pour les contenir. (Voyez le Voyage historique de l'Amérique méridionale, par don Ulloa, tome I).

Le même voyageur rapporte que les chiens transportés par ordre des vice-rois du Pérou, dans les îles inhabitées de Juan Fernandès, pour détruire les chèvres sauvages qui y sont très-multipliées, n'aboient jamais. Quelques-uns que l'on avoit mis à bord d'un vaisseau, ne commencèrent à aboyer que

des différens pays, on trouve que les chiens des pays froids ont tous le museau long et

---

lorsqu'ils entendirent des chiens domestiques; mais, en tâchant de les imiter, ils y réussissoient assez mal, et l'on s'apercevoit qu'ils cherchoient à apprendre une chose qui ne leur étoit pas naturelle.

C'est en effet une observation très-certaine, que les chiens perdent l'habitude d'aboyer dans les contrées méridionales de l'Amérique; et que ceux qui y sont nés n'aboient jamais. Ils ne sont pas néanmoins tout à fait muets; sauvages, ils font entendre un petit cri, une sorte de glapissement foible, lorsqu'ils sont à la poursuite du gibier; et les chiens privés hurlent quelquefois d'une manière fort incommode.

Les naturels de la Guiane ont tous des chiens dont ils se servent pour la chasse. Ces animaux sont maigres et petits; ils ont le poil court et d'un blanc sale, le museau alongé et les oreilles droites; ils sont très-habiles à découvrir le gibier; ils ont tous les défauts du terrier. (Steedman, Voyage à Surinam et dans l'intérieur de la Guiane, traduit par Henry, tome II, page 245.) Les galibis ont coutume, lorsqu'ils vont à la chasse, de frotter le museau de leurs chiens avec le fruit du cacoucier pourpre (*cacucia coccinea*. Aublet, Hist. des plantes de la Guiane, tome I, page 452), persuadés que c'est un excellent moyen d'en rendre l'odorat plus sensible.

Dans le nord de l'Amérique, les chiens aboient comme en Europe; ceux de la Floride ont tant de ressemblance avec le loup du même pays, qu'on les

les

les oreilles droites ; que ceux de la Laponie (1) sont petits, qu'ils ont le poil long, les oreilles droites et le museau pointu (2) ; que ceux de Sibérie (3) et ceux que l'on appelle

---

prendroit pour des loups, s'ils ne faisoient entendre le même aboiement que le chien. Bartram, voyageur anglais, qui rapporte cette particularité, a vu dans le pays des creeks inférieurs, ou seminoles, un de ces chiens-loups, garder seul, avec beaucoup de soin et d'attention, un grand nombre de chevaux errans dans de vastes bruyères. Si l'un d'eux s'écartoit trop, le chien couroit à lui, et le ramenoit au troupeau. Cet animal fidèle et intelligent ne gardoit ainsi que les chevaux de son maître ; il les tenoit réunis, mais toujours séparés des autres. Lorsqu'il avoit besoin de manger, ou qu'il vouloit voir son maître, il venoit le soir au village, éloigné d'environ cinq milles des pâturages, mais il n'y passoit jamais la nuit. (Voyage dans les parties du sud de l'Amérique méridionale, par Williams Bartram, traduit par Benoît, tome I, page 380.) SONNINI.

(1) Voyage de la Martinière. Paris, 1671, page 75. Il Genio vagante. *Parma*, 1691. *vol. II*, *page* 13.

(2) Ils ont aussi la queue courte. Au reste, les chiens sont peu nombreux en Laponie ; mais ils sont bien dressés, et ont une merveilleuse adresse à découvrir le gibier. SONNINI.

(3) Voyez la planche du chien de Sibérie.

chiens-loups, sont plus gros que ceux de Laponie, mais qu'ils ont de même les oreilles droites, le poil rude et le museau pointu; que ceux d'Islande (1) sont aussi à très-peu près semblables à ceux de Sibérie; et que de même, dans les climats chauds, comme au cap de Bonne-Espérance (2), les chiens naturels du pays ont le museau pointu, les oreilles droites, la queue longue et traînante à terre, le poil clair, mais long et toujours hérissé; que ces chiens sont excellens pour garder les troupeaux, et que par conséquent ils ressemblent non seulement par la figure, mais encore par l'instinct, à nos chiens de berger; que, dans d'autres climats encore plus chauds, comme à Madagascar (3), à Maduré (4), à Calicut (5), à Malabar (6), les

(1) Voyez celle du chien d'Islande.

(2) Description du cap de Bonne-Espérance, par Kolbe. Amsterdam, 1741, prem. partie, page 304.

(3) Voyage de Flacourt. Paris, 1661, page 152.

(4) Voyage d'Inigo de Biervillas. Paris, 1736, prem. partie, page 178.

(5) Voyage de François Pyrard. Paris, 1619, tome I, page 426.

(6) Voyage de Jean Ovington. Paris, 1725, tome I, page 276.

chiens originaires de ces pays ont tous le museau long, les oreilles droites, et ressemblent encore à nos chiens de berger; que, quand même on y transporte des mâtins, des épagneuls, des barbets, des dogues, des chiens courans, des levriers, etc., ils dégénèrent à la seconde ou à la troisième génération; qu'enfin, dans les pays excessivement chauds, comme en Guinée (1), cette dégénération est encore plus prompte, puisqu'au bout de trois ou quatre ans ils perdent leur voix, qu'ils ne produisent plus que des chiens à oreilles droites, comme celles des renards; que les chiens du pays sont fort laids; qu'ils ont le museau pointu, les oreilles longues et droites, la queue longue et pointue, sans aucun poil, la peau du corps nue, ordinairement tachetée, et quelquefois d'une seule couleur; qu'enfin ils sont désagréables à la vue, et plus encore au toucher.

On peut donc déjà présumer, avec quelque vraisemblance, que le chien de berger est de tous les chiens celui qui approche le plus de la race primitive de cette espèce, puisque dans tous les pays habités par des hommes sauvages,

(1) Histoire générale des Voyages, par l'abbé Prevost, tome IV, page 229.

ou même à demi-civilisés, les chiens ressemblent à cette sorte de chiens plus qu'à aucune autre; que, dans le continent entier du nouveau Monde, il n'y en avoit pas d'autres; qu'on les retrouve seuls de même au nord et au midi de notre continent, et qu'en France où on les appelle communément *chiens de Brie*, et dans les autres climats tempérés, ils sont encore en grand nombre, quoiqu'on se soit beaucoup plus occupé à faire naître ou à multiplier les autres races qui avoient plus d'agrément, qu'à conserver celle-ci qui n'a que de l'utilité, et qu'on a par cette raison dédaignée et abandonnée aux paysans chargés du soin des troupeaux. Si l'on considère aussi que ce chien, malgré sa laideur et son air triste et sauvage, est cependant supérieur par l'instinct à tous les autres chiens; qu'il a un caractère décidé, auquel l'éducation n'a point de part; qu'il est le seul qui naisse, pour ainsi dire, tout élevé; et que, guidé par le seul naturel, il s'attache de lui-même à la garde des troupeaux avec une assiduité, une vigilance, une fidélité singulière; qu'il les conduit avec une intelligence admirable et non communiquée; que ses talens font l'étonnement et le repos de son maître, tandis qu'il faut au contraire beaucoup

de tems et de peines pour instruire les autres chiens, et les dresser aux usages auxquels on les destine, on se confirmera dans l'opinion que ce chien est le vrai chien de la Nature ; celui qu'elle nous a donné pour la plus grande utilité; celui qui a le plus de rapport avec l'ordre général des êtres vivans, qui ont mutuellement besoin les uns des autres; celui enfin qu'on doit regarder comme la souche et le modèle de l'espèce entière (1).

Ce chien de berger, que je regarde comme le vrai chien de nature, se trouve dans presque tous les pays du monde. MM. Cook et Forster nous disent « qu'ils remarquèrent à la nouvelle Zélande un grand nombre de chiens que les habitans du pays paroissent aimer beaucoup, et qu'ils tenoient attachés dans leurs pirogues par le milieu du ventre. Ces chiens etoient de l'espèce à longs poils, et ils ressembloient beaucoup au chien de berger de M. de Buffon. Ils etoient

(1) Voyez dans le discours sur la dégénération des animaux, volume XXII, pages 369 et suiv. la conjecture très-fondée de Buffon, au sujet du chien qu'Aristote a appelé *canis-laconicus*, et qui, suivant toute apparence, est le même que le chien de berger.

SONNINI.

de diverses couleurs, les uns tachés, ceux-ci entièrement noirs, et d'autres parfaitement blancs. Ces chiens se nourrissent de poissons ou des mêmes alimens que leurs maîtres, qui ensuite les tuent pour manger leur chair et se vêtir de leurs peaux. De plusieurs de ces animaux qu'ils nous vendirent, les vieux ne voulurent rien manger, mais les jeunes s'accoutumèrent à nos provisions (1).

« A la nouvelle Zélande, disent les mêmes voyageurs, et suivant les relations des premiers voyages aux îles tropiques de la mer du Sud, les chiens sont les animaux les plus stupides et les plus tristes du monde; ils ne paroissent pas avoir plus de sagacité que nos moutons; et comme à la nouvelle Zélande on ne les nourrit que de poissons, et seulement de végétaux dans les îles de la mer du Sud, ces alimens peuvent avoir contribué à changer leur instinct (2). ».

M. Forster ajoute « que la race des chiens des îles de la mer du Sud ressemble beaucoup aux chiens de berger, mais leur tête est, dit-il, prodigieusement grosse : ils ont des yeux d'une

(1) Second Voyage de Cook, tome I, page 256.

(2) *Idem*, *ibidem*, page 275.

petitesse remarquable, des oreilles pointues, le poil long, et une queue courte et touffue; ils se nourrissent sur-tout de fruits aux îles de la Société; mais sur les îles basses, et à la nouvelle Zélande, ils ne mangent que du poisson. Leur stupidité est extrême; ils aboient rarement ou presque jamais, mais ils hurlent de tems en tems; ils ont l'odorat très-foible, et ils sont excessivement paresseux. Les naturels les engraissent pour leur chair, qu'ils aiment passionnément, et qu'ils préfèrent à celle du cochon; ils fabriquent d'ailleurs avec leurs poils, des ornemens; ils en font des franges, des cuirasses aux îles de la Société, et ils en garnissent leurs vêtemens à la nouvelle Zélande (1). »

Et de même que l'espèce humaine paroît agreste, contrefaite et rapetissée dans les climats glacés du nord; qu'on ne trouve d'abord que de petits hommes fort laids en Laponie, en Groenland et dans tous les pays où le froid est excessif; mais qu'ensuite dans le climat voisin et moins rigoureux, on voit tout à coup paroître la belle race des finlandais, des

(1) Observations de M. Forster, à la suite du second Voyage de Cook, tome 5, page 172.

danois, etc., qui, par leur figure, leur couleur et leur grande taille, sont peut-être les plus beaux de tous les hommes; on trouve aussi dans l'espèce des chiens le même ordre et les mêmes rapports Les chiens de Laponie sont très-laids, très-petits, et n'ont pas plus d'un pied de longueur (1). Ceux de Sibérie, quoique moins laids, ont encore les oreilles droites et l'air agreste et sauvage; tandis que dans le climat voisin, où l'on trouve les beaux hommes dont nous venons de parler, on trouve aussi les chiens de la plus belle et de la plus grande taille.

Les chiens de Tartarie, d'Albanie, du nord de la Grèce, du Danemarck, de l'Irlande, sont les plus grands, les plus forts et les plus puissans de tous les chiens : on s'en sert pour tirer des voitures. Ces chiens que nous appelons *chiens d'Irlande*, ont une origine très-ancienne et se sont maintenus, quoiqu'en petit nombre, dans le climat dont ils sont originaires. Les anciens les appeloient chiens d'Epire, chiens d'Albanie; et Pline

(1) Il Genio vagante, vol. II, page 15.

(2) Voyez le vingtième volume de cette Histoire Naturelle, à l'article des variétés de l'espèce humaine.

rapporte, en termes aussi élégans qu'énergiques, le combat d'un de ces chiens contre un lion, et ensuite contre un éléphant (1). Ces chiens sont beaucoup plus grands que nos plus grands mâtins : comme ils sont fort rares en France, je n'en ai jamais vu qu'un, qui me parut avoir, tout assis, près de cinq pieds de hauteur, et ressembler, pour la forme, au chien que nous appelons *grand danois* (2);

(1) *Indiam petenti Alexandro magno, rex Albaniæ dono dederat inusitatæ magnitudinis unum, cujus specie delectatus, jussit ursos, mox apros et deindè damas emitti, contemptu immobili jacente eo; quâ segnitie tanti corporis offensus imperator generosi spiritûs, eum interimi jussit. Nunciavit hoc fama regi; itaque alterum mittens, addidit mandata ne in parvis experiri vellet, sed in leone, elephantove; duos sibi fuisse; hoc interempto, prætereà nullum fore. Nec distulit Alexander, leonemque fractum protinùs vidit. Posteà elephantum jussit induci, haud alio magis spectaculo lætatus. Horrentibus quippe per totum corpus villis, ingenti primum latratu intonuit, moxque increvit assultans, contraque belluam exsurgens hinc et illinc artifici dimicatione, quâ maximè opus esset, infestans atque evitans, donec assiduâ totatam vertigine, afflixit, ad casum ejus tellure concussâ.* Plin. Hist. nat. lib. VIII.

(2) Voyez la planche du grand danois.

mais il en différoit beaucoup par l'énormité de sa taille, il étoit tout blanc, et d'un naturel doux et tranquille. On trouve ensuite dans les endroits plus tempérés, comme en Angleterre, en France, en Allemagne, en Espagne, en Italie, des hommes et des chiens de toutes sortes de races. Cette variété provient en partie de l'influence du climat, et en partie du concours et du mélange des races étrangères ou différentes entre elles, qui ont produit, en très-grand nombre, des races métisses ou mélangées, dont nous ne parlerons point en particulier, et dont nous donnons les figures; mais nous observerons, autant qu'il nous sera possible, les ressemblances et les différences que l'abri, le soin, la nourriture et le climat ont produites parmi ces animaux.

Le grand danois (1), le mâtin (2) et le levrier (3), quoique différens au premier coup d'œil, ne font cependant que le même chien : le grand danois n'est qu'un mâtin plus fourni, plus étoffé; le levrier, un mâtin plus

(1) Voyez la planche du grand danois.
(2) Voyez celle du mâtin.
(3) Voyez celle du levrier.

délié, plus effilé, et tous deux plus soignés ; et il n'y a pas plus de différence entre un chien grand danois, un mâtin et un levrier, qu'entre un hollandais, un français et un italien. En supposant donc le mâtin originaire ou plutôt naturel de France, il aura produit le grand danois dans un climat plus froid, et le levrier dans un climat plus chaud ; et c'est ce qui se trouve aussi vérifié par le fait : car les grands danois nous viennent du nord, et les levriers nous viennent de Constantinople et du levant. Le chien de berger (1), le chien-loup (2), et l'autre espèce de chien-loup, que nous appellerons chien de Sibérie (3), ne font aussi tous trois qu'un même chien : on pourroit même y joindre le chien de Laponie, celui de Canada, celui des Hottentots, et tous les autres chiens qui ont les oreilles droites ; ils ne diffèrent en effet du chien de berger que par la taille, et parce qu'ils sont plus ou moins étoffés, et que leur poil est plus ou moins rude, plus ou moins long et plus ou moins fourni.

---

(1) Voyez la planche du chien de berger
(2) Voyez celle du chien-loup.
(3) Voyez celle du chien de Sibérie.

En comparant avec le chien de Sibérie, un autre chien du même pays que l'on montroit à la foire Saint-Germain, et que nous avons fait dessiner d'après nature vivante (*pl. VIII, fig.* 2), on verra que ce sont deux races assez semblables, mais qui diffèrent néanmoins par la grandeur du poil, par celle de la queue, des jambes, celui-ci les ayant plus courtes, et le poil considérablement plus long, plus soyeux, tout blanc, et tombant presque à terre. Au premier coup d'œil, ce chien de Sibérie ressembloit à un gros bichon; mais ses oreilles droites étoient en même tems beaucoup plus grandes. Il étoit tout blanc, et avoit vingt pouces et demi de longueur, depuis le bout du nez jusqu'à l'extrémité du corps, onze pouces neuf lignes de hauteur, mesuré aux jambes de derrière, et onze pouces trois lignes à celles de devant; l'œil d'un brun châtain, le bout du nez noirâtre, ainsi que le tour des narines et le bord de l'ouverture de la gueule; les oreilles, qu'il porte toujours droites, sont très-garnies de poils, d'un blanc jaune en dedans, et fauve sur les bords et aux extrémités. Les longs poils qui lui couvrent la tête, lui cachent en partie les yeux, et tombent jusque sur le

nez; les doigts et les ongles des pieds sont aussi cachés par les longs poils des jambes, qui sont de la même grandeur que ceux du corps; la queue qui se recourbe comme celle du chien-loup, est aussi couverte de très-grands poils pendans, longs en général de sept à huit pouces. C'est le chien le plus vêtu et le mieux fourni de tous les chiens.

L'on doit encore regarder comme de la même race, le grand chien-loup dont M. le marquis d'Amezaga, par sa lettre datée de Paris, le 3 décembre 1782, m'a donné connoissance; l'on en trouvera la figure (*planche XII*).

M. le duc de Bourbon avoit ramené ce chien de Cadix. Il a à très-peu près, quoique très-jeune, la forme et la grandeur d'un gros loup, bien fait et de grande taille; mais ce chien n'est pas, comme un loup, d'une couleur uniforme; il présente au contraire deux couleurs, le brun et le blanc, bien distinctes et assez irrégulièrement réparties : on voit du brun noirâtre sur la tête, les oreilles, autour des yeux, sur le cou, la poitrine, le dessus et les côtés du corps, et sur le dessus de la queue. Le blanc se trouve sur les mâchoires, sur les côtés des joues, sur une

partie du museau, dans l'intérieur des oreilles, sous la queue, sur les jambes, les faces internes des cuisses, le dessous du ventre et la poitrine.

Sa tête est étroite, son museau alongé, et cette conformation lui donne une physionomie fine; le poil des moustaches est court : les yeux sont petits, et l'iris en est verdâtre. On remarque une assez grande tache blanche au dessus des yeux, et une petite en pointe au milieu du front; les oreilles sont droites et larges à la base. La queue a seize pouces de longueur jusqu'à l'extrémité des poils, qui sont longs de six pouces neuf lignes. Il la porte haute; elle représente une sorte de panache, et elle est recourbée en avant comme celle du chien-loup. Les poils qui sont sur le corps, sont longs d'un pouce; ils sont blancs à la racine, et bruns dans leur longueur jusqu'à leur extrémité. Les poils de dessous le ventre sont blancs, et ont trois pouces deux lignes; ceux des cuisses ont cinq pouces; ils sont bruns dans leur longueur et blancs à leur extrémité, et en général au dessous du long poil, il y en a de plus court, qui est laineux et de couleur fauve. La tête est pointue comme celle des loups-levriers;

« car les chasseurs distinguent, dit M. d'Amezaga, les loups-mâtins et les loups-levriers, dont l'espèce est beaucoup plus rare que l'autre : ainsi, la tête de ce chien ressemble à celle d'un levrier; le museau est pointu. Il n'est âgé que d'environ huit mois : il paroît assez doux et est fort caressant. Les oreilles sont très-courtes et ressemblent à celles des chiens de berger : le poil en est épais; mais fort court; en dedans il est de couleur fauve, et châtain en dehors. Les pattes, depuis l'épaule et depuis la cuisse, sont aussi de couleur fauve; elles sont larges et fortes, et le pied est exactement celui du loup. Il marque beaucoup de desir de courir après les poules. D'après cela, j'ai pensé qu'il tiroit son origine de la race primitive : j'opine pour qu'on le marie avec une belle chienne de berger. Il paroît avoir l'odorat très-fin, et ne semble pas être sensible à l'amitié ».

Voilà tout ce que nous avons pu savoir des habitudes de ce chien, dont nous ignorons le pays natal.

	pieds.	pouc.	lign.
Longueur du bout du museau à l'anus, en ligne droite	3	»	3
Même longueur mesurée en suivant la courbure du corps.	3	2	10

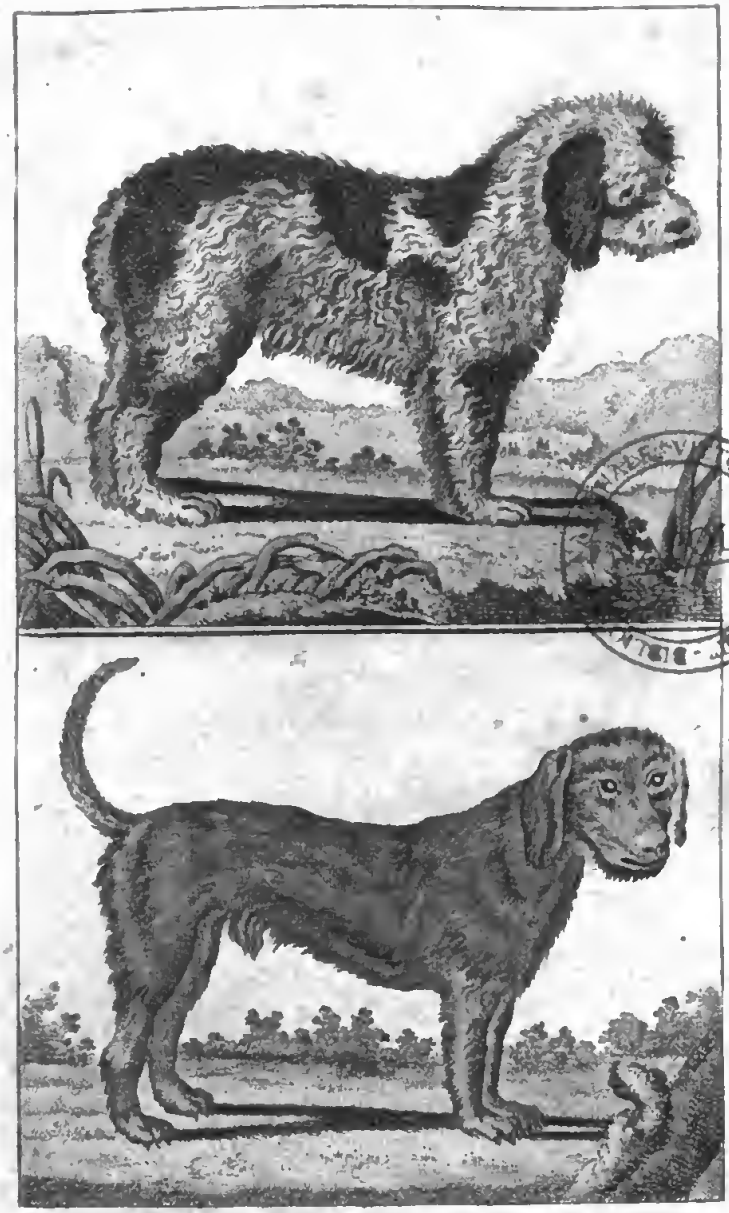
	pieds.	pouc.	lignes.
Hauteur du train de devant	1	11	9
Hauteur du train de derrière	1	10	11
Longueur de la tête, depuis le bout du museau jusqu'à l'occiput . . .	»	9	1
Circonférence du bout du museau . .	»	5	2
Circonférence du museau, prise au dessous des yeux	»	9	5
Contour de l'ouverture de la bouche .	»	8	»
Distance entre les deux naseaux . . .	»	»	4
Distance entre le bout du museau et l'angle antérieur de l'œil	»	3	10
Distance entre l'angle postérieur et l'oreille	»	3	11
Ouverture de l'œil	»	»	8
Circonférence de la tête, prise entre les yeux et les oreilles	1	3	9
Longueur des oreilles	»	3	6
Largeur de leur base, mesurée sur la courbure extérieure	»	2	9
Distance entre les deux oreilles prise dans le bas	»	4	6
Longueur du cou	»	7	»
Circonférence du cou	1	2	6
Circonférence du corps, prise derrière les jambes de devant	2	1	1
Circonférence prise à l'endroit le plus gros.	2	»	8
Circonférence prise devant les jambes de derrière.	1	9	6
Hauteur du bas du ventre au dessus de la terre, sous les flancs	1	2	»

longueur

REALE - VITTORIO EMANUELE III - NAPOLI

CHIEN - LOUP.

LE GRAND BARBET.



CHIEN COURANT METIS

Pl. xv. Le Basset à Jambes Torses T. 23 P. 209.

Le Basset a Jambes Droites

Digitized by Google

E. Voyard sculp.

Le Petit Barbet

	pieds.	pouc.	lignes.
Longueur du tronçon de la queue. . . .	1	8	»
Circonférence de la queue à l'origine du tronçon.	»	3	1
Longueur de l'avant-bras, depuis le coude jusqu'au poignet.	»	11	»
Circonférence du poignet.	»	5	»
Circonférence du métacarpe.	»	4	8
Longueur depuis le poignet jusqu'au bout des ongles.	»	4	8
Longueur de la jambe, depuis le genou jusqu'au talon.	»	5	6
Largeur du haut de la jambe.	»	5	»
Largeur à l'endroit du talon.	»	2	6
Circonférence du métatarse.	»	5	2
Longueur depuis le talon jusqu'au bout des ongles	»	7	8
Largeur des pieds de devant.	»	3	»
Largeur des pieds de derrière. . . .	»	2	11
Longueur du plus grand ongle. . . .	»	»	6

Le chien courant (1), le braque (2), le basset (3), le barbet (4), et même l'épagneul (5), peuvent encore être regardés comme ne faisant tous qu'un même chien ; leur forme et

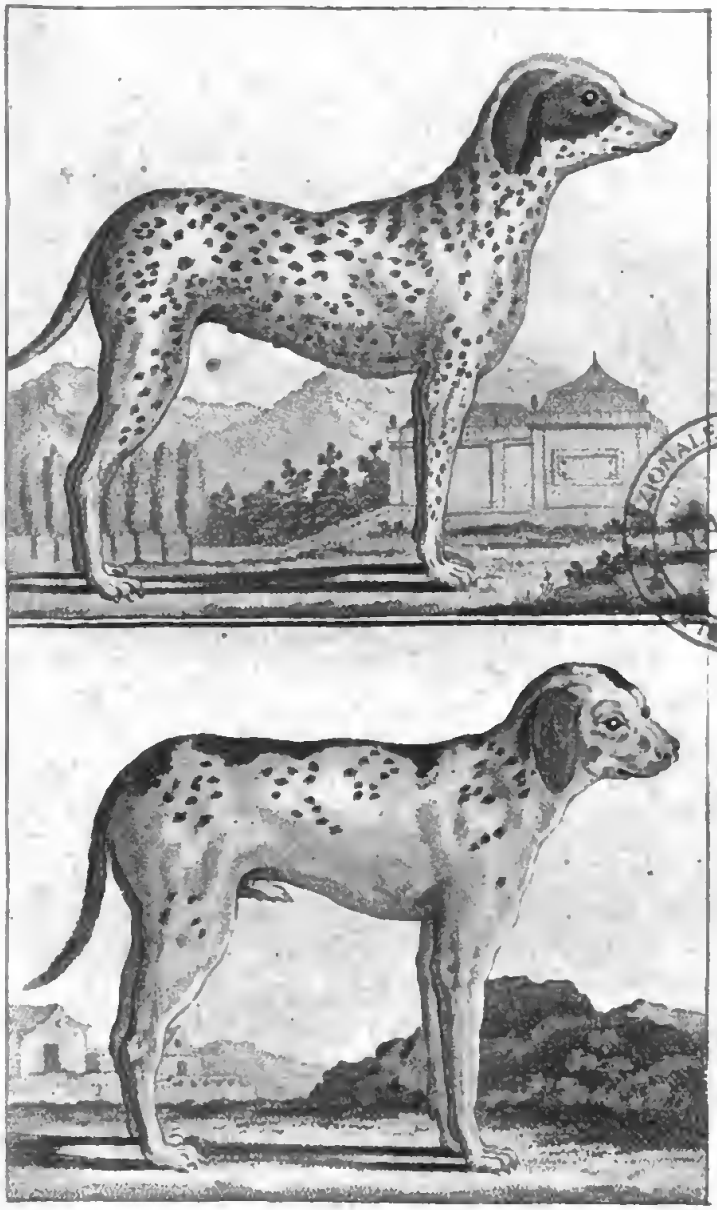
(1) Voyez la planche du chien courant.
(2) Voyez celle du braque.
(3) Voyez celle du basset.
(4) Voyez celle du barbet.
(5) Voyez celle de l'épagneul.

leur instinct sont à peu près les mêmes, et ils ne diffèrent entre eux que par la hauteur des jambes et par l'ampleur des oreilles, qui, dans tous, sont cependant longues, molles et pendantes. Ces chiens sont naturels à ce climat, et je ne crois pas qu'on doive en séparer le braque, qu'on appelle *chien de Bengale* (1), qui ne diffère de notre braque que par la robe. Ce qui me fait penser que ce chien n'est pas originaire de Bengale ou de quelque autre endroit des Indes, et que ce n'est pas, comme quelques-uns le prétendent, le chien indien dont les anciens ont parlé, et qu'ils disoient être engendré d'un tigre et d'une chienne; c'est que ce même chien étoit connu en Italie, il y a plus de cent cinquante ans, et qu'on ne le regardoit pas comme un chien venu des Indes, mais comme un braque ordinaire. *Canis sagax* (vulgo *brachus*), dit Aldrovande, *an unius vel varii coloris sit parum refert; in Italiâ eligitur varius et maculosæ lynci persimilis, cùm tamen nicolor vel albus aut fulvus non sit spernendus* (2).

(1) Voyez la planche du chien de Bengale.

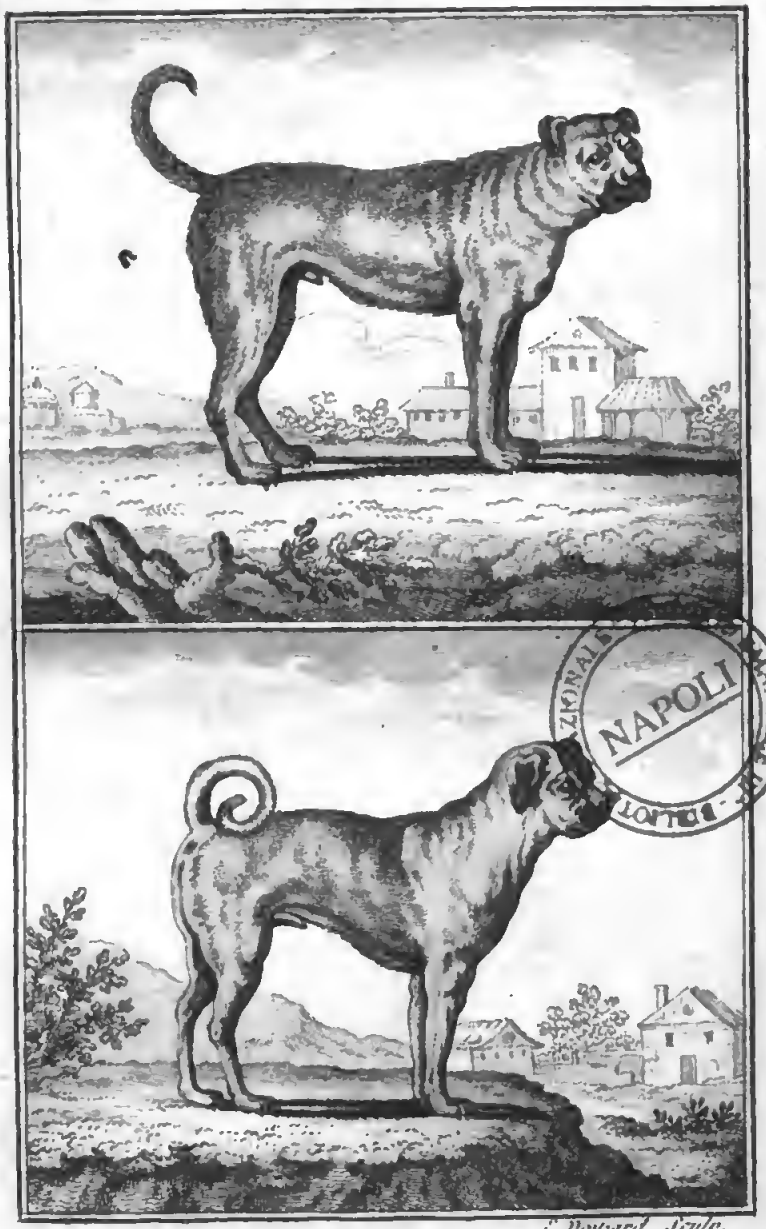
(2) *Ulyssis Aldrovandi, de quadruped. digitat. vivip. lib. III, pag.* 552.

LE BRAQUE DE BENGALE



APOLI

LE BRAQUE.



C. Pogard Sculp.

Le Doguin

Pl. xix. Le Petit Danois T. 23 P. 211.

Roquet

E. Pequard Sculp.

Goulet sculp.

CHIEN DE SIBERIE.

L'Angleterre, la France, l'Allemagne, etc. paroissent avoir produit le chien courant, le braque et le basset ; ces chiens même dégénèrent, des qu'ils sont portés dans des climats plus chauds, comme en Turquie, en Perse ; mais les épagneuls et les barbets sont originaires d'Espagne et de Barbarie, où la température du climat fait que le poil de tous les animaux est plus long, plus soyeux et plus fin que dans tous les autres pays. Le dogue (1), le chien (2) que l'on appelle *petit danois* (mais fort improprement, puisqu'il n'a d'autre rapport avec le grand danois que d'avoir le poil court), le chien turc (3), et si l'on veut encore, le chien d'Islande (4), ne font aussi qu'un même chien, qui, transporté dans un climat très-froid, comme l'Islande, aura pris une forte fourrure de poil, et dans les climats très-chauds de l'Afrique et des Indes aura quitté sa robe; car le chien sans poil, appelé *chien turc*, est encore mal nommé : ce n'est point dans le climat tempéré de la Turquie que les

(1) Voyez la planche du dogue.
(2) Voyez celle du petit danois.
(3) Voyez celle du chien turc.
(4) Voyez celle du chien d'Islande.

chiens perdent leur poil, c'est en Guinée et dans les climats les plus chauds des Indes que ce changement arrive ; et le chien turc n'est autre chose qu'un petit danois qui, transporté dans les pays excessivement chauds, aura perdu son poil, et dont la race aura ensuite été transportée en Turquie, où l'on aura eu soin de les multiplier. Les premiers que l'on ait vus en Europe, au rapport d'Aldrovande, furent apportés de son tems en Italie, où cependant ils ne purent, dit-il, ni durer, ni multiplier, parce que le climat étoit beaucoup trop froid pour eux ; mais, comme il ne donne pas la description de ces chiens nus, nous ne savons pas s'ils étoient semblables à ceux que nous appelons aujourd'hui *chiens turcs*, et si l'on peut par conséquent les rapporter au petit danois, parce que tous les chiens, de quelque race et de quelque pays qu'ils soient, perdent leur poil dans les climats excessivement chauds (1), et, comme nous l'avons dit, ils perdent aussi leur voix : dans de certains pays, ils sont tout à fait muets ; dans d'autres, ils ne perdent que la faculté d'aboyer ; ils hurlent comme les loups,

(1) Histoire générale des Voyages, par l'abbé Prévost, tome IV. page 229.

ou glapissent comme les renards ; ils semblent, par cette altération, se rapprocher de leur état de nature ; car ils changent aussi pour la forme et pour l'instinct. Ils deviennent laids (1), et prennent tous des oreilles droites et pointues.

Des chiens amenés à Paris par des russes, en 1759, et auxquels ils donnoient le nom de *chiens de Sibérie*, étoient d'une race très-différente du chien de Sibérie dont nous avons parlé. Ils étoient de grosseur égale, le mâle et la femelle, à peu près de la grandeur des lièvres de moyenne taille, le nez pointu, les oreilles demi-droites, un peu pliées par le milieu. Ils n'étoient point effilés comme les lièvres, mais bien ronds sous le ventre. Leur queue avoit environ huit à neuf pouces de long, assez grosse et obtuse à son extrémité. Ils étoient de couleur noire, et sans poils

(1) Voyage de la Boullaye le Gouz ; Paris, 1657, page 257. Voyage de Jean Ovington ; Paris, 1725, tome I, page 276. Histoire universelle des Voyages, par du Perrier de Montfrasier ; Paris, 1707, page 344 et suivantes. Vie de Christophe Colomb ; Paris, 1681, partie première, page 106. Voyage de Bosman en Guinée, etc. Utrecht, 1705, page 240. Histoire générale des Voyages, par M. l'abbé Prévost, tome IV, page 229.

blancs; la femelle en avoit seulement une touffe grise au milieu de la tête, et le mâle une touffe de même couleur au bout de la queue. Ils étoient si caressans qu'ils en étoient incommodes, et d'une gourmandise, ou plutôt d'une voracité si grande, qu'on ne pouvoit jamais les rassasier : ils étoient en même tems d'une mal-propreté insupportable, et perpétuellement en quête pour assouvir leur faim. Leurs jambes n'étoient ni trop grosses ni trop menues, mais leurs pattes étoient larges et plates, et même fort épatées; enfin leurs doigts étoient unis par une petite membrane. Leur voix étoit très-forte; ils n'avoient nulle inclination à mordre, et caressoient indistinctement tout le monde; mais leur vivacité étoit au dessus de toute expression (1). D'après cette notice, il paroît que ces chiens prétendus de Sibérie sont plutôt de la race de ceux que j'ai appelés *chiens d'Islande*, dont la figure est gravée (2), qui présente un grand nombre de caractères semblables à ceux qui sont indiqués dans la description ci-dessus.

(1) Extrait d'une lettre de M. Pasumot, de l'académie de Dijon, à M. de Buffon, en date du 2 mars 1775.

(2) Planche XIII.

« Je me suis informé (m'écrit M. Colinson) des chiens de Sibérie ; ceux qui tirent des traîneaux et des charrettes, sont de médiocre grandeur ; ils ont le nez pointu, les oreilles droites et longues ; ils portent leur queue recourbée ; quelques-uns sont comme des loups, et d'autres comme des renards, et il est certain que ces chiens de Sibérie s'accouplent avec des chiens et des renards. Je vois (continue M. Colinson) par vos expériences, que quand ces animaux sont contraints, ils ne veulent pas s'accoupler ; mais en liberté ils y consentent ; je l'ai vu moi-même en Angleterre pour le chien et la louve ; mais je n'ai trouvé personne qui m'ait dit avoir vu l'accouplement des chiens et des renards : cependant, par l'espèce que j'ai vu venir d'une chienne qui vivoit en liberté dans les bois, je ne peux pas douter de l'accouplement d'un renard avec cette chienne. Il y a des gens à la campagne qui connoissent cette espèce de mulet, et qu'ils appellent *chiens-renards* (1) ».

La plupart des chiens du Groenland sont blancs, mais il s'en trouve aussi de noirs et

(1) Lettre de feu M. Colinson à M. de Buffon, datée de Londres, 9 février 1764.

d'un poil très-épais ; ils hurlent et grognent plutôt qu'ils n'aboient; ils sont stupides, et ne sont propres à aucune sorte de chasse. On s'en sert néanmoins pour tirer des traîneaux, auxquels on les attèle au nombre de quatre ou six. Les groenlandais en mangent la chair, et se font des habits de leurs peaux (1).

Les chiens du Kamtschatka sont grossiers, rudes et demi-sauvages, comme leurs maîtres. Ils sont communément blancs ou noirs, plus agiles et plus vifs que nos chiens : ils mangent beaucoup de poissons; on les fait servir à tirer des traîneaux; on leur donne toute liberté pendant l'été; on ne les rassemble qu'au mois d'octobre, pour les atteler aux traîneaux; et pendant l'hiver on les nourrit avec une espèce de pâte faite de poisson qu'on laisse fermenter dans une fosse. On fait chauffer et presque cuire ce mélange avant de le leur donner (2) (3).

(1) Histoire générale des Voyages, tome XIX, page 39.

(2) *Ibidem*, page 39.

(3) Suivant le capitaine King, (troisième Voyage de Cook, tome IV, page 313) les chiens du Kamtschatka ont la forme et l'allure de ceux de Poméranie,

Il paroît; par ces deux derniers passages tirés des voyageurs, que la race des chiens de Groenland et de Kamtschatka, et peut-être des autres climats septentrionaux, ressemble plus aux chiens d'Islande qu'à toute autre race de chiens; car la description que nous avons donnée ci-dessus des deux chiens amenés de Russie à Paris, aussi bien que les notices

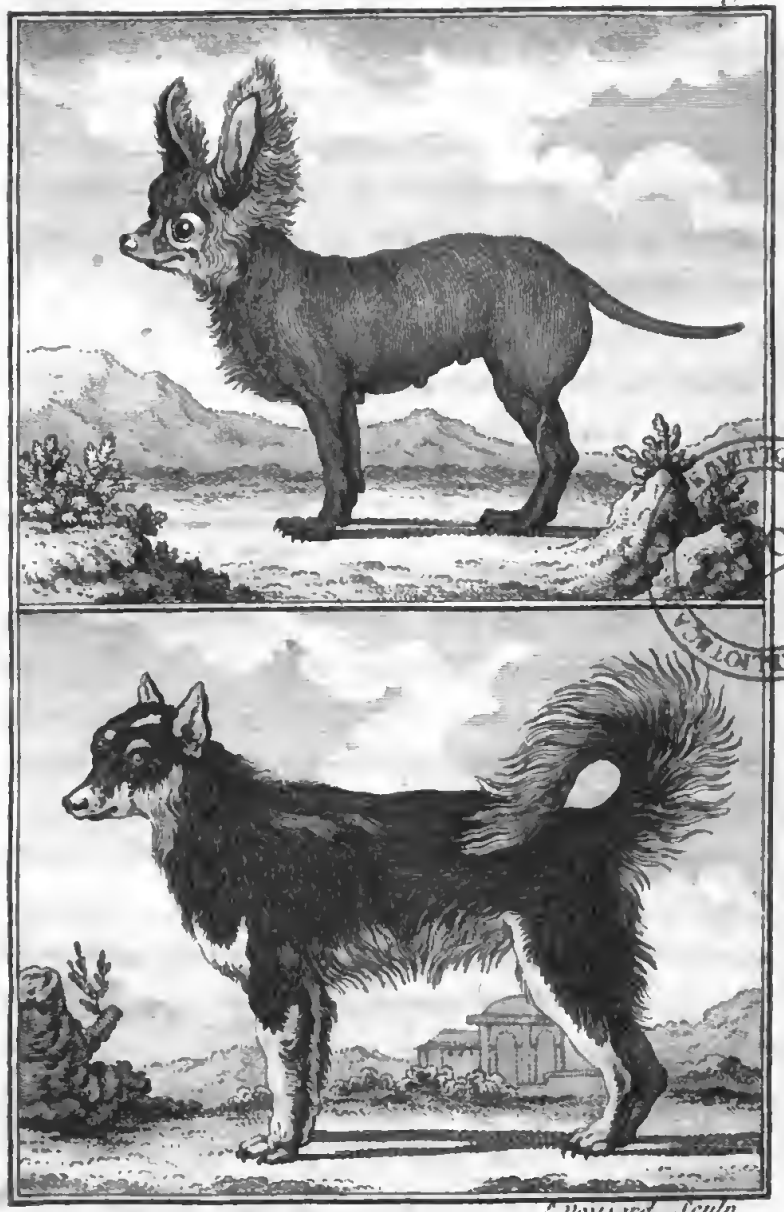
---

avec cette différence qu'ils sont beaucoup plus gros et leur poil un peu plus grossier. Ils sont de plusieurs couleurs; mais la plus générale est le brun clair et le blanc sale. On les lâche à la fin de mai, et on leur laisse le soin de pourvoir à leur subsistance pendant l'été; ils ne manquent pas de retourner chez leurs maîtres, quand la neige commence à tomber. Ils ne mangent durant l'hiver que la tête, les entrailles et les arêtes de derrière du saumon : on a soin de les en approvisionner; mais on ne leur en donne qu'une foible portion. On en attèle cinq à un traîneau qui ne porte qu'une seule personne. On n'attèle jamais les chiennes, et l'on ne se sert que des chiens coupés. Pour dresser les jeunes chiens, on les attache à des poteaux avec de petites lanières de cuir, qu'ils sont obligés de tendre de force, s'ils veulent attraper leur nourriture qu'on place à une certaine distance. Les efforts qu'ils font pour arriver à leur manger, leur donne la vigueur des membres et l'habitude de tirer qu'on exige d'eux. SONNINI.

qu'on vient de lire sur les chiens de Groenland et sur ceux du Kamtschatka, conviennent assez entre elles, et peuvent se rapporter également à notre chien d'Islande.

Ce n'est aussi que dans les climats tempérés que les chiens conservent leur ardeur, leur courage, leur sagacité et les autres talens qui leur sont naturels ; ils perdent donc tout, quand on les transporte dans des climats trop chauds. Mais, comme si la Nature ne vouloit jamais rien faire d'absolument inutile, il se trouve que dans ces mêmes pays où les chiens ne peuvent plus servir à aucun des usages auxquels nous les employons, on les recherche pour la table, et que les nègres en préfèrent la chair à celle de tous les autres animaux : on conduit les chiens au marché pour les vendre; on les achète plus cher que le mouton, le chevreau, plus cher même que tout autre gibier ; enfin, le mets le plus délicieux d'un festin chez les nègres, est un chien rôti. On pourroit croire que le goût si décidé qu'ont ces peuples pour la chair de cet animal, vient du changement de qualité de cette même chair, qui, quoique très-mauvaise à manger dans nos climats tempérés, acquiert peut-être un autre goût dans ces climats brû-

Pl. XII. LE CHIEN TURC ET GREDIN *T. 23 P. 219.*



C. Voyard Sculp.

GRAND CHIEN LOUP

lans ; mais ce qui me fait penser que cela dépend plutôt de la nature de l'homme, que de celle du chien, c'est que les sauvages du Canada, qui habitent un pays froid, ont le même goût que les nègres pour la chair du chien, et que nos missionnaires en ont quelquefois mangé sans dégoût. « Les chiens servent en guise de mouton, pour être mangés en festin, dit le P. Sabard Theodat : je me suis trouvé diverses fois à des festins de chien ; j'avoue véritablement que, du commencement, cela me faisoit horreur ; mais je n'en eus pas mangé deux fois, que j'en trouvai la chair bonne, et de goût un peu approchant de celle du porc (1) ».

Une variété singulière dans l'espèce du chien, est celle du chien turc et gredin. La *planche XII* représente une très-petite chienne de cette variété, qui appartenoit à madame la présidente de Saint-Fargeau, et qu'elle a permis de dessiner. Cette petite chienne étoit âgée de treize ans, et avoit eu pour mère une gredine toute noire, plus grosse que celle-ci, qui n'avoit qu'un pied de longueur depuis le bout

(1) Voyage au pays des Hurons, par le P. Sabard Theodat, récollet. Paris, 1632, page 311.

du nez jusqu'à l'origine de la queue, sept pouces de hauteur aux jambes de devant, et sept pouces neuf lignes au train de derrière. La tête est très-grosse à l'occiput, et forme un enfoncement à la hauteur des yeux; le museau est court et menu, le dessus du nez noir, ainsi que l'extrémité et les naseaux; les mâchoires d'un brun noirâtre, le globe des yeux fort gros, l'œil noir et les paupières bien marquées; la tête et le corps d'un gris d'ardoise clair, mêlé de couleur de chair à à quelques endroits; les oreilles droites et longues de deux pouces dix lignes sur quinze lignes de diamètre à la base : elles sont lisses et sans poil en dedans, et de couleur de chair, sur-tout à leur base; elles finissent en une pointe arrondie, et sont couvertes à l'extérieur de poils blanchâtres assez clair-semés. Ces poils sont longs, sur-tout à la base de l'oreille, où ils ont seize lignes de longueur; et comme tout le tour de l'oreille est garni de longs poils blancs, il semble qu'elle soit bordée d'hermine. Le corps, au contraire, est entièrement nu, sans aucun poil ni duvet. La peau forme des rides sur le cou, le dos et le ventre, où l'on voit six petites mamelles. Il y a de longs poils en forme de soies blan-

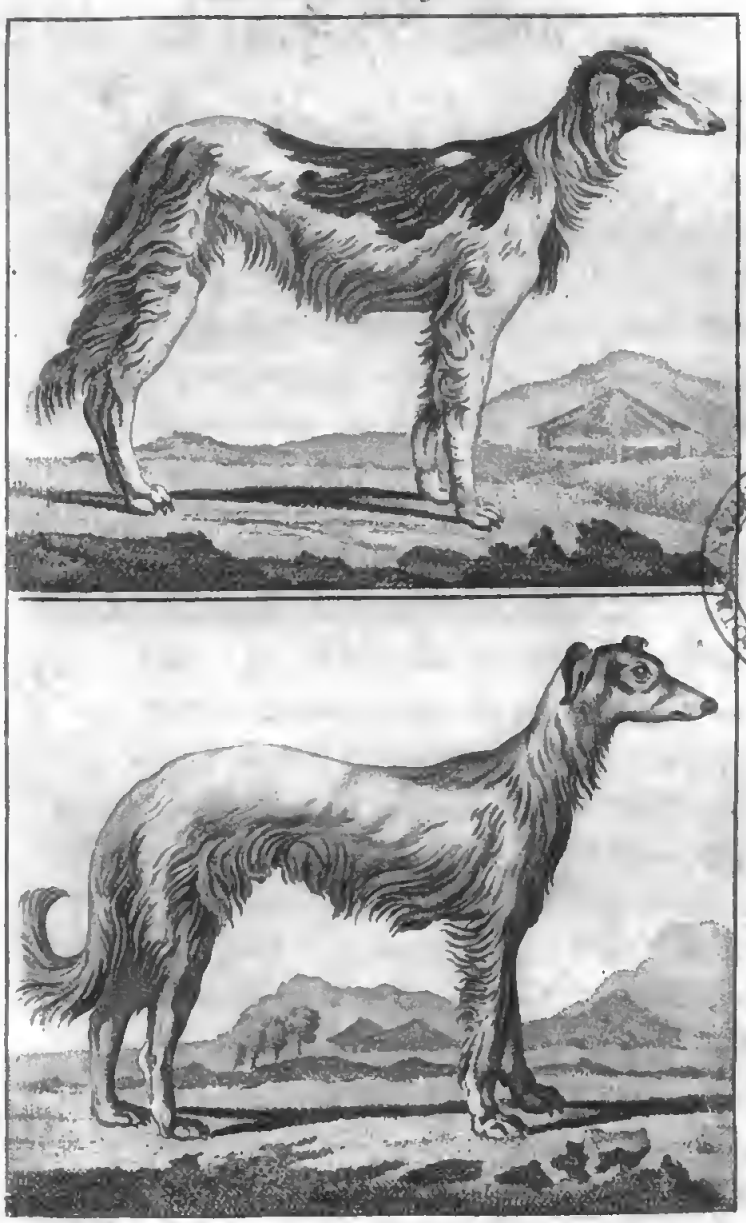
ches autour du cou et de la poitrine, ainsi qu'autour de la tête. Ces poils sont clair-semés sur le cou jusqu'aux épaules, mais ils sont comme collés sur le front et les joues, ce qui rend le tour de la face blanchâtre. La queue, qui a trois pouces onze lignes de longueur, est plus grosse à son origine qu'à son extrémité, et sans poils comme le reste du corps. Les jambes sont de la couleur du corps, nues et sans poil; les ongles sont fort longs, crochus et d'un noir grisâtre en dessus.

On voit, par cette description, que cette petite chienne, née d'une gredine noire et d'un père inconnu, ressemble au chien turc par la nudité et la couleur de son corps. Elle est à la vérité un peu plus basse que le chien turc représenté *planche XX;* elle a aussi la tête plus grosse, sur-tout à l'occiput; ce qui lui donne par cette partie plus de rapport avec le petit danois représenté *planche XIX*. Mais ce qui semble former un caractère particulier dans cette petite chienne, ce sont ses grandes oreilles toujours droites qui ont quelques rapports avec les oreilles du rat, ainsi que la queue qui ne se relève pas, et qui est horizontalement droite ou pendant entre les jambes; cependant cette queue n'est point écailleuse comme celle du

rat; elle est seulement nue et comme noueuse en quelques endroits. Cette petite chienne ne tenoit donc rien de sa mère, excepté le peu de poil aux endroits que nous avons indiqués, et il y a apparence que le père étoit un chien turc de petite taille. Elle avoit l'habitude de tirer la langue, et de la laisser pendante hors de sa gueule, souvent de plus d'un pouce et demi de longueur; et l'on nous assura que cette habitude lui étoit naturelle, et qu'elle tiroit ainsi la langue dès le tems de sa naissance. Au reste, sa mère n'avoit produit de cette portée qu'un chien mort assez gros, et ensuite cette petite chienne, si singulière, qu'on ne peut la rapporter à aucune des races connues dans l'espèce du chien.

En 1783, mon fils amena de Pétersbourg à Paris, un chien et une chienne d'une race différente de toutes celles dont j'ai donné la description. Le chien *(planche XXI)* quoiqu'encore fort jeune, étoit déjà plus grand que le plus grand danois; son corps étoit plus alongé; les oreilles étoient pendantes comme dans le danois et le levrier, les jambes fines et les pieds petits. Ce chien avoit la queue pendante, et touchant à terre dans ses momens de repos; mais, dans les mouvemens de liberté,

CHIEN DE RUSSIE *femelle*



NAPOLI

CHIEN DE RUSSIE *Mâle*

il la portoit élevée, et les grands poils dont elle étoit garnie formoient un panache replié en avant. Il diffère des grands levriers, non seulement par la grande longueur du corps, mais encore par les grands poils qui sont autour des oreilles, sur le cou, sous le ventre, sur le derrière des jambes de devant, sur les cuisses et sur la queue, où ils sont le plus longs.

Il est presqu'entièrement couvert de poil blanc, à l'exception de quelques taches grisâtres qui sont sur le dos et entre les yeux et les oreilles. Le tour des yeux et le bout du nez sont noirs; l'iris de l'œil est d'un jaune rougeâtre assez clair. Les oreilles, qui finissent en pointe, sont jaunes et bordées de noir; le poil est brun autour du conduit auditif et sur une partie du dessus de l'oreille. La queue, longue d'un pied neuf pouces, est très-garnie de poils blancs longs de cinq pouces; ils n'ont sur le corps que treize lignes, sous le ventre deux pouces deux lignes, et sur les cuisses trois pouces.

La femelle étoit un peu plus petite que le mâle dont nous venons de donner la description; sa tête étoit plus étroite et le museau plus effilé en général; cette chienne étoit de forme plus légère que le chien, et en proportion plus garnie de longs poils. Ceux du mâle

étoient blancs presque sur tout le corps, au lieu que la femelle avoit de très-grandes taches d'un brun marron sur les épaules, sur le dos, sur le train de derrière et sur la queue, qu'elle relevoit moins souvent; mais, par tous les autres caractères, elle ressembloit au mâle.

Table des dimensions du chien et de la chienne de Russie.

	MALE.			FEMELLE.		
	pieds.	p.	lig.	pieds.	p.	lig.
Longueur du corps mesuré en ligne droite depuis le bout du museau jusqu'à l'anus.	3	7	3	3	4	3
Longueur mesurée suivant la courbure du corps. . . .	4	2	6	3	9	3
Hauteur du train de devant.	2	1	6	2	1	4
Hauteur du train de derrière.	2	3	6	2	2	2
Longueur de la tête depuis le bout du museau jusqu'à l'occiput.	»	10	»	»	9	6
Circonférence du bout du museau.	»	6	»	»	5	6
Circonférence du museau prise au dessous des yeux.	»	9	3	»	9	1
Contour de l'ouverture de la bouche	»	7	6	»	7	3
Distance entre les deux naseaux.	»	»	$4\frac{1}{2}$	»	»	$4\frac{5}{12}$
Distance entre le bout du						

museau

	MALE. pieds	pouc.	lig.	FEMELLE. pieds	pouc.	lig.
museau, et l'angle antérieur de l'œil.....	»	4	9	»	4	7
Distance entre l'angle postérieur et l'oreille.....	»	3	1	»	2	7
Longueur de l'œil d'un angle à l'autre	»	1	»	»	»	11
Ouverture de l'œil	»	»	7	»	»	6
Distance entre les angles antérieurs des yeux	»	1	11	»	1	8
Circonférence de la tête, prise entre les yeux et les oreilles	1	1	»	1	1	»
Longueur des oreilles.....	»	4	5	»	3	6
Largeur de leur base mesurée sur la courbure extérieure..	»	2	4	»	1	11
Distance entre les deux oreilles prises entre le bas.	»	3	8	»	3	3
Longueur du cou.....	»	2	»	»	1	6
Circonférence du cou.....	1	1	10	1	3	3
Circonférence du corps prise derrière les jambes de devant.....	2	3	»	2	2	2
Circonférence prise à l'endroit le plus gros.....	2	3	3	2	3	2
Circonférence prise devant les jambes de derrière...	1	6	8	1	4	6
Hauteur du bas du ventre au dessus de la terre sous les flancs.....	1	7	11	1	5	6
La même hauteur sous la poitrine.....	1	3	»	1	2	»
Longueur du tronçon de la queue.....	1	6	2	1	6	7
Circonférence de la queue à l'origine du tronçon.....	»	5	11	»	5	11
Longueur de l'avant-bras depuis le coude jusqu'au poignet.....	»	9	9	»	9	4
Largeur de l'avant-bras près du coude.....	»	3	1	»	2	1

	MALE. pieds	pouc.	lig.	FEMELLE. pieds	pouc.	lig.
Epaisseur de l'avant-bras au même endroit.	»	1	8	»	1	9
Circonférence du poignet. . .	»	4	6	»	4	5
Circonférence du métacarpe. .	»	3	7	»	3	6
Longueur depuis le poignet jusqu'au bout des ongles. . .	»	5	6	»	6	5
Longueur de la jambe depuis le genou jusqu'au talon. . .	»	10	7	»	11	3
Largeur du haut de la jambe.	»	4	8	»	4	9
Epaisseur.	»	1	3	»	2	1
Largeur à l'endroit du talon. .	»	2	3	»	2	3
Circonférence du métacarpe. .	»	3	3	»	3	1
Longueur depuis le talon jusqu'au bout des ongles. . . .	»	8	7	»	4	4
Largeur du pied de devant. . .	»	1	10	»	2	»
Largeur du pied de derrière. .	»	1	8	»	1	11
Longueur des plus grands ongles.	»	»	7	»	»	9
Largeur à leur base.	»	»	3	»	»	3

Dans nos climats, les animaux sauvages qui approchent le plus du chien, et surtout du chien à oreilles droites, du chien de berger, que je regarde comme la souche et le type de l'espèce entière, sont le renard et le loup; et comme la conformation intérieure est presqu'entièrement la même, et que les différences extérieures sont assez légères, j'ai voulu essayer s'ils pourroient produire ensemble; j'espérois qu'au moins on parviendroit à les faire accoupler, et que, s'ils ne produisoient pas des individus féconds, ils engendreroient des espèces de

mulets qui auroient participé de la nature des deux (1). Pour cela, j'ai fait élever une louve prise dans les bois, à l'âge de deux ou trois mois, avec un mâtin de même âge; ils étoient enfermés ensemble et seuls, dans une assez grande cour ou aucune autre bête ne pouvoit entrer, et où ils avoient un abri pour se retirer; ils ne connoissoient, ni l'un ni l'autre, aucun individu de leur espèce, ni même aucun homme que celui qui étoit chargé du soin de leur porter tous les jours à manger. On les a gardés trois ans, toujours avec la même attention, et sans les contraindre, ni les enchaîner. Pendant la première année, ces jeunes animaux jouoient perpétuellement ensemble, et paroissoient s'aimer beaucoup; à la seconde année, ils commencèrent par se disputer la nourriture, quoiqu'on leur en donnât plus qu'il ne leur en falloit. La querelle venoit toujours de la louve. On leur portoit de la viande et des os sur un grand plat de bois que l'on posoit à

(1) Je laisse subsister le récit de ces expériences infructueuses, quoique Buffon ait reconnu depuis que les chiens et les loups pouvoient produire entre eux des individus féconds, ainsi qu'on le verra tout à l'heure. SONNINI.

terre ; dans l'instant même la louve, au lieu de se jeter sur la viande, commençoit par écarter le chien, et prenoit ensuite le plat par la tranche si adroitement, qu'elle ne laissoit rien tomber de ce qui étoit dessus, et emportoit le tout en fuyant; et comme elle ne pouvoit sortir, je l'ai vue souvent faire, cinq ou six fois de suite, le tour de la cour, tout le long des murailles, toujours tenant le plat de niveau entre ses deuts, et ne le reposer à terre que pour reprendre haleine et pour se jeter sur la viande avec voracité, et sur le chien avec fureur, lorsqu'il vouloit approcher. Le chien étoit plus fort que la louve; mais, comme il étoit plus doux, ou plutôt moins féroce, on craignoit pour sa vie, et on lui mit un collier. Après la deuxième année, les querelles étoient encore plus vives, et les combats plus fréquens; et on mit aussi un collier à la louve, que le chien commençoit à ménager beaucoup moins que dans les premiers tems. Pendant ces deux ans, il n'y eut pas le moindre signe de chaleur ou de desir, ni dans l'un ni dans l'autre; ce ne fut qu'à la fin de la troisième année, que ces animaux commencèrent à ressentir les impressions de l'ardeur du rut, mais sans amour; car,

loin que cet état les adoucit, ou les rapprochât l'un de l'autre, ils n'en devinrent que plus intraitables et plus féroces. Ce n'étoit plus que des hurlemens de douleur, mêlés à des cris de colère. Ils maigrirent tous deux en moins de trois semaines, sans jamais s'approcher autrement que pour se déchirer : enfin ils s'acharnèrent si fort l'un contre l'autre, que le chien tua la louve qui étoit devenue la plus maigre et la plus foible, et l'on fut obligé de tuer le chien quelques jours après, parce qu'au moment qu'on voulut le mettre en liberté, il fit un grand dégât, en se lançant avec fureur sur les volailles, sur les chiens, et même sur les hommes.

J'avois dans le même tems, des renards, deux mâles et une femelle, que l'on avoit pris dans des pièges, et que je faisois garder, loin les uns des autres, dans des lieux séparés; j'avois fait attacher l'un de ces renards avec une chaîne légère, mais assez longue, et on lui avoit bâti une petite hutte où il se mettoit à l'abri. Je le gardai pendant plusieurs mois, il se portoit bien ; et, quoiqu'il eût l'air ennuyé et les yeux toujours fixés sur la campagne qu'il voyoit de sa hutte, il ne laissoit pas de manger de très-

grand appétit. On lui présenta une chienne en chaleur, que l'on avoit gardée, et qui n'avoit pas été couverte; et, comme elle ne vouloit pas rester auprès du renard, on prit le parti de l'enchaîner dans le même lieu, et de leur donner largement à manger. Le renard ne la mordit, ni ne la maltraita point: pendant dix jours qu'ils demeurèrent ensemble, il n'y eut pas la moindre querelle, ni le jour ni la nuit, ni aux heures du repas; le renard s'approchoit même assez familièrement; mais, dès qu'il avoit flairé de trop près sa compagne, le signe du desir disparoissoit, et il s'en retournoit tristement dans sa hutte; et il n'y eut donc point d'accouplement. Lorsque la chaleur de cette chienne fut passée, on lui en substitua une autre qui venoit d'entrer en chaleur, et ensuite une troisième et une quatrième. Le renard les traita toutes avec la même douceur, mais avec la même indifférence; et, afin de m'assurer si c'étoit la répugnance naturelle ou l'état de contrainte où il étoit qui l'empêchoit de s'accoupler, je lui fis amener une femelle de son espèce; il la couvrit, dès le même jour plus d'une fois; et nous trouvâmes, en la disséquant quelques semaines après, qu'elle étoit pleine, et qu'elle

auroit produit quatre petits renards. On présenta, de même successivement, à l'autre renard, plusieurs chiennes en chaleur; on les enfermoit avec lui, dans une cour où ils n'étoient point enchaînés; il n'y eut ni haine, ni amour, ni combat, ni caresses, et ce renard mourut au bout de quelque mois, de dégoût ou d'ennui.

Ces épreuves nous apprennent au moins que le renard et le loup ne sont pas tout à fait de la même nature que le chien; que ces espèces non seulement sont différentes, mais séparées et assez éloignées pour ne pouvoir les rapprocher, du moins dans ces climats; que par conséquent le chien ne tire pas son origine du renard ou du loup, et que les nomenclateurs (1), qui ne regardent ces deux animaux que comme des chiens sauvages, ou qui ne prennent le chien que pour un loup ou un renard devenu domestique, et qui leur donnent à tous trois le nom commun de chien, se trompent, pour n'avoir pas assez consulté la Nature.

(1) *Canis caudâ (sinistrorsùm) recurvâ*, le chien. *Canis caudâ incurvâ*; le loup. *Canis caudâ rectâ*, le renard. *Linnæi Syst. nat.*

Il y a, dans les climats plus chauds que le nôtre, une espèce d'animal féroce et cruel, moins différent du chien que ne le sont le renard ou le loup. Cet animal, qui s'appelle *adive* ou *chacal*, a été remarqué et assez bien décrit par quelques voyageurs; on en trouve un grand nombre en Asie et en Afrique, aux environs de Trébisonde (1), autour du mont Caucase, en Mingrélie (2), en Natolie (3), en Hyrcanie (4), en Perse, aux Indes, à Surate (5), à Goa, à Guzarate, à Bengale, au Congo (6), en Guinée et en plusieurs autres endroits : et quoique cet animal soit regardé par les naturels du pays qu'il habite, comme un chien sauvage, et que son nom même le désigne; comme il

(1) Voyages de Gemelli Carreri. Paris, 1719, t. I, page 419.

(2) Voyage de Chardin. Londres, 1686, page 76.

(3) Voyage de Dumont. La Haye, 1699, tome IV, pages 28 et suiv.

(4) Voyage de Chardin. Amsterdam, 1711, tome II, page 29.

(5) Voyage d'Innigo de Biervillas. Paris, 1736, partie I, page 178.

(6) Voyage de Bosman, pages 241, 331 et 332. Voyage du P. Zuchel, capucin, page 293.

est très-douteux qu'il se mêle avec les chiens, et qu'il puisse engendrer ou produire avec eux, nous en ferons l'histoire à part, comme nous ferons aussi celle du loup, celle du renard, et celle de tous les autres animaux qui, ne se mêlant point ensemble, font autant d'espèces distinctes et séparées.

Ce n'est pas que je prétende, d'une manière décisive et absolue, que l'adive, et même que le renard et le loup ne soient jamais, dans aucun temis, ni dans aucun climat, mêlés avec les chiens. Les anciens l'assurent assez positivement, pour qu'on puisse avoir encore sur cela quelques doutes, malgré les épreuves que je viens de rapporter; et j'avoue qu'il faudroit un plus grand nombre de pareilles épreuves, pour acquérir sur ce fait une certitude entière (1). Aristote, dont je suis très-porté à respecter le témoignage, dit précisément (2) qu'il est rare que les animaux qui sont d'espèces différentes, se mêlent ensemble; que cependant il est certain que cela arrive dans les chiens, les renards et les loups; que les chiens indiens proviennent d'une

(1) Voyez ma note de la page 227. SONNINI.

(2) Arist. *de generat. animal.* lib. II, cap. 5.

autre bête sauvage semblable et d'un chien. On pourroit croire que cette bête sauvage, à laquelle il ne donne point de nom, est l'adive; mais il dit dans un autre endroit (1) que ces chiens indiens viennent du tigre et du chien, ce qui me paroît encore plus difficile à croire, parce que le tigre est d'une nature et d'une forme bien plus différentes de celle du chien, que le loup, le renard ou l'adive. Il faut convenir qu'Aristote semble lui-même infirmer son témoignage à cet égard; car, après avoir dit que les chiens indiens viennent d'une bête sauvage semblable au loup ou au renard, il dit ailleurs qu'ils viennent du tigre; et sans énoncer si c'est du tigre ou de la chienne, ou du chien et de la tigresse, il ajoute seulement que la chose ne réussit pas d'abord, mais seulement à la troisième portée; que de la première fois il ne résulte encore que des tigres; qu'on attache les chiens dans les déserts, et qu'à moins que le tigre ne soit en chaleur, ils sont souvent dévorés; que ce qui fait que l'Afrique produit souvent des prodiges et des monstres, c'est que l'eau y étant très-rare et la chaleur fort grande, les animaux de diffé-

(1) Arist. *hist. animal.* lib. VIII, cap. 28.

rentes espèces se rencontrent assemblés en grand nombre dans le même lieu pour boire; que c'est là qu'ils se familiarisent, s'accouplent et produisent. Tout cela me paroît conjectural, incertain, et même assez suspect, pour n'y pas ajouter foi; car plus on observe la nature des animaux, plus on voit que l'indice le plus sûr pour en juger, c'est l'instinct. L'examen le plus attentif des parties intérieures, ne nous découvre que les grosses différences; le cheval et l'âne, qui se ressemblent parfaitement par la conformation des parties intérieures, sont cependant des animaux d'une nature différente; le taureau, le bélier et le bouc, qui ne diffèrent en rien les uns des autres pour la conformation intérieure de tous les viscères, sont d'espèces encore plus éloignées que l'âne et le cheval; et il en est de même du chien, du renard et du loup. L'inspection de la forme extérieure nous éclaire davantage; mais comme dans plusieurs espèces, et sur-tout dans celles qui ne sont pas éloignées, il y a même à l'extérieur, beaucoup plus de ressemblance que de différence, cette imperfection ne suffit pas encore pour décider si ces espèces sont différentes ou les mêmes : enfin, lorsque les nuances sont encore plus légères, nous ne

pouvons les saisir qu'en combinant les rapports de l'instinct. C'est en effet par le naturel des animaux qu'on doit juger de leur nature; et si l'on supposoit des animaux tout semblables pour la forme, mais tous différens pour le naturel, ces deux animaux, qui ne voudroient pas se joindre, et qui ne pourroient produire ensemble, seroient, quoique semblables, de deux espèces différentes.

Ce même moyen auquel on est obligé d'avoir recours pour juger de la différence des animaux dans les espèces voisines, est, à plus forte raison, celui qu'on doit employer de préférence à tous autres, lorsqu'on veut ramener à des points fixes les nombreuses variétés que l'on trouve dans la même espèce; nous en conoissons plus de trente dans celle du chien, et assurément nous ne les connoissons pas toutes. De ces trente variétés, il y en a dix-sept que l'on doit rapporter à l'influence du climat; savoir, le chien du berger, le chien-loup, le chien de Sibérie, le chien d'Islande et le chien de Laponie, le mâtin, les lévriers, le grand danois et le chien d'Irlande, le chien courant, les braques, les bassets, les épagneuls et le barbet, le petit danois, le chien-turc et le dogue; les treize autres, qui sont le chien-

turc métis, le lévrier à poil de loup, le chien-bouffe, le chien de malte ou bichon, le roquet, le dogue de forte race, le doguin ou mopse, le chien de Calabre, le burgos, le chien d'Alicante, le chien-lion, le petit barbet et le chien qu'on appelle *artois*, *islois* ou *quatre-vingt*, ne sont que des métis qui proviennent du mélange des premiers; et en rapportant chacun de ces chiens métis aux deux races dont ils sont issus, leur nature est dès-lors assez connue; mais à l'égard des dix-sept premières races, si l'on veut connoître les rapports qu'elles peuvent avoir entre elles, il faut avoir égard à l'instinct, à la forme et à plusieurs autres circonstances. J'ai mis ensemble le chien de berger, le chien-loup, le chien de Sibérie; le chien de Laponie et le chien d'Islande, parce qu'ils se ressemblent plus qu'ils ne ressemblent aux autres par la figure et par le poil; qu'ils ont tous cinq le museau pointu à peu près comme le renard; qu'ils sont les seuls qui aient les oreilles droites, et que leur instinct les porte à suivre et garder les troupeaux. Le mâtin, le lévrier, le grand danois et le chien d'Irlande, ont, outre la ressemblance de la forme et du long museau, le même naturel; ils aiment à courir, à suivre les chevaux, les

équipages; ils ont peu de nez, et chassent plutôt à vue qu'à l'odorat. Les vrais chiens de chasse sont les chiens courans, les braques, les bassets, les épagneuls et les barbets; quoiqu'ils diffèrent un peu par la forme du corps, ils ont cependant tous le museau gros; et comme leur instinct est le même, on ne peut guère se tromper en les mettant ensemble. L'épagneul, par exemple, a été appelé par quelques naturalistes, *canis aviarius terrestris*, et le barbet, *canis aviarius aquaticus*; et en effet, la seule différence qu'il y ait dans le naturel de ces deux chiens, c'est que le barbet, avec son poil touffu, long et frisé, va plus volontiers à l'eau que l'épagneul, qui a le poil lisse et moins fourni, ou que les trois autres qui l'ont trop court et trop clair pour ne pas craindre de se mouiller la peau. Enfin, le petit danois et le chien-turc ne peuvent manquer d'aller ensemble, puisqu'il est avéré que le chien-turc n'est qu'un petit danois qui a perdu son poil. Il ne reste que le dogue, qui, par son museau court, semble se rapprocher du petit danois plus que d'aucun autre chien, mais qui en diffère à tant d'autres égards, qu'il paroît seul former une variété différente de toutes les autres, tant pour la forme que pour l'ins-

tinct : il semble aussi affecter un climat particulier ; il vient d'Angleterre, et l'on a peine à en maintenir la race en France; les métis qui en proviennent, et qui sont le dogue de forte race et le doguin, y réussissent mieux : tous ces chiens ont le nez si court qu'ils ont peu d'odorat, et souvent beaucoup d'odeur. Il paroît aussi que la finesse de l'odorat, dans les chiens, dépend de la grosseur plus que de la longueur du museau, parce que le lévrier, le mâtin et le grand danois, qui ont le museau fort alongé, ont beaucoup moins de nez que le chien courant, le braque et le basset, et même que l'épagneul et le barbet, qui ont tous, à proportion de leur taille, le museau moins long, mais plus gros que les premiers.

Quoique nous ayons donné toutes les variétés constantes que nous avons pu rassembler dans l'espèce du chien, il en reste néanmoins quelques-unes que nous n'avons pu nous procurer. Par exemple, il y a une race de chiens sauvages dont j'ai vu deux individus, et que je n'ai pas été à portée de décrire ni de faire dessiner. M. Aubry, curé de Saint-Louis, dont tous les savans connoissent le beau cabinet, et qui joint à beaucoup de connoissances en histoire naturelle,

le goût de les rendre utiles, par la communication franche et honnête de ce qu'il possède en ce genre, nous a souvent fourni des animaux nouveaux qui nous étoient inconnus; et, au sujet des chiens, il nous a dit avoir vu, il y a plusieurs années, un chien de la grandeur à peu près d'un épagneul de la moyenne espèce, qui avoit de longs poils et une grande barbe au menton. Ce chien provenoit de parens de même race, qui avoient autrefois été donnés à Louis XIV, par M. le comte de Toulouse. M. le comte de Lassai eut aussi de ces mêmes chiens, mais on ignore ce que cette rece singulière est devenue.

A l'égard des chiens sauvages, dans lesquels il se trouve, comme dans les chiens domestiques, des races diverses, je n'ai pas eu d'autres informations que celles dont j'ai fait mention. Seulement M. le vicomte de Querhoënt a eu la bonté de me communiquer une note au sujet des chiens sauvages qui se trouvent dans les terres voisines du cap de Bonne-Espérance. Il dit « qu'il y a au cap, des compagnies très-nombreuses de chiens sauvages, qui sont de la taille de nos grands chiens, et qui ont le poil marqué de diverses couleurs. Ils ont les oreilles droites,

courent

courent d'une grande vîtesse, et ne s'établissent nulle part fixement. Ils détruisent une quantité étonnante de bêtes fauves ; on en tue rarement, et ils se prennent difficilement aux pièges, car ils n'approchent pas aisément des choses que l'homme a touchées. Comme on rencontre quelquefois de leurs petits dans les bois, on a tenté de les rendre domestiques ; mais ils sont si méchans étant grands, qu'on y a renoncé (1). »

(1) « Ces chiens sauvages, dit Sparrman, sont, sur-tout pour les moutons et les chèvres, les animaux les plus destructeurs auxquels soient exposés les troupeaux, tant des colons africains que des hottentots. Ils ne se contentent pas, dit-on, d'assouvir leur faim, ils blessent et tuent tout ce qu'ils trouvent : ils marchent toujours par troupes, et rodent nuit et jour autour de leur proie. La voix qu'ils font entendre en chassant, ressemble aux aboiemens de nos chiens ordinaires ; elle est seulement un peu plus douce. On assure qu'ils ont quelquefois le courage de se mesurer avec des chiens beaucoup plus forts qu'eux, tant domestiques que sauvages, et qu'ils eurent une fois la hardiesse de se retourner contre un chasseur qui les poursuivoit à cheval. On a observé qu'ils chassent eux-mêmes avec beaucoup de sagacité ; qu'ils se secondent l'un l'autre, et agissent parfaitement de concert ; en même tems chacun d'eux en particulier fait de son mieux pour rencontrer ou

La plus ou moins grande perfection des sens, qui ne fait pas dans l'homme une qualité éminente, ni même remarquable, fait dans les animaux tout leur mérite, et produit comme cause, tous les talens dont leur nature peut être susceptible. Je n'entreprendrai pas de faire ici l'énumération de toutes les qualités d'un chien de chasse, on sait assez combien l'excellence de l'odorat,

---

attraper le gibier, qui devient à la fin une curée commune. Maigres comme des squelettes, avec des places pelées sur le corps, ils sont toujours ideux. Il y en a, dit-on, de deux espèces; les uns plus grands, d'une couleur rougeâtre avec des taches noires; les autres moins grands et plus bruns. Ceux que je vis alors à la distance de deux cents pas, étoient probablement de la plus grande espèce. Ils avoient deux pieds de haut, le poil court et roussâtre. Personne n'a encore essayé de les apprivoiser. On pourroit cependant éprouver à quel dégré ces hideux et féroces animaux peuvent être alliés avec les épagneuls civilisés et mignons, que le beau sexe honore de sa faveur et de ses soins (*). » SONNINI.

(*) Il est possible qu'il y ait encore, en Afrique, une autre espèce de chiens sauvages; car un paysan, nommé POTTGIETER, me dit que, dans Mosel-bay, il avoit vu un animal de la grandeur et de la forme d'un dogue ordinaire, mais avec de plus grandes oreilles, marqué de blanc sous le ventre, et brunâtre par tout le reste du corps. Son compagnon le tira et manqua son coup.

jointe à l'éducation, lui donne d'avantage et de supériorité sur les autres animaux; mais ces détails n'apppartiennent que de loin à l'histoire naturelle, et d'ailleurs les ruses et les moyens, quoiqu'émanés de la simple Nature, que les animaux sauvages mettent en œuvre pour se dérober à la recherche, ou pour éviter la poursuite et les atteintes des chiens, sont peut-être plus merveilleux que les méthodes les plus fines de l'art de la chasse.

Le chien, lorsqu'il vient de naître, n'est pas encore entièrement achevé : dans cette espèce, comme dans celle de tous les animaux qui produisent en grand nombre, les petits, au moment de leur naissance, ne sont pas aussi parfaits que dans les animaux qui n'en produisent qu'un ou deux. Les chiens naissent communément avec les yeux fermés; les deux paupières ne sont pas simplement collées, mais adhérentes par une membrane qui se déchire lorsque le muscle de la paupière supérieure est devenu assez fort pour la relever et vaincre cet obstacle, et la plupart des chiens n'ont les yeux ouverts qu'au dixième ou douzième jour. Dans ce même tems les os du crâne ne sont pas achevés, le corps est bouffi, le museau gonflé, et leur

forme n'est pas encore bien dessinée ; mais en moins d'un mois ils apprennent à faire usage de tous leurs sens, et prennent ensuite de la force et un prompt accroissement. Au quatrième mois ils perdent quelques-unes de leurs dents, qui, comme dans les autres animaux, sont bientôt remplacées par d'autres qui ne tombent plus : ils ont en tout quarante deux dents, savoir ; six incisives en haut et six en bas, deux canines en haut et deux en bas, quatorze mâchelières en haut et douze en bas ; mais cela n'est pas constant ; il se trouve des chiens qui ont plus ou moins de dents mâchelières. Dans ce premier âge, les mâles comme les femelles s'accroupissent un peu pour pisser ; ce n'est qu'à neuf ou dix mois que les mâles, et même quelques femelles, commencent à lever la cuisse, et c'est dans ce même tems qu'ils commencent à être en état d'engendrer. Le mâle peut s'accoupler en tout tems ; mais la femelle ne le reçoit que dans des tems marqués ; c'est ordinairement deux fois par an, et plus fréquemment en hyver qu'en été : la chaleur dure dix, douze et quelquefois quinze jours ; elle se marque par des signes extérieurs ; les parties de la génération sont humides, gonflées et proé-

minentes au dehors; il y a un petit écoulement de sang tant que cette ardeur dure, et cet écoulement, aussi bien que le gonflement de la vulve, commencent quelques jours avant l'accouplement: le mâle sent de loin la femelle dans cet état, et la recherche; mais ordinairement elle ne se livre que six ou sept jours après qu'elle a commencé à entrer en chaleur. On a reconnu qu'un seul accouplement suffit pour qu'elle conçoive, même en grand nombre; cependant, lorsqu'on la laisse en liberté, elle s'accouple plusieurs fois par jour avec tous les chiens qui se présentent: on observe seulement que, lorsqu'elle peut choisir, elle préfère toujours ceux de la plus grosse et de la plus grande taille, quelque laids et quelque disproportionnées qu'ils puissent être: aussi arrive-t-il assez souvent que de petites chiennes qui ont reçu des mâtins, périssent en faisant leurs petits.

M. de Mailly, de l'académie de Dijon, connu par plusieurs bons ouvrages de littérature, m'a communiqué un fait qui mérite de trouver place dans l'histoire naturelle du chien: voici l'extrait de la lettre qu'il m'a écrite à ce sujet, le 6 octobre 1772.

«Le curé de Norges, près de Dijon, pos-

sède une chienne qui, sans avoir jamais porté ni mis bas, a cependant tous les symptômes qui caractérisent ces deux manières d'être. Elle entre en chaleur à peu près dans le même tems que tous les autres animaux de son espèce, avec cette différence qu'elle ne souffre aucun mâle; elle n'en a jamais reçu. Au bout du tems ordinaire de sa portée, ses mamelles se remplissent comme si elle étoit en gésine, sans que son lait soit provoqué par aucune traite particulière, comme il arrive quelquefois à d'autres animaux auxquels on en tire, ou quelque subtance fort semblable, en fatigant leurs mamelles. Il n'y a rien ici de pareil; tout se fait selon l'ordre de la Nature, et le lait paroît être si bien dans son caractère, que cette chienne a déjà allaité des petits qu'on lui a donnés, et pour lesquels elle a autant de tendresse, de soins et d'attention que si elle étoit leur véritable mère. Elle est actuellement dans ce cas, et je n'ai l'honneur de vous assurer que ce que je vois. Une chose plus singulière peut-être, est que la même chienne, il y a deux ou trois ans, allaita deux chats, dont l'un contracta si bien les inclinations de sa nourrice, que son cri s'en ressentit; au bout de quelque tems on s'aperçut qu'il ressembloit beau-

coup plus à l'aboiement du chien qu'au miaulement du chat. »

Si ce fait de la productoin du lait, sans accouplement et sans prégnation, étoit plus fréquent dans les animaux quadrupèdes femelles, ce rapport les rapprocheroit des oiseaux femelles, qui produisent des œufs sans le concours du mâle.

Une chose que tout le monde sait, et qui cependant n'en est pas moins une singularité de la Nature, c'est que dans l'accouplement ces animaux ne peuvent se séparer, même après la consommation de l'acte de la génération; tant que l'état d'érection et de gonflement subsiste, ils sont forcés de demeurer unis, et cela dépend sans doute de leur conformation. Le chien a non seulement, comme plusieurs autres animaux, un os dans la verge, mais les corps caverneux forment, dans le milieu, une espèce de bourrelet fort apparent, et qui se gonfle beaucoup dans l'érection. La chienne, qui de toutes les femelles est peut-être celle dont le clitoris est le plus considérable et le plus gros dans le tems de la chaleur, présente de son côté un bourrelet, ou plutôt une tumeur ferme et saillante, dont le gonflement, aussi bien que celui des parties voisines, dure peut-être bien

plus long-tems que celui du mâle, et suffit peut-être aussi pour le retenir malgré lui; car au moment que l'acte est consommé, il change de position; il se remet à pied pour se reposer sur ses quatre jambes; il a même l'air triste; et les efforts pour se séparer ne viennent jamais de la femelle.

Les chiennes portent neuf semaines, c'est-à-dire, soixante-trois jours, quelquefois soixante-deux ou soixante-un, et jamais moins de soixante; elles produisent six, sept, et quelquefois jusqu'à douze petits; celles qui sont de la plus grande et de la plus forte taille, produisent en plus grand nombre que les petites, qui souvent ne font que quatre ou cinq, et quelquefois qu'un ou deux petits, sur-tout dans les premières portées, qui sont toujours moins nombreuses que les autres dans tous les animaux.

Les chiens, quoique très-ardens en amour, ne laissent pas de durer; il ne paroît pas même que l'âge diminue leur ardeur; ils s'accouplent et produisent pendant toute la vie, qui est ordinairement bornée à quatorze ou quinze ans, quoiqu'on en ait gardé quelques-uns jusqu'à vingt. La durée de la vie est dans le chien, comme dans les autres animaux, proportionnelle au tems de l'accrois-

sement ; il est environ deux ans à croître ; il vit aussi sept fois deux ans : l'on peut connoître son âge par les dents qui, dans la jeunesse, sont blanches, tranchantes et pointues, et qui, à mesure qu'il vieillit, deviennent noires, mousses et inégales : on le connoît aussi par le poil, car il blanchit sur le museau, sur le front et autour des yeux.

Ces animaux qui de leur naturel sont très-vigilans, très-actifs, et qui sont faits pour le plus grand mouvement, deviennent dans nos maisons, par la surcharge de la nourriture, si pesans et si paresseux, qu'ils passent toute leur vie à ronfler, dormir et manger. Ce sommeil, presque continuel, est accompagné de rêves, et c'est peut-être une douce manière d'exister ; ils sont naturellement voraces ou gourmands, et cependant ils peuvent se passer de nourriture pendant long-tems. Il y a, dans les Mémoires de l'académie des sciences (1), l'histoire d'une chienne qui, ayant été oubliée dans une maison de campagne, a vécu quarante jours sans autre nourriture que l'étoffe ou la laine

(1) Histoire de l'académie des sciences ; année 1706, page 5.

d'un matelas qu'elle avoit déchiré. Il paroît que l'eau leur est encore plus nécesssaire que la nourriture ; ils boivent souvent et abondamment ; on croit même vulgairement que quand ils manquent d'eau pendant longtems, ils deviennent enragés. Une chose qui leur est particulière, c'est qu'ils paroissent faire des efforts et souffrir toutes les fois qu'ils rendent leurs excrémens. Ce n'est pas, comme le dit Aristote (1), parce que les intestins deviennent plus étroits en approchant de l'anus ; il est certain, au contraire, que dans le chien, comme dans les autres animaux, les gros boyaux s'élargissent toujours de plus en plus, et que le rectum est plus large que le colon : la sécheresse du tempérament de cet animal suffit pour produire cet effet, et les étranglemens qui se trouvent dans le colon, sont trop loin pour qu'on puisse l'attibuer à la conformation des intestins.

Pour donner une idée plus nette de l'ordre des chiens, de leur génération dans les différens climats, et du mélange de leurs races, je joins ici une table, ou, si l'on veut, une espèce d'arbre genéalogique, où l'on pourra

(1) Aristot. *de partibus animal.* capite ultimo.

voir d'un coup d'œil toutes ces variétés. Cette table est orientée comme les cartes géographiques ; et l'on a suivi, autant qu'il étoit possible, la position respective des climats.

Le chien de berger est la souche de l'arbre. Ce chien transporté dans les climats rigoureux du nord, s'est enlaidi et rapetissé chez les lapons, et paroît s'être maintenu, et même perfectionné en Islande, en Russie, en Sibérie, dont le climat est un peu moins rigoureux, et où les peuples sont un peu plus civilisés. Ces changemens sont arrivés par la seule influence de ces climats, qui n'a pas produit une grande altération dans la forme; car tous ces chiens ont les oreilles droites, le poil épais et long, l'air sauvage, et ils n'aboient pas aussi fréquemment ni de la même manière que ceux qui, dans des climats plus favorables, se sont perfectionnés davantage. Le chien l'Islande est le seul qui n'ait pas les oreilles entièrement droites; elles sont un peu pliées par leur extrémité; aussi l'Islande est, de tous les pays du nord, l'un des plus anciennement habités par des hommes à demi-civilisés.

Le même chien de berger, transporté dans des climats tempérés, et chez des peuples

entièrement policés, comme en Angleterre, en France, en Allemagne, aura perdu son air sauvage, ses oreilles droites, son poil rude, épais et long, et sera devenu dogue, chien courant et mâtin par la seule influence de ces climats. Le mâtin et le dogue ont encore les oreilles en partie droites; elles ne sont qu'à demi-pendantes; et ils ressemblent assez, par leurs mœurs et par leur naturel sanguinaire, au chien duquel ils tirent leur origine. Le chien courant est celui des trois qui s'en éloigne le plus; les oreilles longues, entièrement pendantes, la douceur, la docilité, et, si on peut le dire, la timidité de ce chien, sont autant de preuves de la grande dégénération, ou, si l'on veut, de la grande perfection qu'a produite une longue domesticité, jointe à une éducation soignée et suivie.

Le chien courant, le braque et le basset ne font qu'une seule et même race de chiens; car l'on a remaqué que dans la même portée il se trouve assez souvent des chiens courans, des braques et des bassets, quoique la lice n'ait été couverte que par l'un de ces trois chiens. J'ai accolé le braque de Bengale au braque commun, parce qu'il n'en diffère en effet que par la robe, qui est mouchetée; et

NAPOLI

Le Pyrame. C. Peyrard Sculp.

j'ai joint de même le basset à jambes torses au basset ordinaire, parce que le défaut dans les jambes de ce chien ne vient originairement que d'une maladie semblable au rachitis, dont quelques individus ont été attaqués, et dont ils ont transmis le résultat, qui est de la déformation des os, à leurs descendans.

Le chien courant, transporté en Espagne et en Barbarie, où presque tous les animaux ont le poil fin, long et fourni, sera devenu épagneul et barbet. Le grand et le petit épagneul, qui ne diffèrent que par la taille, transportés en Angleterre, ont changé de couleur du blanc au noir, et sont devenus, par l'influence du climat, grand et petit gredins, auxquels on doit joindre le pyrame, qui n'est qu'un gredin noir comme les autres, mais marqué de feu aux quatre pattes, aux yeux et au museau.

Le mâtin, transporté au nord, est devenu grand danois; et transporté au midi, est devenu lévrier. Les grands lévriers viennent du Levant, ceux de taille médiocre, d'Italie; et ces lévriers d'Italie, transportés en Angleterre, sont devenus levrons, c'est-à-dire, lévriers encore plus petits.

Le grand danois, transporté en Irlande,

en Ukraine, en Tartarie, en Epire, en Albanie, est devenu chien d'Irlande; et c'est le plus grand de tous les chiens.

Le dogue, transporté d'Angleterre en Danemarck, est devenu petit danois; et ce même petit danois, transporté dans les climats chauds, est devenu chien turc. Toutes ces races, avec leurs variétés, n'ont été produites que par l'influence du climat, jointe à la douceur de l'abri, à l'effet de la nourriture, et au résultat d'une éducation soignée. Les autres chiens ne sont pas de races pures, et proviennent du mélange de ces premières races. J'ai marqué, par des lignes ponctuées, la double origine de ces races métives.

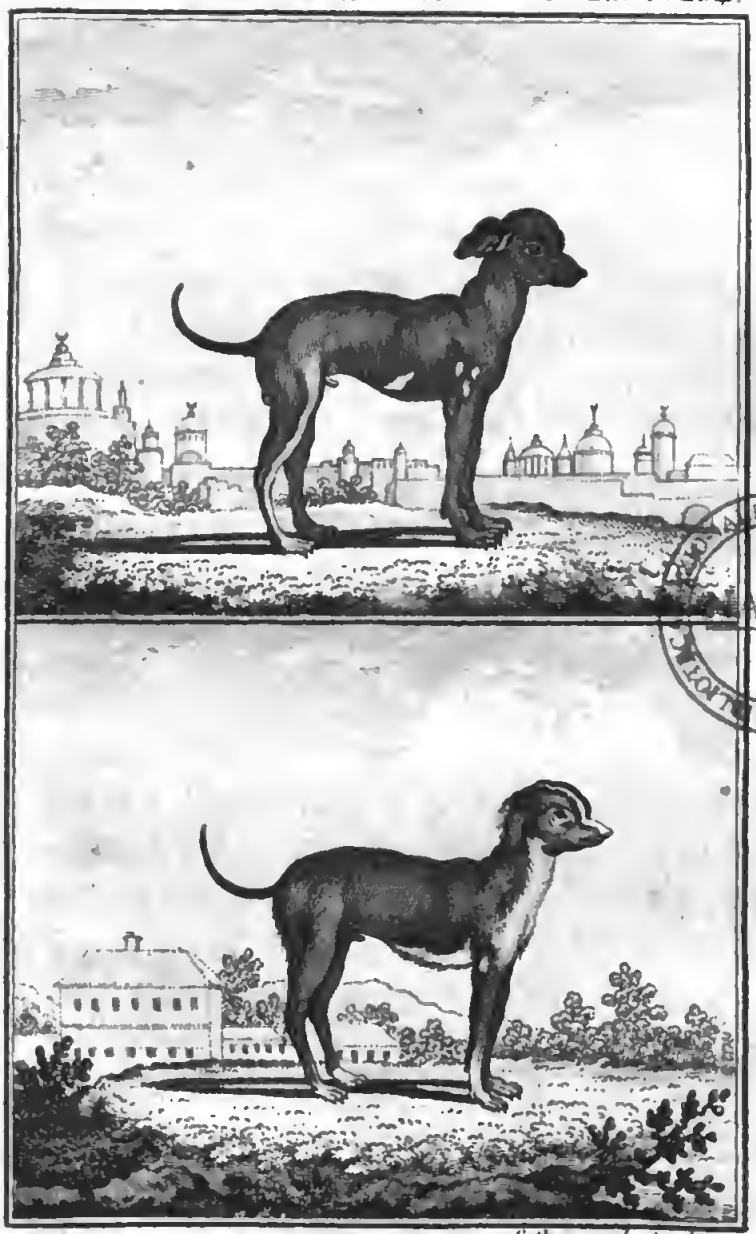
Le lévrier et le mâtin ont produit le lévier métis, que l'on appelle aussi *lévrier à poil de loup*. Ce métis a le museau moins effilé que le franc lévrier, qui est très-rare en France.

Le grand danois et le grand épagneul ont produit ensemble le chien de Calabre, qui est un beau chien à longs poils touffus, et plus grand, par la taille, que les plus gros mâtins.

L'épagneul et le basset produisent un autre chien que l'on appelle *burgos*.

L'épagneul et le petit danois produisent le

Pl. xx. Le Chien Turc T. 23. P. 254.

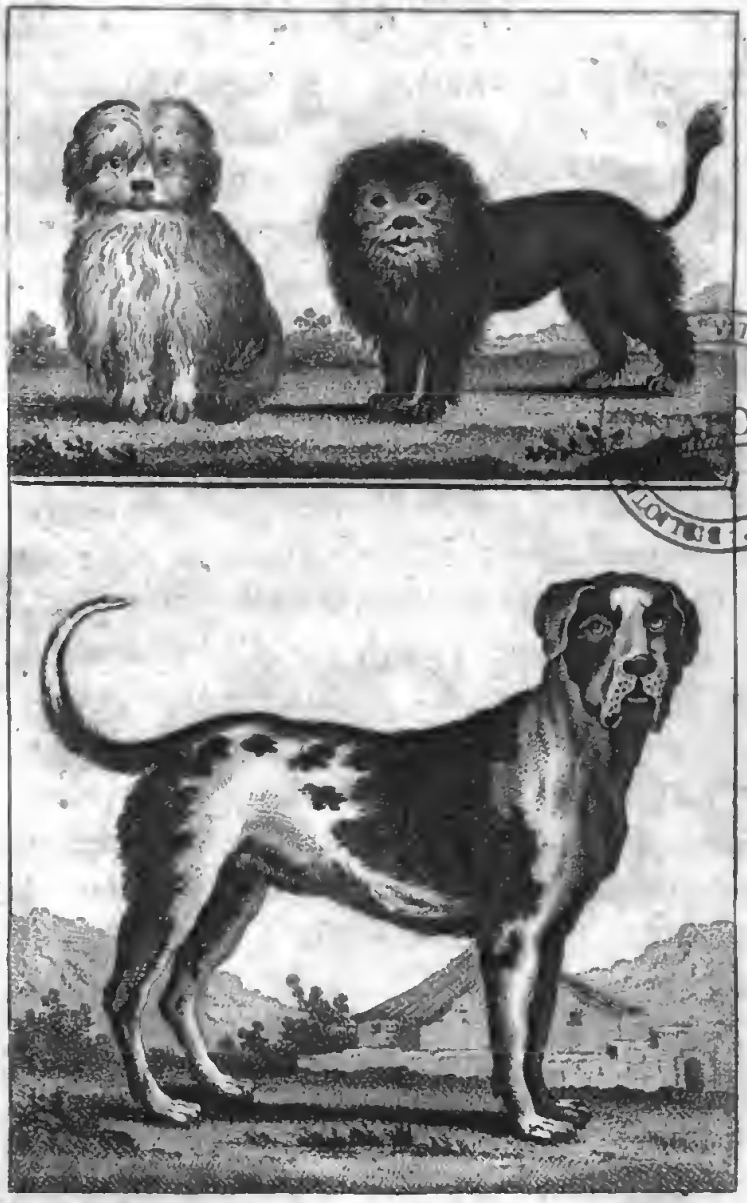


Chien Metis

C. Pogsard Sculp.

BIBLIOTECA "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

LE BICHON CHIEN LION



LE DOGUE DE FORTE RACE.

chien-lion, qui est maintenant fort rare.

Les chiens à longs poils, fins et frisés, que l'on appelle *bouffes*, et qui sont de la taille des plus grands barbets, viennent du grand épagneul et du barbet.

Le petit barbet vient du petit épagneul et du barbet.

Le dogue produit, avec le mâtin, un chien métis que l'on appelle *dogue de forte race*, qui est beaucoup plus gros que le vrai dogue ou dogue d'Angleterre, et qui tient plus du dogue que du mâtin.

Le doguin vient du dogue d'Angleterre et du petit danois (1).

Tous ces chiens sont des métis simples, et viennent du mélange de deux races pures. Mais il y a encore d'autres chiens qu'on pourroit appeler *doubles métis*, parce qu'ils viennent du mélange d'une race pure et d'une race déjà mêlée.

Le roquet est un double métis qui vient du doguin et du petit danois.

---

(1) Le doguin est fort à la mode aujourd'hui, sous le nom de *carlin*, qu'on lui a donné à cause de l'espèce de marque noire, ressemblant à la figure d'un arlequin, rôle dans lequel Carlin a acquis une grande réputation. SONNINI.

Le chien d'Alicante est aussi un double métis qui vient du doguin et du petit épagneul.

Le chien de Malte, ou bichon, est encore un double métis qui vient du petit epagneul et du petit barbet.

Enfin, il y a des chiens qu'on pourroit appeler *triples métis*, parce qu'ils viennent du mélange de deux races déjà mêlées toutes deux : tel est le chien d'Artois, islois ou quatre-vingt, qui vient du doguin et du roquet ; tels sont encore les chiens que l'on appelle vulgairement *chiens des rues*, qui ressemblent à tous les chiens en général sans ressembler à aucun en particulier, parce qu'ils proviennent du mélange de races déjà plusieurs fois mêlées.

CHIENS-MULETS.

CHIENS-MULETS,

PROVENANT D'UNE LOUVE

ET

D'UN CHIEN BRAQUE.

M. Surirey de Boissy, que j'ai déjà cité (1), m'a fait l'honneur de m'écrire au mois de mars 1776, une lettre par laquelle il m'informe que de quatre jeunes animaux produits le 6 juin 1773, par le chien braque et la louve, deux femelles avoient été données à des amis, et n'avoient pas vécu; que la dernière femelle et le seul mâle, produit de cette portée, ont été conduits alors à une des terres de M. le marquis de Spontin, où ils ont passé l'automne; et qu'après le cruel accident arrivé au cocher de sa maison, par la morsure de la mère louve, on l'avoit tuée sur le champ. M. de Boissy ajoute

(1) Volume XXII de cette Histoire Naturelle, page 407 et suivantes.

que de ces deux métis, la femelle, dès sa jeunesse, étoit moins sauvage que le mâle, qui sembloit tenir plus qu'elle des caractères du loup; qu'ensuite on les a transférés en hiver au château de Florennes, qui appartient aussi à M. le marquis de Spontin; qu'ils y ont été bien soignés, et sont devenus très-familiers; qu'enfin, le 30 décembre 1775, ces deux animaux se sont accouplés, et que la nuit du 2 au 3 mars, la femelle a mis bas quatre jeunes, etc.

Ensuite M. le marquis de Spontin à eu la bonté de m'écrire de Namur, le 21 avril 1776, que, dans le désir de me satisfaire pleinement sur les nouveaux procréés de ces animaux métis, il s'est transporté à sa campagne pour observer attentivement les différences qu'ils pouvoient avoir avec leurs père et mère. Ces jeunes sont au nombre de quatre, deux mâles et deux femelles; ces dernières ont les pattes de devant blanches, ainsi que le devant de la gorge, et la queue très-courte comme leur mère; cela vient de ce que le mâtin qui a couvert la louve n'avoit pas plus de queue qu'un chien d'arrêt. L'un des mâles est d'un brun presque noir; il ressemble beaucoup plus à un chien qu'à un loup, quoiqu'il soit le plus

sauvage de tous. L'autre mâle n'a rien qui le distingue, et paroît ressembler également au père et à la mère : les deux mâles ont la queue comme le père. M. le marquis de Spontin ajoute obligeamment : « Si vous vouliez, monsieur, accepter l'offre que j'ai l'honneur de vous faire, de vous envoyer et faire conduire chez vous, à mes frais, le père, la mère et deux jeunes, vous m'obligeriez sensiblement : pour moi, je garderai les deux autres jeunes, pour voir si l'espèce ne dégénérera pas, et s'ils ne redeviendront pas de vrais loups ou de vrais chiens ».

Par une seconde lettre datée de Namur, le 2 juin 1776, M. le marquis de Spontin me fait l'honneur de me remercier de ce que j'ai cité son heureuse expérience dans mon volume de Supplément à l'Histoire naturelle des animaux quadrupèdes, et il me mande qu'il se propose de faire la tentative de l'accouplement des chiens et des renards; mais que pour celle du loup et de la chienne, il en redouteroit l'entreprise, imaginant que le caractère cruel et féroce du loup le rendroit encore plus dangereux que ne l'avoit été la louve. « Le porteur de cette lettre, ajoute M. de Spontin, est chargé de la conduite des deux chiens de la première

génération, et de deux de leurs jeunes, entre lesquels j'ai choisi les plus forts et les plus ressemblans tant au père qu'à la mère, que je vous envoie avec eux. Il m'en reste donc deux aussi, dont l'un a la queue toute courte comme le chien l'avoit, et sera d'un noir foncé. Il paroît être aussi plus docile et plus familier que les autres; cependant il conserve encore l'odeur du loup, puisqu'il n'y a aucun chien qui ne se sauve dès qu'il le sent; ce que vous pourriez éprouver aussi avec ceux que je vous envoie. Le père et la mère n'ont jamais mordu personne, et sont même très-caressans; vous pourrez les faire venir dans votre chambre comme je faisois venir la louve dans la mienne, sans courir le moindre risque. Le voyage pourra les familiariser encore davantage; j'ai préféré de vous les envoyer ainsi, ne croyant pas qu'ils pussent s'habituer dans un panier, n'ayant jamais été enfermés ni attachés, etc. »

Ces quatre animaux me sont en effet arrivés au commencement de juin 1776, et je fus obligé d'abord de les faire garder pendant six semaines dans un lieu fermé; mais, m'apercevant qu'ils devenoient plus farouches, je les mis en liberté vers la fin de juillet, et je les fis tenir dans mes jardins pendant

le jour, et dans une petite écurie pendant la nuit. Ils se sont toujours bien portés, au moyen de la liberté qu'on leur donnoit pendant le jour; et, après avoir observé pendant tout ce tems leurs habitudes naturelles, j'ai donné à la ménagerie du roi les deux vieux, c'est-à-dire le mâle et la femelle qui proviennent immédiatement du chien et de la louve, et j'ai gardé les deux jeunes, l'un mâle et l'autre femelle, provenant de ceux que j'ai envoyés à la ménagerie.

Voici l'histoire et la description particulière de chacun de ces quatre animaux.

CHIENS-MULETS.

DU MALE,

PREMIÈRE GÉNÉRATION.

Il avoit plus de rapport avec le loup qu'avec le chien par le naturel, car il conservoit un peu de férocité; il avoit l'œil étincelant, le regard farouche et le caractère sauvage; il aboyoit au premier abord contre tous ceux qui le regardoient ou qui s'en approchoient; ce n'étoit pas un aboiement bien distinct, mais plutôt un hurlement qu'il faisoit entendre fort souvent dans les momens de besoin et d'ennui: il avoit même peu de douceur et de docilité avec les personnes qu'il connoissoit le mieux; et peut-être que s'il eût vécu en pleine liberté, il fût devenu un vrai loup par les mœurs. Il n'étoit familier qu'avec ceux qui lui fournissoient de la nourriture. Lorsque la faim le pressoit, et que l'homme qui en avoit soin lui donnoit de quoi la satisfaire, il sembloit lui

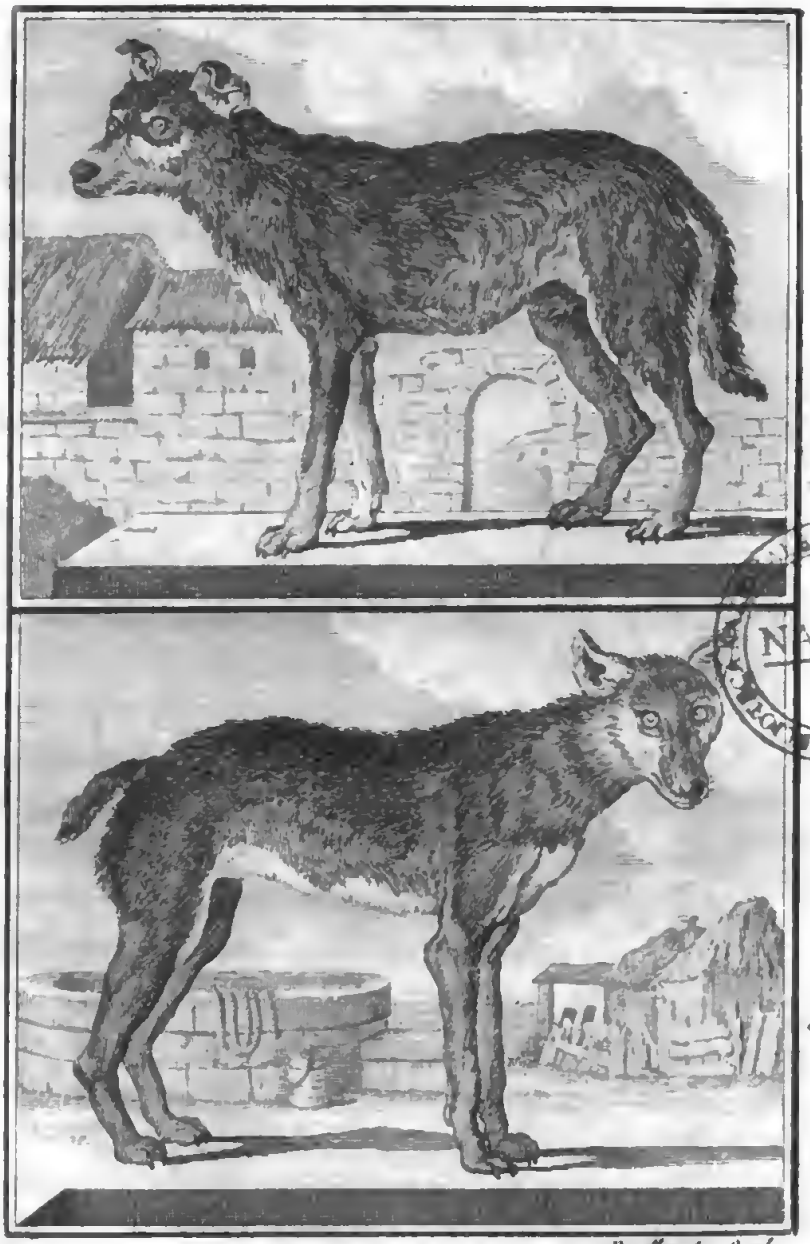
témoigner de la reconnoissance en se dressant contre lui, et lui léchant le visage et les mains. Ce qui prouve que c'est le besoin qui le rendoit souple et caressant, c'est que dans d'autres occasions il cherchoit souvent à mordre la main qui le flattoit. Il n'étoit donc sensible aux caresses que par un grossier intérêt, et il étoit fort jaloux de celles que l'on faisoit à sa femelle et à ses petits, pour lesquels il n'avoit nul attachement. Il les traitoit même plus souvent en ennemi qu'en ami, et ne les ménageoit guère plus que des animaux qui lui auroient été étrangers, sur-tout lorsqu'il s'agissoit de partager la nourriture. On fut obligé de la lui donner séparément, et de l'attacher pendant le repas des autres, car il étoit si vorace qu'il ne se contentoit pas de sa portion, mais se jetoit sur les autres pour les priver de la leur. Lorsqu'il voyoit approcher un inconnu, il s'irritoit et se mettoit en furie, sur-tout s'il étoit mal vêtu; il aboyoit, il hurloit, grattoit la terre, et s'élançoit enfin sans qu'on pût l'appaiser, et sa colère duroit jusqu'à ce que l'objet qui l'excitoit se retirât et disparût.

Tel a été son naturel pendant les six premières semaines qu'il fut, pour ainsi dire,

en prison; mais, après qu'on l'eut mis en liberté, il parut moins farouche et moins méchant. Il jouoit avec sa femelle, et sembloit craindre le premier jour de ne pouvoir assez profiter de sa liberté, car il ne cessoit de courir, de sauter et d'exciter sa famille à en faire autant. Il devint aussi plus doux à l'égard des étrangers; il ne s'élançoit pas contre eux avec autant de fureur, et se contentoit de gronder; son poil se hérissoit à leur aspect, comme il arrive à presque tous les chiens domestiques, lorsqu'ils voyent des gens qu'ils ne connoissent pas approcher de leur maître, ou même de son habitation. Il trouvoit tant de plaisir à être libre, qu'on avoit de la peine à le reprendre le soir pour l'emmener coucher. Lorsqu'il voyoit venir son gouverneur avec sa chaîne, il se défioit, s'enfuyoit, et on ne parvenoit à le joindre qu'après l'avoir trompé par quelques ruses; et aussitôt qu'il étoit rentré dans son écurie, il faisoit retentir ses ennuis par un hurlement presque continuel, qui ne finissoit qu'au bout de quelques heures.

Ce mâle et sa femelle (*planche XXIV*) étoient âgés de trois ans et deux mois, en août 1776, tems auquel je les ai décrits; ainsi ils étoient parfaitement adultes. Le mâle

Pl. XXIV. CHIEN MULET MALE 1re Génération. T. 23. P. 264.



VITTORIO EMANUELE II
NAPOLI

Berthaut Sculp.

CHIEN MULET FEMELLE, 1re Génération.

étoit à peu près de la taille d'un fort mâtin, il avoit même le corps plus épais en tout sens; cependant il n'étoit pas, à beaucoup près, aussi grand qu'un vieux loup; il n'avoit que trois pieds de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, et environ vingt-deux pouces de hauteur depuis l'épaule jusqu'à l'extrémité des pieds; tandis que le loup a trois pieds sept pouces de longueur, et deux pieds cinq pouces de hauteur. Il tenoit beaucoup plus du chien que du loup, par la forme de la tête, qui étoit plutôt ronde qu'alongée. Il avoit, comme le mâtin, le front proéminent, le museau assez gros, et le bout du nez peu relevé : ainsi l'on peut dire qu'il avoit exactement la tête de son père chien, mais la queue de sa mère louve; car cette queue n'étoit pas courte comme celle de son père, mais presque aussi longue que celle du loup. Ses oreilles étoient recourbées vers l'extrémité, et tenoient un peu de celles du loup, se tenant toujours droites, à l'exception de l'extrémité, qui retomboit sur elle-même en tout tems, même dans les momens où il fixoit les objets qui lui déplaisoient; et ce qu'il y a de singulier, c'est que les oreilles, au lieu d'être recourbées constamment de chaque côté de la tête,

étoient souvent courbées du côté des yeux, et il paroît que cette différence de mouvement dépendoit de la volonté de l'animal; elles étoient larges à la base, et finissoient en pointe à l'extrémité.

Les paupières étoient ouvertes presque horizontalement, et les angles intérieurs des yeux assez près l'un de l'autre, à proportion de la largeur de la tête. Le bord des paupières étoit noir, ainsi que les moustaches, le bout du nez et le bord des lèvres. Les yeux étoient placés comme ceux du chien, et les orbites n'étoient pas inclinées comme dans le loup. L'iris étoit d'un jaune fauve, tirant sur le grisâtre. Au dessous des angles intérieurs des yeux, il y avoit deux taches blanchâtres, posées vis-à-vis l'une de l'autre; ce qui paroissoit augmenter l'air féroce de cet animal. Il étoit moins haut sur ses jambes que son père chien, et paroissoit tenir beaucoup du loup par les proportions du corps et par les couleurs du poil : cependant le train de derrière sembloit être un peu plus élevé que dans le loup, quoiqu'il fut plus bas que dans le chien; ce qui provenoit de ce que les jambes de derrière dans le loup, sont beaucoup plus coudées que dans le chien, et c'est ce qui donne au loup l'air de

marcher sur ses talons. Cet animal avoit aussi plus de ventre que les chiens ordinaires; et tenoit encore ce caractère de sa mère louve. Au reste, les jambes étoient fortes et nerveuses, ainsi que les pieds, dont les ongles étoient noirs en plus grande partie, et plus alongés que dans le chien. L'animal les écartoit en marchant; en sorte que la trace qu'il imprimoit sur la terre étoit plus grande que celle des pieds du chien. Dans les pieds de devant, l'ongle externe et l'ongle qui suit l'interne étoient blancs ou couleur de chair; dans le pied gauche de derrière, les deux ongles qui suivent l'interne étoient de cette même couleur de chair; et dans le pied droit de derrière, il n'y avoit que l'ongle externe qui fût de cette même couleur. La queue étoit longue, fort semblable à celle du loup, et presque toujours traînante; ce n'est que dans les momens de la plus grande joie que l'animal la relevoit; mais, dans la colère, il la tenoit serrée entre ses jambes, après l'avoir tenue d'abord horizontalement tendue, et l'avoir fait mouvoir sur toute sa longueur; ce qui est une habitude commune aux chiens et aux loups.

Le poil de cet animal ressembloit en tout à celui du loup. Le tour des yeux étoit mêlé

de fauve et de gris, et cette couleur venoit se réunir avec un brun roux qui couvroit le dessus du nez ; ce brun roux étoit mêlé d'une légère nuance de fauve pâle. Le bas des joues, les côtés du nez, toute la mâchoire inférieure, le dedans des oreilles et le dessus du cou étoient d'un blanc plus ou moins sale; la face extérieure des oreilles étoit d'un brun mêlé de fauve; le dessus de la tête et du cou, d'un jaune mêlé de gris cendré; les épaules, la face antérieure de la jambe, le dos, les hanches et la face extérieure des cuisses étoient de couleur noire, mêlée de fauve pâle et de gris. Le noir dominoit sur le dos et le croupion, ainsi que sur le dessus des épaules, où néanmoins il étoit comme rayé par le mélange du gris. Sur les autres parties des épaules, sur les flancs et les cuisses, le poil étoit d'une légère teinte de jaune pâle, jaspé de noir par endroits; le dessous du ventre étoit d'un jaune pâle et clair, un peu mêlé de gris; mais il étoit blanc sur la poitrine et autour de l'anus. Les jambes étoient d'un fauve foncé en dehors, et en dedans d'un blanc grisâtre; les pieds étoient blancs, avec une légère teinte de fauve. Sur l'extrémité du corps, on remarquoit de grands poils fauves, mêlés de poils blancs, qui venoient se réunir avec ceux qui environnoient

l'anus; la queue étoit bien garnie de poils; elle étoit même touffue : la disposition de ces poils la faisoit paroître étroite à sa naissance, fort grosse dans sa longueur, courbe dans sa forme, en finissant par une petite huppe de poils noirs : ces poils étoient blancs par dessous, et noirs en dessus; mais ce noir étoit mêlé de gris et de fauve pâle.

CHIENS-MULETS.

DE LA FEMELLE,

PREMIÈRE GÉNÉRATION.

Le naturel de cette femelle nous a paru tout différent de celui du mâle; non seulement elle n'étoit pas féroce, mais elle étoit douce et caressante; elle sembloit même agacer les personnes qu'elle aimoit, et elle exprimoit sa joie par un petit cri de satisfaction. Il étoit rare qu'elle fût de mauvaise humeur; elle aboyoit quelquefois à l'aspect d'un objet inconnu, mais sans donner d'autres signes de colère : son aboiement étoit encore moins décidé que celui du mâle; le son ressembloit à celui de la voix d'un chien fort enroué. Souvent elle importunoit à force d'être caressante; elle étoit si douce, qu'elle ne se défendoit pas même des mauvais traitemens de son mâle; elle se rouloit et se couchoit à ses pieds, comme pour demander

grace. Sa physionomie, quoique fort ressemblante à celle de la louve, ne démentoit pas ce bon naturel; elle avoit le regard doux, la démarche libre, la taille bien prise, quoique beaucoup au dessous de celle du mâle, n'ayant que deux pieds neuf pouces depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue : sa hauteur étoit dans la même proportion, n'étant que de vingt-un pouces trois lignes depuis l'épaule jusqu'à l'extrémité du pied.

Elle avoit beaucoup de rapport avec sa mère louve, par la forme de la tête et la couleur du poil de cette partie ; elle avoit, comme la louve, le museau épais auprès des yeux ; de manière que les angles en étoient beaucoup plus éloignés l'un de l'autre que dans le chien, et même que dans le mâle que nous venons de décrire : elle avoit aussi, comme la louve, le front plat, le bout du nez un peu relevé, les orbites des yeux un peu inclinées, les oreilles courtes et toujours droites; mais elle tenoit du chien par sa queue, qui étoit courte et émoussée; au lieu que le mâle tenoit sa queue de la louve. Elle avoit les oreilles droites, larges à la base, et finissant en pointe, sans se replier comme celles du mâle; ainsi, elle ressembloit encore parfai-

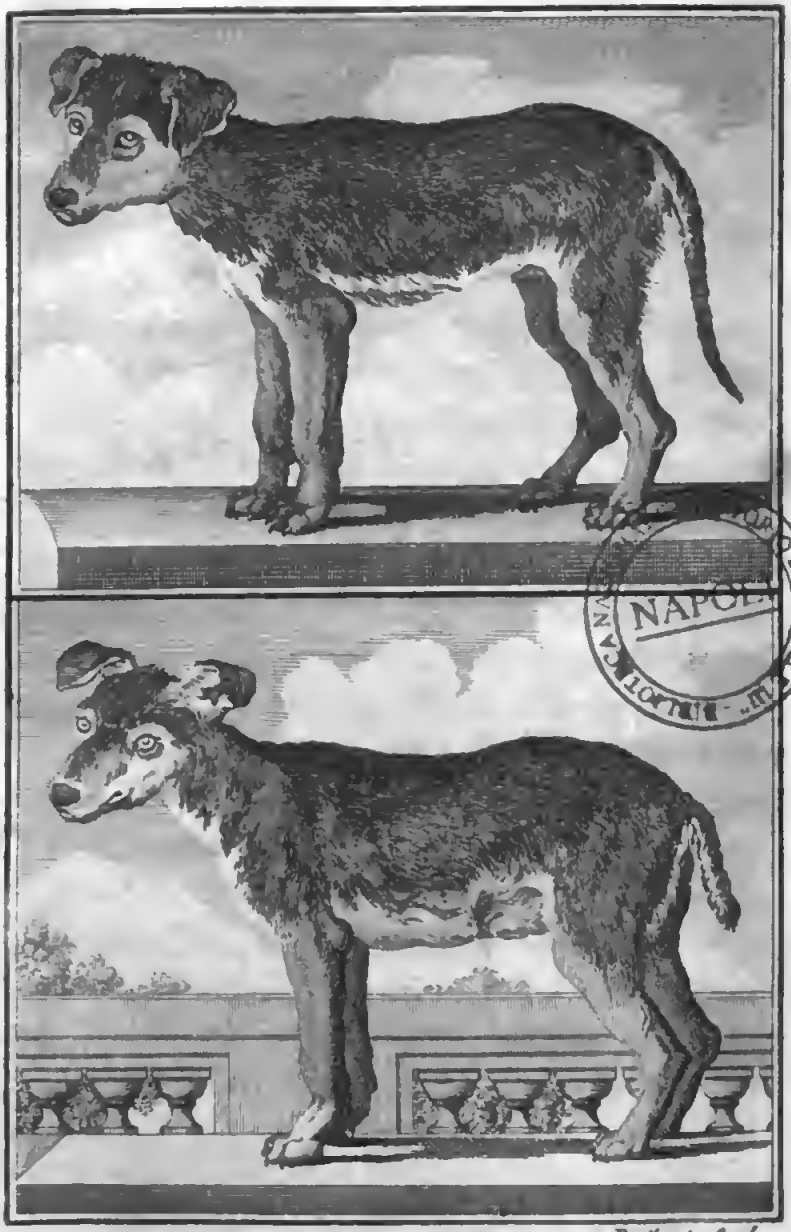
tement à sa mère par ce caractère : elle étoit d'une grande légéreté, étant plus haute sur ses jambes à proportion que le mâle. Elle avoit aussi les jambes et les cuisses plus fines : elle sautoit à une hauteur très-considérable, et auroit aisément franchi un mur de six ou sept pieds ; elle avoit six mamelons sous le ventre. Au reste, elle avoit, comme le mâle, le bord des paupières, les lèvres et le bout du nez noirs; l'iris étoit jaunâtre, le tour des yeux fauve foncé, plus clair au dessus des paupières supérieures; les yeux et les mâchoires blanches : entre les deux yeux étoient des poils bruns, qui formoient une pointe sur le sommet de la tête. Le poil du corps étoit noir, jaspé de gris par le mélange des poils blancs : le noir étoit plus marqué depuis les épaules jusqu'au croupion; en sorte que, dans cet endroit, cette femelle étoit plus noire que le mâle. Les côtés du corps et le cou, jusqu'aux oreilles, étoient de couleur grisâtre; les poils étoient blancs à la racine, et noirs à leurs pointe; le derrière des épaules et les faces du cou étoient fauves; le dedans des oreilles, le tour de la lèvre supérieure, toute la mâchoire inférieure, la poitrine, le ventre, le dessous de la queue et le tour de l'anus, étoient plus ou moins blancs;

blancs; mais ce blanc étoit moins net et moins apparent que dans le mâle, et il étoit dans quelques endroits mêlé de jaune pâle, ou de gris cendré. Le sommet et les côtés de la tête, le dessus du museau, le dehors des oreilles, la face extérieure des jambes, et le bas des côtés du corps, étoient roussâtres ou jaunâtres; le dedans des jambes étoit, comme le ventre, presque blanchâtre : elle n'avoit pas, comme le mâle, des taches blanches sur les yeux ni sur le cou. Le tour des lèvres, les sourcils, les paupières, les moustaches, le bout du nez, et tous les ongles, étoient noirs; la queue ressembloit à celle du père chien; elle étoit toute différente de celle du mâle, qui, comme nous l'avons dit, ressembloit à la queue de la mère louve. Celle de cette femelle étoit courte, plate et blanche en dessous, couverte en dessus de poils noirs légèrement nuancés d'un peu de fauve, et terminée par des poils noirs.

En comparant la couleur du poil des pieds à celle des ongles dans ces deux individus mâle et femelle, il paroît que la couleur des ongles dépendoit beaucoup de la couleur du poil qui les surmontoit; je crois même que ce rapport est général, et se reconnoît aisément

dans la plupart des animaux. Les bœufs, les chevaux, les chiens, etc. qui ont du blanc immédiatement au dessus de leurs cornes, sabots, ergots, etc., ont aussi du blanc sur ces dernières parties; quelquefois même ce blanc se manifeste par bandes, lorsque les jambes et les pieds sont de différentes couleurs. La peau a de même beaucoup de rapport à la couleur du poil, presque toujours blanche où le poil est blanc, pourvu qu'il le soit dans toute son étendue; car si le poil n'est blanc qu'à la pointe, et qu'il soit rouge ou noir à la racine, la peau est alors plutôt noire ou rousse, que blanche.

Pl. XXV. CHIEN MULET MALE 2e Génération T. 23 P. 275.



Berthaut Sculp.

CHIEN MULET FEMELLE 2e Génération.

CHIENS-MULETS.

DU MALE,

SECONDE GÉNÉRATION.

Le mâle et la femelle de la première génération, nés le 6 juin 1773, se sont accouplés le 30 décembre 1775, et la femelle a mis bas quatre petits le 3 mars 1776; elle étoit donc âgée de deux ans et environ sept mois lorsqu'elle est entrée en chaleur, et la durée de la gestation a été de soixante-trois jours, c'est-à-dire égale au tems de la gestation des chiennes. Dans cette portée de quatre petits, il n'y avoit qu'un mâle et trois femelles, dont deux son mortes peu de tems après leur naissance, et il n'a survécu que le mâle et la femelle (*voyez planche* XXV), dont nous allons donner la description prise en deux tems différens de leur âge.

Au 3 de septembre 1776, c'est-à-dire à l'âge

de six mois, ce jeune mâle avoit les dimensions suivantes :

	pieds.	pouc.	lign.
Longueur du corps mesuré en ligne droite, depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue	2	2	»
Hauteur du train de devant	1	6	»
Hauteur du train de derrière	1	5	»
Longueur du museau jusqu'à l'occiput	»	7	»
Distance du bout du museau jusqu'à l'œil.	»	2	10
Distance de l'œil à l'oreille	»	1	9
Longueur de l'oreille	»	4	»
Largeur de l'oreille à sa base. . . .	»	2	4
Longueur de la queue	»	9	»
Depuis le ventre jusqu'à terre. . . .	»	9	6

Il n'a pas été possible de prendre ces mêmes dimensions sur le père mâle, à cause de sa férocité. Ce même naturel paroît s'être communiqué, du moins en partie, au jeune mâle, qui, dès l'âge de six moins, étoit farouche et sauvage; son regard et son maintien indiquoient ce caractère. S'il voyoit un étranger, il fuyoit et alloit se cacher; les caresses ne le rassuroient pas, et il continuoit à regarder de travers l'objet qui l'offusquoit; il fronçoit les sourcils, tenoit sa tête baissée et sa queue

serrée entre ses jambes; il frémissoit et trembloit de colère ou de crainte, et paroissoit se défier alors de ceux qu'il connoissoit le mieux; et s'il ne mordoit pas, c'étoit plutôt faute de hardiesse que de méchanceté. L'homme qui en avoit soin, avoit beaucoup de peine à le reprendre le soir dans les jardins, où il étoit avec ses père et mère pendant le jour. Il avoit, comme son père et sa grand'mère louve, la queue longue et traînante, et tenoit de son père et de son grand-père chien, par la tête qui étoit assez ramassée, par les orbites des yeux qui étoient à peu près horizontales, et par l'intervalle entre les yeux qui étoit assez petit. Par tous ces caractères, il ressembloit exactement à son père, mais il avoit les oreilles plus grandes à proportion de la tête; elles étoient pendantes sur presque toute leur longueur, au lieu que celles du père n'étoient courbées qu'à leur extrémité, sur environ un tiers de leur longueur. Il différoit encore de son père par la couleur du poil, qui étoit noir sur le dos, sur les cotés du corps, le dessous du cou et de la queue, et par une bande de même couleur noire qui passoit sur le front, et qui aboutissoit entre les oreilles et les yeux. Le poil étoit mélangé de fauve, de gris et de noir sur le haut des cuisses,

le derrière des épaules, le dessus et les côtés du cou; et un peu de roussâtre tirant sur le brun dans la bande qui passoit sur le front: le poil du ventre étoit fort court, aussi rude au toucher, et aussi grisâtre que celui d'un vrai loup.

Le sommet de la tête, le tour des yeux, les côtés et le dessus du nez, le dehors des oreilles et le dessus des jambes, étoient couverts d'un poil de couleur roussâtre ou jaunâtre, mêlé de brun seulement sur le bord extérieur des oreilles jusqu'à leurs extrémités, et sur le sommet de la tête; cette couleur jaunâtre étoit plus pâle sur la face intérieure des jambes de devant. La partie supérieure de la face intérieure des cuisses, ainsi que celle des jambes, le devant de la poitrine, le dessous de la queue, le tour de l'anus, le dedans des oreilles, le bas des joues et toute la mâchoire inférieure, étoient d'un blanc sale, mêlé d'un jaune pâle en quelques endroits; les oreilles étoient bordées à l'intérieur de cette même couleur jaunâtre, et l'on en voyoit des traces au devant de la poitrine et sous la queue. Les jambes de devant étoient comme celles de chiens; mais celles de derrière étoient coudées, et même plus que celles du père;

elles étoient un peu torses en dedans : il avoit aussi les pieds à proportion plus forts que ceux de son père et de sa mère. Il avoit les ongles noirs, ainsi que le dessous des pieds aux endroits qui étoient sans poils, et ce dernier caractère lui étoit commun avec son père et sa mère.

CHIENS-MULETS.

DE LA FEMELLE,

SECONDE GÉNÉRATION.

CETTE jeune femelle, âgée de six mois, le 3 septembre 1776, avoit les dimensions suivantes :

	pieds.	pouc.	lign.
Longueur de la tête et du corps mesurés en ligne droite, depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue	2	2	»
Hauteur du train de devant	1	2	6
Hauteur du train de derrière	1	2	»
Depuis le bout du nez jusqu'à l'occiput	»	7	6
Du bout du nez à l'œil	»	3	2
Distance de l'œil à l'oreille	»	2	4
Longueur de l'oreille	»	3	10
Longueur de l'oreille à sa base	»	2	3
Longueur de la queue	»	5	10
Depuis le ventre jusqu'à terre	»	9	»

On voit, par ces dimensions, que cette

femelle avoit le corps un peu moins haut que le mâle du même âge : elle étoit aussi plus fournie de chair. Ces deux jeunes animaux ne se ressembloient pas plus que leurs père et mère par leur naturel, car cette jeune femelle étoit douce comme sa mère, et le jeune mâle avoit le caractère sauvage et le regard farouche de son père. La présence des étrangers n'irritoit ni ne choquoit cette jeune femelle ; elle se familiarisoit tout de suite avec eux, pour peu qu'ils la flattassent ; elle les prévenoit même lorsqu'ils étoient indifférens, quoiqu'elle sût les distinguer de ses amis, qu'elle accueilloit toujours de préférence, et avec lesquels elle étoit si caressante, qu'elle en devenoit importune.

Elle avoit, comme sa mère et son grand-père chien, la queue courte et émoussée ; elle étoit couverte d'un poil long en dessous jusqu'à la moitié de sa longueur, et sur le reste, de fauve pâle nuancé de cendré ; mais le dessus de la queue étoit noir mélangé de fauve pâle et de cendré, et presque tout noir à son extrémité ; elle avoit la tête un peu alongée et sensiblement plus que celle du jeune mâle ; les orbites des yeux inclinées, et les yeux éloignés l'un de l'autre, mais

cependant un peu moins que ceux de sa mère, de laquelle elle tenoit encore par la couleur jaunâtre du sommet de la tête, du front, du contour des yeux, du dessus et des côtés du nez jusqu'à environ un pouce de la lèvre supérieure, du dehors des oreilles et des jambes, et des côtés du ventre; enfin elle lui ressembloit encore par les poils grisâtres qu'elle avoit sur le front, et depuis les yeux jusqu'au bout du nez. Cependant la couleur jaune ou roussâtre étoit beaucoup moins foncée que sur sa mère; elle tiroit même un peu sur le blanc, ce qui sembloit provenir du père, dont le poil étoit d'un jaune presque blanc sur les mêmes endroits.

Elle tenoit de son père par les pieds et les ongles qui étoient blanchâtres, et par les oreilles qui étoient pendantes. A la vérité, il n'y avoit que sept ongles blanchâtres dans le père, au lieu qu'ils étoient tous de cette couleur à peu près dans cette jeune femelle. Elle avoit aussi les oreilles entièrement pendantes; au lieu que celles du père ne l'étoient qu'au tiers. Elle avoit de plus, comme son père, une grande tache longitudinale sous le cou, qui commençoit à la gorge, s'étendoit en

s'élargissant sur la poitrine, et finissoit en pointe vers le milieu de la partie inférieure du corps. Elle lui ressembloit encore par la couleur blanchâtre du poil sur les joues, sur le bord de la lèvre supérieure, sur toute la mâchoire inférieure, sur la face intérieure des jambes, le contour de l'anus et des pieds, et enfin, par la couleur du ventre qui étoit blanchâtre, mêlé d'un gris cendré.

Elle avoit de commun avec son père et sa mère, la couleur grisâtre du dos et des côtés du corps; le mélange de fauve et de blanchâtre sur le cou, le derrière des épaules et le dessus de la face extérieure des cuisses.

D'après l'examen et les descriptions que nous venons de faire de ces quatre animaux, il paroît qu'ils avoient plus de rapport avec la louve qu'avec le chien, par les couleurs du poil; car ils avoient, comme la louve, toute la partie supérieure et les côtés du corps de couleur grisâtre, mêlée de fauve en quelques endroits. Ils avoient aussi, comme la louve, du roussâtre et du blanchâtre sur la tête, sur les jambes et sous le ventre; seulement le mâle de la première génération avoit plus de blanc et moins de jaune que sa femelle; ce qui sembleroit venir du père chien, qui étoit plus

blanc que noir : cependant la qualité du poil n'étoit pas absolument semblable à celle du poil de la louve; car, dans ces quatre animaux, il étoit moins rude, moins long et plus couché que dans la louve, qui d'ailleurs, comme tous les autres animaux carnassiers et sauvages, portoit un second poil court et crêpé immédiatement sur la peau, lequel couvroit la racine des longs poils. Dans nos quatre animaux, nous avons remarqué ce petit poil, mais il n'étoit ni si crêpé, ni si touffu que dans la louve, auquel néanmoins il ressembloit par ce caractère, puisque ce second poil ne se trouve pas communément dans nos chiens domestiques; d'ailleurs le poil de ces quatre animaux, quoique différent par la qualité de celui de la louve, étoit en même tems plus rude et plus épais que celui du chien; en sorte qu'il sembloit que la mère avoit influé sur la couleur, et le père sur la nature de leur poil.

A l'égard de la forme du corps, on peut dire que, dans le mâle et la femelle de la première génération, elle provenoit plus de la mère louve que du père chien; car ces deux animaux avoient, comme la louve, le corps fort épais de bas en haut, et beaucoup de ventre. Ils avoient le train de derrière

fort affaissé; ce qui étoit produit par la forme de leurs jambes de derrière, qui étoient plus coudées que celles des chiens ordinaires, quoiqu'elles le soient moins que celles des loups. Cela s'accorde parfaitement avec ce que j'ai dit des mulets (1), et semble prouver que la mère donne la grandeur et la forme du corps, tandis que le père donne celle des parties extérieures et des membres.

On voit aussi, par les rapports de ces quatre animaux avec le chien et la louve dont il étoient issus, que le père influe plus que la mère sur les mâles, et la mère plus que le père sur les femelles; car le mâle de la première génération avoit, comme son père chien, la tête courte, les oreilles demi-pendantes, les yeux ouverts presque horizontalement, et assez voisins l'un de l'autre, les ongles et les pieds blancs; et le jeune mâle de la seconde génération avoit de même la tête courte, les yeux ouverts horizontalement et assez voisins l'un de l'autre, et les oreilles encore plus pendantes que celles du père.

Il paroît en même tems que la mère louve

(1) Voyez l'article des mulets, tome XXII, et celui des serins, histoire naturelle des oiseaux.

avoit autant influé sur la forme de la queue des mâles, que sur celle de leur corps; car ces mâles, soit de la première, soit de la seconde génération, avoit également la queue longue et traînante comme leur grand'mère louve. Il paroît aussi que la mère louve a eu plus d'influence que le père chien sur la forme de la tête des femelles, puisque toutes deux, celle de la première et celle de la seconde génération, avoient la tête plus alongée, les yeux plus inclinés et plus éloignés, le bout du nez plus relevé, et les oreilles plus droites; caractères qui ne peuvent provenir que de la louve, tandis qu'au contraire ces mêmes deux femelles avoient la queue courte du grand-père chien, et la couleur blanche du dessous du cou, des pieds et des ongles; ce qui prouve encore que les parties les plus extérieures sont données par le père, et non par la mère.

En résumant les faits que nous venons d'exposer, il en résulte :

1°. Que le grand-père chien paroît avoir eu plus de part que la grand'mère louve à la formation de la tête du mâle et de la queue de la femelle de la première génération; et que réciproquement la louve a eu plus de part que le chien à la formation de la tête de la

femelle et de la queue du mâle de cette même première génération.

2°. Il semble que le mâle de cette première génération ait transmis les caractères qu'il a reçu du chien et de la louve au jeune mâle de la seconde génération, et que réciproquement sa femelle ait aussi transmis à la jeune femelle de la seconde génération, les caractères qu'elle avoit reçus de la louve et du chien, excepté les oreilles et le blanc des pieds et des ongles, qui, dans cette jeune femelle, paroissoient provenir de son père; ce qui semble prouver que le père influe non seulement sur les extrémités des mâles, mais aussi sur les extrémités des femelles. En effet, ces quatre animaux mâles et femelles tenoient beaucoup plus du chien que du loup, par la forme des pieds, quoiqu'ils eussent les jambes de derrière un peu coudées. Ils avoient, comme le chien, le pied large à proportion de la jambe; et d'ailleurs, au lieu de marcher comme le loup, sur la partie inférieure du poignet, ils avoient au contraire, comme le chien, cette partie assez droite en marchant; de sorte qu'il n'y avoit que le dessous de leurs pieds qui posât à terre.

Autant le mélange physique des parties du

corps du chien et de la louve se reconnoissoit vîte dans ces quatre animaux, autant le mélange qu'on pourroit appeler moral, paroissoit sensible dans leur naturel et leurs habitudes.

1°. Tout le monde sait que les chiens lèvent une jambe pour uriner, lorsqu'ils sont adultes; car, quand ils sont trop jeunes, ils s'accroupissent comme les femelles : notre mâle adulte, c'est-à-dire celui de la première génération, levoit la jambe de même, et le jeune mâle, âgé de six mois, s'accroupissoit.

2°. Les loups hurlent et n'aboient pas; nos quatre animaux aboyoient, à la vérité d'un ton enroué, et en même tems ils hurloient encore comme les loups, et ils avoient de plus un petit cri, murmure de plaisir ou de désir, comme celui d'un chien qui approche son maître. Quoiqu'ils parussent aboyer avec difficulté, cependant ils n'y manquoient jamais, lorsqu'ils voyoient des étrangers ou d'autres objets qui les inquiétoient. Ils faisoient entendre leur petit cri ou murmure dans le désir et la joie, et ils hurloient toujours, lorsqu'ils s'ennuyoient ou qu'ils avoient faim; mais, en ceci, ils ne faisoient que comme les chiens que l'on tient trop long-tems renfermés. Ils sembloient sentir d'avance

d'avance les changemens de l'air ; car ils hurloient plus fort et plus souvent aux approches de la pluie et dans les tems humides, que dans les beaux tems. Les loups dans les bois ont ce même instinct, et on les entend hurler dans les mauvais tems et avant les orages. Au reste les deux jeunes animaux de la seconde génération aboyoient avec moins de difficulté que ceux de la première ; ils ne hurloient pas aussi souvent, et ce n'étoit jamais qu'après avoir aboyé, qu'ils faisoient entendre leur hurlement. Ils paroisssoient donc se rapprocher, par la voix, beaucoup plus de l'espèce du chien que de celle du loup.

3°. Ils avoient une habitude assez singulière, et qui n'est pas ordinaire à nos chiens ; c'est de fouiller la terre avec leur museau, pour cacher leur ordure, ou pour serrer le reste de leur manger, tandis que les chiens se servent pour cela de leurs ongles. Non seulement ils faisoient de petits trous en terre avec leur museau, mais ils se creusoient même une forme assez grande pour s'y coucher ; ce que nous n'avons jamais vu dans nos chiens domestiques.

4°. L'on a vu que de nos quatre animaux, les deux mâles étoient farouches et méchans,

et qu'au contraire les deux femelles étoient familières et douces; le vieux mâle exerçoit même sa méchanceté avec toute sa famille, comme s'il ne l'eût pas connue; s'il caressoit quelquefois sa femelle, bientôt il la maltraitoit ainsi que ses petits; il les terrassoit, les mordoit durement, et ne leur permettoit de se relever que quand sa colère étoit passée. Les femelles, au contraire, ne s'irritoient contre personne, à moins qu'on ne les provoquât; elles aboyoient seulement contre les gens qu'elles ne connoissoient pas, mais elles ne se sont jamais élancées contre eux.

5°. Le mâle et la femelle de la première génération avoient l'odorat très-bon; ils sentoient de très-loin; et sans le secours de leurs yeux, ils distinguoient de loin les étrangers et ceux qu'ils connoissoient; ils sentoient même à travers les murs et les clôtures qui les renfermoient, car ils hurloient lorsque quelqu'étranger marchoit autour de leur écurie, et témoignoient au contraire de la joie lorsque c'étoit des gens de connoissance; mais on a remarqué que c'étoient les mâles qui sembloient être avertis les premiers par l'odorat, car les femelles n'aboyoient ou ne hurloient dans ce cas qu'après les mâles.

6°. Ils exhaloient une odeur forte qui

tenoit beaucoup de l'odeur du loup ; car les chiens domestiques ne s'y méprenoient pas, et les fuyoient comme s'ils eussent été de vrais loups. Dans le voyage de nos quatre animaux, de Namur à Paris, les chiens des campagnes, loin de s'en approcher, les fuyoient au contraire, dès qu'ils venoient de les apercevoir ou de les sentir.

7°. Lorsque ces quatre animaux jouoient ensemble, si l'un d'eux étoit mécontent, et s'il crioit parce qu'il se sentoit froissé ou blessé, les trois autres se jetoient aussitôt sur lui, le rouloient, le tiroient par la queue, par les pieds, etc., jusqu'à ce qu'il eût cessé de se plaindre, et ensuite ils continuoient de jouer avec lui comme auparavant. J'ai vu la même chose dans plusieurs autres espèces d'animaux, et même dans celle des souris. En général, les animaux ne peuvent souffrir le cri de douleur dans un de leurs semblables, et ils le punissent s'il rend ce cri mal à propos.

8°. Je voulus savoir quel seroit l'instinct de nos quatre animaux, soit en aversion, soit en courage; et comme les chats sont ceux que les chiens haïssent de préférence, on fit entrer un chat dans le jardin fermé où on les tenoit pendant le jour; dès qu'ils

l'aperçurent, ils s'empressèrent tous de le poursuivre : le chat grimpa sur un arbre, et nos quatre animaux s'arrangèrent comme pour le garder et n'ôtèrent pas la vue de dessus la proie qu'ils attendoient. En effet, dès qu'on fit tomber le chat, en cassant la branche sur laquelle il se tenoit, le vieux mâle le saisit dans sa gueule avant qu'il n'eût touché terre ; il acheva de le tuer à l'aide de sa famille qui se réunit à lui pour cette expédition, et néanmoins ni les uns ni les autres ne mangèrent de sa chair, pour laquelle ils marquèrent autant de répugnance que les chiens ordinaires en ont pour cette sorte de viande.

Le lendemain, on fit entrer dans le même jardin une grosse chienne de la race des dogues, contre laquelle on lâcha le vieux mâle, qui s'élança tout aussitôt vers elle ; et la chienne, au lieu de se défendre, se coucha ventre à terre ; il la flaira dans cette situation, et dès qu'il eut reconnu son sexe, il la laissa tranquille. On fit ensuite entrer la vieille femelle qui, comme le mâle, s'élança d'abord vers la chienne, puis se jeta dessus, et celle-ci s'enfuit et se rangea contre un mur où elle fit si bonne contenance, que la femelle se contenta d'une seconde attaque,

dans laquelle le mâle se rendit médiateur entre sa femelle et la chienne ; il donna même un coup de dent à sa femelle pour la forcer à cesser le combat. Cependant, ayant mis le médiateur à la chaîne pour laisser toute liberté à sa femelle, elle ne fit que voltiger autour de la chienne, en cherchant à la prendre parderrière, et c'est-là la vraie allure du loup, qui met toujours plus de ruse que de courage dans ces attaques ; néanmoins le vieux mâle paroissoit avoir de la hardiesse et du courage, car il ne balançoit pas à se jeter sur les chiens ; il les attaquoit en brave, et sans chercher à les surprendre parderrière. Au reste, ni le male, ni la femelle de nos animaux métis n'aboyoient comme font les chiens lorsqu'ils se battent : leur poil se hérissoit, et ils grondoient seulement un peu avant d'attaquer leur ennemi.

Quelques jours après, on fit entrer un mâtin à peu près aussi grand et aussi fort que notre vieux mâle, qui n'hésita pas à l'attaquer. Le mâtin se défendit d'abord assez bien, parce qu'il étoit excité par son maître ; mais cet homme ayant été forcé de se retirer, parce que notre vieux mâle vouloit se jeter sur lui, et l'avoit déjà saisi par ses habits ; son chien se retrancha aussitôt contre la

porte par laquelle son maître étoit sorti, et il n'osa plus reparoître dans le jardin. Pendant tout ce tems, la vieille femelle marquoit beaucoup d'impatience pour combattre; mais, avant de lui en donner la liberté, on crut devoir attacher son mâle, afin de rendre le combat égal. Ayant donc mis cette femelle en liberté, elle s'élança tout de suite sur le chien qui, n'ayant pas quitté son poste, ne pouvoit être attaqué que pardevant; aussi, dès la première attaque, elle prit le parti de ne point hasarder un combat en règle; elle se contenta de courir lestement autour du chien pour tâcher de le surprendre parderrière, comme elle avoit fait quelques jours auparavant avec la chienne, et voyant que cela ne lui réussissoit pas, elle resta tranquille.

Comme l'on présumoit que le peu de résistance et de courage qu'avoit montré ce mâtin, qui d'ailleurs passoit pour être très-fort et très-méchant; que ce peu de courage, dis-je, venoit peut-être de ce qu'il étoit dépaysé, et qu'il pourroit être plus hardi dans la maison de son maître, on y conduisit le vieux mâle par la chaîne; il y trouva le mâtin dans une petite cour; notre vieux mâle n'en fut pas intimidé et se promena

fièrement dans cette cour; mais le mâtin, quoique sur son pailler, parut très-effrayé, et n'osa pas quitter le coin où il s'étoit rencoigné; ensorte que, sans combattre, il fut vaincu; car étant chez son maître, il n'auroit pas manqué d'attaquer notre mâle, s'il neût pas reconnu, dès la première fois, la supériorité de sa force.

On voit, par ces deux épreuves, et par d'autres faits semblables que les conducteurs ou gouverneurs de ces animaux nous ont rapportés, que jamais aucun chien n'a osé les attaquer; en sorte qu'ils semblent reconnoître encore dans leurs individus leurs ennemi naturel, c'est-à-dire, le loup.

CHIENS-MULETS.

DE LA FEMELLE,

TROISIÈME GÉNÉRATION.

DANS le mois de novembre de l'année 1776, je fis conduire dans ma terre de Buffon, le mâle et la femelle de la seconde génération, qui étoient nés le 3 mars précédent. On les mit, en arrivant, dans une grande cour où ils ont resté environ deux ans, et où je leur fis faire une petite cabane pour les mettre à couvert dans le mauvais tems et pendant la nuit. Ils y ont toujours vécu dans une assez bonne union, et on ne s'est pas aperçu qu'ils aient eu de l'aversion l'un pour l'autre; seulement le mâle parut, dès la fin de sa première année, avoir pris de l'autorité sur sa femelle; car souvent il ne lui permettoit pas de toucher la première à la nourriture, sur-tout lorsque c'étoit de la viande.

J'ordonnai qu'on ne les laissât pas aller avec les chiens du village, sur-tout dès qu'ils eurent atteint l'âge de dix-huit à vingt mois, afin de les empêcher de s'allier avec eux. Cette précaution me parut nécessaire, car mon objet étant de voir si, au bout d'un certain nombre de générations, ces métis ne retourneroient pas à l'espèce du loup, ou bien à celle du chien, il étoit essentiel de conserver la race toujours pure, en ne faisant allier ensemble que les individus qui en proviendroient. On sent bien que si, au lieu de faire unir ensemble ces animaux métis, on les avoit fait constamment et successvement allier avec le chien, la race n'auroit pas manqué de reprendre petit à petit le type de cette dernière espèce, et n'auroit, à la fin, perdu tous les caractères qui la faisoient participer du loup. Il en eût été de même, quoiqu'avec un résultat différent, si on les eût alliés, au contraire, constamment et successivenient avec le loup; au bout d'un certain nombre de générations, les individus n'auroient plus été métis, mais des animaux qui auroient ressemblé en tout à l'espèce du loup.

A la fin de l'année 1777, ce mâle et cette femelle de seconde génération parureut avoir

acquis tout leur accroissement; cependant ils ne s'accouplèrent que le 30 ou 31 décembre 1778, c'est-à-dire, à l'âge d'environ deux ans et dix mois. C'est aussi à peu près à cet âge que l'espèce du loup est en état de produire; et dès-lors il paroît que nos animaux métis avoient plus de rapport avec le loup, par le tems auquel ils peuvent engendrer, qu'ils n'en avoient avec le chien, qui produit ordinairement à l'âge d'un an et quelques mois. A ce premier rapport entre le loup et nos animaux métis, on doit en ajouter un second, qui est celui de la fécondité, laquelle paroissoit être à peu près la même. Nos métis, tant de la première que de la seconde génération, n'ont produit qu'une seule fois en deux ans, car le mâle et la femelle de la première génération qui ont produit pour la première fois le 3 mars 1776, et que j'ai envoyés à la ménagerie de Versailles au mois de novembre de la même année, n'ont produit pour la première fois qu'au printems de 1778; et de même le mâle et la femelle de la seconde génération, qui ont produit pour la première fois dans ma terre de Buffon, n'avoient pas donné le moindre signe de chaleur ou d'amour vingt-un mois après leur première production.

Et à l'égard de la fécondité dans l'espèce du loup vivant dans l'état de nature, nous avons plusieurs raisons de croire qu'elle n'est pas aussi grande qu'on a voulu le dire, et qu'au lieu de produire une fois chaque année, le loup ne produit en effet qu'une seule fois en deux et peut-être même en trois ans; car, 1°. il paroît certain que si la louve mettoit bas tous les ans six ou sept petits, comme plusieurs auteurs l'assurent, l'espèce du loup seroit beaucoup plus nombreuse, malgré la guerre que l'on ne cesse de faire à cet ennemi de nos troupeaux; d'ailleurs, l'analogie semble être ici une preuve que l'on ne peut récuser. Nos animaux métis, par leurs facultés intérieures, ainsi que par l'odeur et par plusieurs autres caractères extérieurs, avoient tant de rapport avec le loup, qu'il n'est guère possible de croire qu'ils en différoient dans un des points les plus essentiels, qui est la fécondité. 2°. Pour un loup que lon tue, il y a peut-être cent chiens qui subissent le même sort, et néanmoins cette dernière espèce est encore infiniment plus nombreuse que celle du loup, quoique, selon toute apparence, elle ne soit que quatre fois plus féconde. 3°. On peut encore remarquer que lorsqu'on a vu dans une forêt une portée

de jeunes louveteaux avec leur mère, il n'est pas ordinaire d'y en voir l'année suivante, quoique cette mère n'ait pas changé de lieu, à moins qu'il n'y ait encore d'autres louves avec elle; et si la louve mettoit bas tous les ans, on verroit chaque année, au contraire, les petits, conduits par leur mère, se répandre au printems dans les campagnes pour y chercher leur nourriture ou leur proie; mais comme nous n'avons pas d'exemple de ce fait, et que d'ailleurs, toutes les raisons que nous venons d'exposer nous paroissent fondées, nous persistons à croire que la louve ne produit tout au plus qu'une fois en deux ans, comme les femelles de nos animaux métis.

Le 4 mars 1779, la femelle métisse de la seconde génération mit bas ces petits, qui étoient au nombre de sept, et qui parurent être de couleur brune ou noirâtre, comme le père, ou comme de jeunes louveteaux qui viennent de naître; et comme cette femelle avoit été couverte le 30 ou 31 décembre précédent, il est évident que le tems de la gestation n'a été que de soixante-trois jours, comme dans l'espèce du chien, et non pas de trois mois et demi, comme on le dit, mais peut-être sans fondement, de l'espèce du

loup ; car, en prenant encore ici l'analogie pour guide, il n'est guère possible de se refuser à croire que la gestation ne soit pas de même durée dans l'espèce du chien et dans celle du loup, puisque ces animaux se ressemblent à tant d'égards, et ont tant de rapports entre eux, qu'on ne peut pas douter qu'ils ne soient de même genre, et d'espèces beaucoup plus voisines que celles de l'âne et du cheval ; car ces derniers animaux ne produisent ensemble que des êtres qui ne peuvent se perpétuer par la génération, c'est-à-dire, des êtres imparfaits, auxquels la Nature a refusé le plus précieux de ces dons, celui de vivre ou d'exister dans une postérité même au-delà du terme de se vie, tandis que le loup et le chien produisent, par leur union, des individus qui peuvent donner l'existence à d'autres individus, parce qu'ils sont doués de toutes les falcultés nécessaires à la reproduction.

Quelques heures avant de mettre bas, cette femelle arrangea dans un coin, et avec beaucoup de soin, un lit de paille pour y déposer sa famille ; c'étoit un creux qui avoit la forme d'un grand nid, lequel étoit défendu par un rebord élevé qui régnoit tout autour. Lorsque les petits furent nés, elle s'empressa

de s'acquitter envers eux de ses premiers devoirs de mère ; elle ne cessa presque pas de les lécher, de les caresser, de chercher à les mettre à leur aise ; elle ne permettoit pas à son mâle d'en approcher, et elle sembloit craindre qu'il ne leur fît du mal : mais cette sollicitude, ces marques de tendresse et d'affection maternelle ne furent pas de longue durée ; elles furent bientôt remplacées par une fureur barbare. Deux ou trois heures après leur naissance, la personne qui devoit soigner ces jeunes animaux, fut assez curieuse pour aller les visiter ; elle voulut les toucher ou les manier pour les examiner de près, et il n'en fallut pas davantage pour irriter la mère, qui se jeta tout aussitôt sur ses petits nouveaux nés, ou les arrachoit des mains avec furie pour les dévorer ensuite et pour en faire sa proie ; car elle les mangea comme s'ils eussent été sa nourriture ordinaire. Six de ces jeunes animaux qui furent ainsi touchés ou maniés, eurent le même sort ; de manière qu'il ne nous resta, de cette première portée, que la jeune femelle dont nous donnons (*planche* XXVI) la figure et la description.

Nous observerons à ce sujet qu'il y a plusieurs animaux femelles qui dévorent ainsi

les petits de leur première portée lorsqu'on les touche au moment où ils viennent de naître ; les truies sont principalement de ce nombre, et elles y sont plus sujettes qu'aucune autre femelle : mais ces actes d'une barbarie atroce, quelqu'étranges qu'ils puissent être, ne sont néanmoins que le résultat d'un trop grand attachement, d'une affection trop excessive, ou plutôt d'une tendresse physique qui tient du délire ; car la Nature, en chargeant les mères du soin d'élever leur famille et de la nourrir de leur lait, les a douées en même tems d'affection et de tendresse ; sans cela elle eût manqué son vrai but, qui est la conservation et la propagation des êtres, puisqu'en supposant les mères absolument dénués d'affection pour leurs petits, ces derniers périroient, faute de soin, presque aussitôt qu'ils seroient nés. On peut donc croire, avec quelque fondement, que ces jeunes mères ne font périr leur famille naissante que dans la crainte qu'on ne la leur ravisse, ou bien qu'elles veulent que ce dépôt précieux, que la Nature leur a confié, ne doive son bien-être qu'à leur propre soin.

Au reste la femelle métisse de la seconde génération dont nous parlons ici, a toujours été fort attachée à sa fille. Elle ne

souffroit pas, comme on l'a déjà dit, que son mâle s'en approchât dans les commencemens, et ce ne fut qu'au bout de plusieurs semaines, qu'elle lui permit de prendre quelque part à l'éducation de leur petite compagne. Mais tous deux n'ont pas cessé depuis ce tems de lui donner leurs soins; ils ne la laissoient presque jamais aller seule, ils l'accompagnoient presque dans toutes ses démarches; ils la forçoient même quelquefois à se tenir au milieu d'eux en marchant, et ils touchoient rarement à la nourriture avant qu'elle n'en eût pris sa part. On leur donnoit souvent des moutons entiers pour leur nourriture; alors le père et la mère sembloient exciter leur petite compagne à s'en repaître la première; mais, lorsqu'elle ne pouvoit pas entamer cette proie, le père et la mère lui donnoient la facilite d'en manger, en l'entamant eux-mêmes.

Cette jeune femelle de la troisième génération, née le 4 mars 1779, n'a reçu qu'une éducation demi domestique; depuis sa naissance, elle a presque toujours été enfermée dans un vaste caveau avec son père et sa mère, d'où on ne les faisoit sortir que quelquefois pour respirer dans une cour le grand air; on se contentoit de leur donner la nourriture

riture à certaines heures, et on croyoit inutile de donner à cette jeune femelle des mœurs familières et sociales, parce qu'en effet mon but, en conservant ces animaux, n'a été que d'observer le produit de leur génération. Aussi cette jeune femelle étoit-elle très-timide et très-sauvage, mais néanmoins elle n'étoit ni féroce ni méchante; elle étoit au contraire d'un naturel tout à fait doux et paisible. Elle se plaisoit même à jouer avec les chiens ordinaires, sans chercher à leur faire du mal, quoiqu'elle fût âgée de vingt-un mois, et qu'elle eût par conséquent déjà assez de force pour attaquer ou pour se défendre; mais je dois remarquer que les chiens ne s'en approchoient qu'avec répuguance, et comme s'ils sentoient encore en elle l'odeur de leur ennemi. Si on entroit dans l'endroit où elle étoit enfermée, elle se contentoit de se tapir à terre, comme si elle se croyoit alors bien cachée; de suivre, avec des yeux inquiets, tous les mouvemens que l'on faisoit, et de ne pas toucher à sa nourriture pendant qu'on la regardoit. Si, lorsqu'on étoit auprès d'elle, on lui tournoit le dos et qu'on laissât pendre ses mains, elle s'approchoit doucement et venoit les lécher; mais, dès qu'on se retournoit de son côté a

elle se retiroit bien vîte, et se tapissoit de nouveau sur la terre où on pouvoit la toucher, lui prendre les oreilles et les pattes, et même lui ouvrir la gueule sans qu'elle montrât aucune envie de mordre. Si on lui donnoit la liberté dans un jardin, elle n'étoit pas à la vérité fort aisée à reprendre, parce qu'elle fuyoit dès qu'on vouloit en approcher; mais lorsqu'elle étoit une fois prise, elle se laissoit emmener, et même emporter si l'on vouloit, sans faire de résistance et sans montrer de colère. On peut donc dire que cette jeune femelle, quoique timide et sauvage, tenoit néanmoins, par la douceur de ses mœurs et de son naturel, de sa grand'-mère et de sa mère, lesquelles ayant reçu une éducation toute domestique, ont toujours été très-douces, très-caressantes et très-familières; et c'est une nouvelle preuve de ce que nous avons dit au sujet de ces animaux, savoir, que le chien, en s'alliant avec la louve, semble avoir donné aux femelles qui sont provenues de cette union, son naturel et ses mœurs, et que les femelles ont aussi transmis ces mêmes qualités intérieures aux autres femelles dont elles ont été mères; que réciproquement la louve, en s'alliant avec le chien, avoit donné aux mâles qui

sont provenus de cette union, son naturel et ses mœurs, et que ces mâles ont aussi transmis ces mêmes qualités intérieures aux autres mâles dont ils ont été pères. Nous allons donner la description de cette femelle qui nous est restée de la troisième génération: nous exposerons d'abord ce que cette jeune femelle avoit de commun avec le loup; et ensuite les rapports qu'elle pouvoit avoir avec le chien, et nous verrons par cette comparaison, qu'elle avoit, comme toutes les autres femelles de cette race, beaucoup plus de ressemblance avec le loup qu'avec le chien. Il eût été bien à desirer d'avoir aussi un mâle de la même portée, comme nous en avions pour décrire les deux générations précédentes: nous aurons vu si ce mâle eût été, ainsi que son grand-père et son père, plus semblable, par la forme de la tête, à l'espèce du chien qu'à celle du loup, et si ses mœurs eussent été analogues à celles de ce dernier animal, cela auroit confirmé ou infirmé ce que nous avons dit précédemment au sujet de l'influence des mâles et des femelles dans la génération de ces animaux.

1°. Cette jeune femelle de la troisième génération, avoit par son air, sa marche, sa manière de courir, et la faculté qu'elle

avoit de hurler, beaucoup d'analogie avec le loup; on ne l'a point entendu aboyer, mais le ton et les inflexions de sa voix, lorsqu'elle hurloit, étoit exactement les mêmes que ceux du loup; 2° elle avoit aussi, comme le loup, le corps fort épais de bas en haut vers le ventre, et plus élevé au train de devant qu'à celui de derrière, qui alloit en s'abaissant fort sensiblement jusqu'à l'origine de la queue; 3° elle ressembloit encore au loup par la forme de sa tête, dont le museau étoit épais auprès des yeux, et mince à son extrémité, et par les oreilles qui étoit courtes, droites et terminées en pointe; 4° par les dents canines, qui, à proportion de la taille de l'animal, étoient plus grandes et plus grosses que celles des chiens ordinaires: voilà les principaux caractères qui rapprochent cette femelle de l'espèce du loup, et qui paroissent avoir été transmis à toutes les femelles de la première génération. Nous remarquerons seulement que dans la planche qui représente la femelle de la seconde génération, c'est-à-dire, la mère de celle que nous décrivons ici, les oreilles sont à demi-courbées, parce que l'animal étoit jeune lorsqu'il a été dessiné, et que ses oreilles n'avoient pas encore acquis la pro-

priété de se tenir tout à fait droites; mais depuis elles l'ont été, et ont eu la même forme que celle des autres femelles. Nous ajouterons encore que la femelle de la troisième génération dont il s'agit dans cette description, avoit la queue longue, bien fournie de poil, et exactement semblable à celle du loup; et que, par ce dernier caractère, elle sembloit s'éloigner de sa grand'mère et de sa mère, qui avoient la queue courte, et se rapprocher de son aïeul et de son père qui avoient la queue fort longue.

Elle tenoit de son père, 1° par la couleur brune mélangée de grisâtre qu'elle avoit sur le dos, les côtés du corps, le dessous du cou, et par le noirâtre qui étoit sur la tête et sur le front. Nous observerons, au sujet de cette couleur du poil, que dans la planche qui représente le mâle de la seconde génération, c'est-à-dire, le père de la femelle dont il est ici question, le poil est d'une couleur plus brune, parce que ce mâle, qui a été dessiné à l'âge de six à sept mois, n'avoit pas encore acquis sa véritable couleur, laquelle a été ensuite à peu près semblable à celle de la femelle dont nous parlons ici, c'est-à-dire, brune mélangée de gris; nous ajouterons que cette femelle avoit de plus que son père

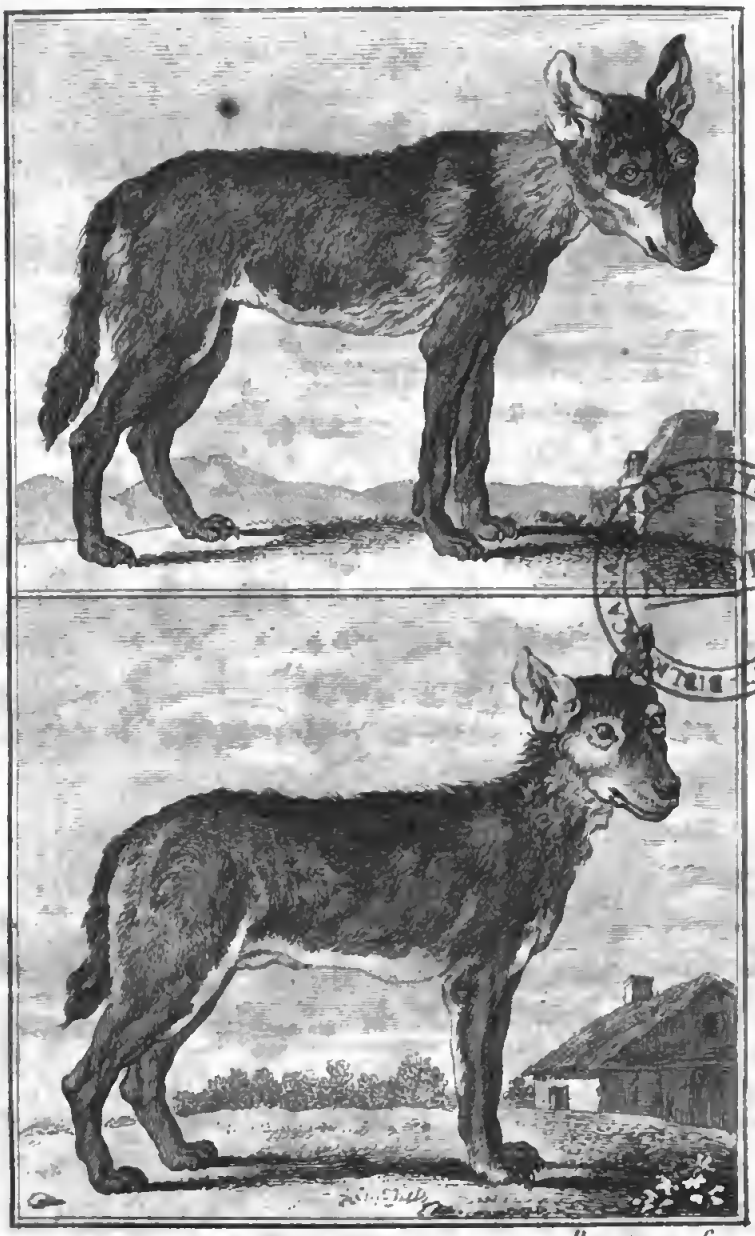
et sa mère, du noirâtre sur toute la partie supérieure du museau. 2° Elle tenoit de son père par le gris mélangé de blanc sale qu'elle avoit sous le corps, depuis le bas de la poitrine jusqu'auprès du ventre, par le roussâtre qui étoit sur le côté extérieur des jambes, sur les côtés du nez et sur le dehors des oreilles, où il étoit nuancé de brunâtre, et par le noirâtre qui bordoit les oreilles; par le blanc qui étoit sur la surface intérieure des oreilles, le bas des joues, la mâchoire inférieure, la partie intérieure des cuisses et des jambes, et sur le bas-ventre et autour de l'anus; mais nous devons remarquer à ce sujet, que, dans tous les individus mâles et femelles de cette race de métis, il y avoit toujours eu plus ou moins de blanc sur toutes ces différentes parties, et que par conséquent les pères et les mères peuvent avoir également contribué à leur transmettre cette couleur. 3° Enfin cette femelle tenoit de son père par la couleur de tous les ongles, et par la forme et la situation des yeux, dont les orbites étoient comme dans le chien, posées à peu près horizontalement; mais elle tenoit du père et de la mère par la qualité du poil qui n'avoit point de duvet à sa racine, et qui, sans être aussi rude au toucher que

celui du loup, l'étoit néanmoins beaucoup plus que celui du chien.

En comparant cette description avec les précédentes, on verra qu'elle tend à confirmer la plupart des raisonnemens que nous avons déjà établis au sujet de ces animaux métis; cependant il est vrai que la mère ne paroissoit pas avoir influé ici sur la forme des yeux qui, dans toutes les femelles, ont toujours été inclinées comme ceux du loup, tandis que ceux de notre femelle, troisième génération, étoient posés horizontalement comme ceux du père, ou plutôt comme ceux du chien: d'ailleurs, au lieu d'avoir la queue courte et émoussée comme sa grand'-mère et sa mère, elle l'avoit au contraire fort longue et traînante; ce qui semble indiquer qu'ici le mâle avoit plus influé sur ces différentes parties, que les autres mâles dans les générations précédentes. Au reste, tous ces faits bien considérés ne détruisent pas ce que nous avons précédemment établi, puisque nous avons toujours cru que les mâles influoient plus que les femelles sur la forme des extrémités du corps; mais malgré ces expériences déjà réitérées, on sent bien qu'il n'est guère possible de rien établir encore de bien positif sur l'influence

réciproque des mâles et des femelles dans la génération, et qu'elles ne suffisent pas pour reconnoître et saisir la marche ordinaire de la Nature. Il y a tant de causes qui peuvent induire en erreur dans un sujet aussi délicat, que quelque sagacité que puisse avoir un observateur naturaliste, il aura toujours raison de se méfier de ses opinions, s'il n'a pas un corps de preuves complet pour les appuyer. Par exemple, il est assez probable que, s'il y a de la différence dans la vigueur et le tempérament de deux animaux qui s'accouplent, le produit de cet accouplement aura plus de rapports avec celui des deux qui aura le plus de vigueur et de force de tempérament; et que si c'est le mâle qui est supérieur à cet égard, les petits tiendront plus du père que de la femelle.

Pl. XXVII. CHIEN MULET FEMELLE *4e Génération T. 25. P. 313.*



Bacquoy. S.

CHIEN MULET MALE *4e Génération*

CHIENS-MULETS.

DU MALE,

QUATRIEME GENERATION.

La femelle de la troisième génération, étant devenue en chaleur, fut couverte par son père, et mit bas, au printems de l'année 1781, quatre petits, tant mâles que femelles, dont deux furent mangés par le père et la mère; il n'en resta que deux, l'un mâle et l'autre femelle. Ces jeunes animaux étoient doux et caressans; cependant ils étoient un peu voraces, et attaquoient la volaille qui étoit à leur proximité.

Le mâle de cette quatrième génération conservoit toujours la physionomie du loup; ses oreilles étoient larges et droites, son corps s'alongeoit en marchant comme celui du loup; la queue étoit un peu courbée et pendante entre les jambes; il tenoit encore du loup par la couleur du poil sur la tête et sur le corps.

A l'âge de près d'un an, sa longueur, mesurée en ligne droite du bout du nez à l'anus, étoit de deux pieds huit pouces six lignes; et suivant la courbure du corps, de trois pieds quatres pouces neuf lignes.

Il avoit les paupières, le nez et les narines noires, les joues blanches, ainsi que le dessous de la mâchoire inférieure, et l'on voyoit aussi du blanc à la poitrine et sur les faces internes des jambes et des cuisses; le dessous du ventre en gagnant la poitrine, étoit d'un blanc sale tirant sur le jaunâtre.

La queue avoit neuf pouces six lignes de longueur; elle étoit grosse et garnie d'un poil touffu et assez court, noirâtre au dessous de la queue, jaunâtre en dessous, et noir à l'extrémité.

CHIENS-MULETS.

DE LA FEMELLE,

QUATRIEME GENERATION.

Cette louve-chienne, de la même portée que le loup-chien précédent, tenoit de sa bisaïeule la louve, par sa physionomie, son regard, ses grandes oreilles et la queue pendante entre les jambes : elle étoit un peu plus petite que le mâle, et plus légère dans les formes du corps et des jambes.

Au même âge de près d'un an, sa longueur du bout du nez à l'anus, mesurée en ligne droite, étoit de deux pieds quatre pouces une ligne, et suivant la courbure du corps, de deux pieds huit pouces neuf lignes; ce qui faisoit quatre pouces cinq lignes de moins que dans le mâle. Cette femelle en différoit encore par les formes du corps, moins lourdes, et tenant plus de son bisaïeul chien; elle avoit la tête plus alongée et plus fine que son frère, la queue beaucoup plus longue, ainsi que les oreilles,

dont l'extrémité étoit tombante, au lieu qu'elle étoit droite dans le mâle : les couleurs de son poil tenoient en général beaucoup plus de celles du chien que de celles de la louve, dont elle tiroit son origine.

Le bout du nez, les naseaux et les lèvres étoient noirs.

Elle étoit encore plus douce et plus craintive que le mâle, et souffroit plus patiemment les châtimens et les coups.

SUITE
DES CHIENS MÉTIS

M. Leroi, lieutenant des chasses et inspecteur du parc de Versailles, par sa lettre du 13 juillet 1778, m'a fait part des observations qu'il a faites sur le chien-loup que je lui avois envoyé. « J'ai, dit-il, à vous rendre compte des chiens-loups que vous m'avez confiés; d'abord ils ont produit ensemble comme ils avoient fait chez vous. J'en ai donné deux à M. le prince de Condé; M. d'Amezaga doit les avoir suivis, et il pourra vous dire ce qu'ils ont fait. J'en ai gardé un pour voir s'il deviendroit propre à quelque usage. Dans son enfance, on l'a laissé libre dans une maison et dans un grand enclos; il étoit assez familier avec les gens de la maison, se nourrissoit de tout, mais paroissoit préférer la viande crue à tout le reste. Sa figure ressembloit beaucoup à celle du loup, à la queue près, qui étoit plus courte, mais qui

étoit tombante comme celle des loups. Il avoit sur-tout dans la physionomie ce *torvus*, qui appartient particulièrement au loup. Sa manière de courir et de marcher étoit absolument semblable à celle de cet animal. Lorsqu'il étoit appelé par quelqu'un de ceux avec lesquels il étoit le plus familier, il ne venoit jamais directement à lui, à moins qu'il ne fût exactement sous le vent; sans cela, il alloit d'abord prendre le vent, et ne s'approchoit qu'après que le témoignage de son nez avoit assuré celui de ses yeux. En tout il n'avoit rien de la gaîté folâtre de nos jeunes chiens, quoiqu'il jouât quelquefois avec eux; toutes ses démarches étoit posées, et annonçoient de la réflexion et de la méfiance. Il avoit à peine six mois qu'on fut obligé de l'enchaîner, parce qu'il commençoit à faire une grande destruction de volailles. On avoit essayé de le corriger; mais, outre qu'il n'étoit ni aisé ni sûr de le saisir, le châtiment ne produit en lui que de l'hypocrisie. Dès qu'il n'étoit pas aperçu, son penchant à la rapine agissoit dans toute son énergie; parmi les volailles, il préféroit sur-tout les dindons. Lorsqu'on le tint attaché, sa férocité ne parut pas s'augmenter par la perte de

sa liberté. Il ne devint pas non plus propre à la garde; il aboyoit rarement, ses aboiemens étoient courts et ne marquoient que l'impatience; il grondoit seulement quand il étoit approché par des inconnus, et la nuit il hurloit souvent. A l'âge d'un an, je l'ai fait mener à la chasse, et comme il paroissoit hardi et tenace, j'ai voulu essayer s'il donneroit sur le sanglier; mais son audace lui a été funeste, il a succombé à la première épreuve; on l'a lâché avec d'autres chiens sur un sanglier qu'il a attaqué de front, et qui l'a tué tout roide. Voilà l'histoire de cet individu.

« J'ai marié son père, l'un de ceux que vous m'aviez donnés, avec une jeune louve que nous avions à la ménagerie; comme il étoit plus fort qu'elle, il a commencé par s'en rendre maître, et quelquefois il la mordoit très-cruellement, apparemment pour l'assujettir. La bonne intelligence s'est ensuite rétablie. Lorsque la louve a eu environ dix-huit mois, elle est devenue en chaleur; elle a été couverte, et il en est venu trois petits qui tiennent beaucoup moins du chien que des individus de la première production: entre autres choses, le poil est pareil à celui du louveteau. Une chose assez rare, c'est

que cette louve étant pleine, et à un mois près de mettre bas, elle a souffert le mâle; il l'a couverte en présence d'un des garçons de la ménagerie, qui est digne de foi. Il dit qu'ils sont restés attachés un moment ensemble, mais beaucoup moins long-tems que ne restent nos chiens..... Je fais élever séparément deux de ces louveteaux, pour voir si l'on pourra en tirer quelque parti pour la chasse ; je les ferai mener de bonne heure en limier, parce que c'est de cette seule manière qu'on peut espérer d'eux quelque docilité. Je donnerai le troisième pour mari à la louve, afin que l'on voie quel dégré d'influence conservera sur la troisième génération, la race du grand-père qui étoit un chien.»

SECONDE SUITE

DES CHIENS MÉTIS.

A ce premier exemple de la production très-certaine d'un chien avec une louve, nous pouvons en ajouter d'autres, mais dont les circonstances ne nous sont pas, à beaucoup près, si bien connues. On a vu en Champagne, dans l'année 1776, entre Vitry-le-Français et Châlons, dans une des terres de M. le comte du Hamel, une portée de huit louveteaux, dont six étoient d'un poil roux bien décidé, le septième d'un poil tout à fait noir, avec les pattes blanches; et le huitième, de couleur fauve mêlée de gris. Ces louveteaux remarquables par leur couleur, n'ont pas quitté le bois où ils étoient nés, et ils ont été vus très-souvent par les habitans des villages d'Ablancourt et de la Chaussée, voisins de ce bois. On m'a assuré que ces louveteaux provenoient de l'accouplement d'un chien avec

une louve, parce que les louveteaux roux ressembloient, au point de s'y méprendre, à un chien du voisinage; néanmoins, avec cette présomption, il faut encore supposer que le chien roux, père de ces métis, avoit eu pour père ou pour mère un individu noir. Les peaux de ces jeunes animaux m'ont été apportées au jardin du roi, et en consultant un pelletier, il les a prises, au premier coup d'œil, pour des peaux de chien; mais, en les examinant de plus près, il a reconnu les deux sortes de poils qui distinguent le loup et les autres animaux sauvages des chiens domestiques. C'est à M. de Cernon que je dois la connoissance de ce fait, et c'est lui qui a eu la bonté de nous envoyer les peaux pour les examiner; il m'a fait l'honneur de m'écrire une lettre, du 8 octobre 1776, dont voici l'extrait :

« Le jour fut pris au 4 novembre, pour donner la chasse à cette troupe de petits loups.... On fit battre le bois par des chiens courans accoutumés à donner sur le loup; on ne les trouva point ce jour-là, quoiqu'ils eussent été vus deux jours auparavant par M. d'Ablancourt, qui, à pied et sans armes, s'étoit amusé à les considérer assez long-tems à vingt toises

de lui autour du bois, et avoit été surpris de les voir si peu sauvages. Je demandai, dit M. de Cernon, au pâtre d'Ablancourt qui se trouva là, s'il avoit vu ces loups; il me répondit qu'il les voyoit tous les jours, qu'ils étoient privés comme des chiens, que même ils gardoient ses vaches, et jouoient au milieu d'elles sans qu'elles en eussent la moindre peur : il ajouta qu'il y en avoit un tout noir, que tous les autres étoient roux, à l'exception encore d'un autre qui étoit d'un gris cendré. . . . . .

» Le 5 novembre, nous trouvâmes ces loups dans une remise de broussailles située entre Mery et Cernon, et nous nous mîmes à leur poursuite; et après les avoir suivis à pied une lieue et demie, nous fûmes obligés, la nuit venant, de les abandonner; mais nous avions très-bien distingué les couleurs de ces jeunes animaux, et leur mère qui étoit avec eux.

» Le 7, nous fûmes informés que les loups avoient été vus à Jongy; que le concierge de M. de Pange en avoit tué un; que le garde-chasse en avoit blessé un autre, et tiré sur le noir de fort près, et paroissoit l'avoir manqué; il les vit aller de là à l'endroit où ils

étoient nés. Les chasseurs se rassemblèrent, et allèrent, trois jours après, les y relancer. La mère louve fut vue la première, et tirée par mon fils ; n'étant pas restée à son coup, elle fut suivie de près par les chiens, et vue de presque tous les chasseurs dans la plaine, et ils n'y remarquèrent rien de différent des louves ordinaires..... Ensuite on tua, dans le bois, un de ses louvetcaux qui étoit entièrement roux, avec le poil plus court et les oreilles plus longues que ne les ont les loups; le bout des oreilles étoit un peu replié en dedans, et quelque chose dans l'ensemble plus approchant de la figure du mâtin alongé, que de celle d'un loup. Un autre de ces louveteaux ayant été blessé à mort, il cria sur le coup, précisément comme crie un chien qu'on vient de frapper. Le garde-chasse qui l'avoit tiré, fut même effrayé de la couleur et du cri de ce louveteau, par la crainte qu'il avoit d'avoir tué un des chiens de la meute qui étoit de même poil; mais en le poursuivant, il fut bientôt détrompé, et le reconnut pour être un louveteau ; cependant il ne put pas le saisir, car cet animal blessé se fourra dans un terrier où il a été perdu.

» Le garde-chasse de M. Loisson, qui a

coutume de tendre des piéges, trouva, en les visitant, un de ces louveteaux saisi par la jambe, et il le prit pour un chien; quelques autres hommes qui étoient avec lui en jugèrent de même; en sorte qu'après l'avoir tué, ils le laissèrent sur la place, ne croyant pas que ce fût un louveteau, mais persuadés que c'étoit un chien..... Nous envoyâmes chercher ce prétendu chien qu'ils venoient de tuer, et nous reconnûmes que c'étoit un louveteau entièrement semblable aux autres, à l'exception que son poil étoit en partie roux et en partie gris; la queue, les oreilles, la mâchoire, le chignon, étoient bien décidément du loup.

» Enfin, quelques jours après on trouva le reste de cette troupe de louveteaux dans un bois, à une lieue de Châlons : on en tua un qui étoit roux, et pareil à celui dont j'ai envoyé la peau au cabinet du roi.

» Enfin, le 18 novembre 1776, M. Loisson tua deux de ces louveteaux à quelque distance de son château, et ce sont les deux dont j'ai envoyé les peaux; l'un étoit roux et l'autre noir; le premier mâle et le second une femelle, qui étoit plus petite et couroit plus légérement que le mâle ».

D'après les faits qui viennent d'être exposés, il y a quelqu'apparence que ces louveteaux pouvoient provenir de l'union d'un chien avec la louve, puisqu'ils avoient tant de ressemblance avec le chien, qu'un grand nombre de chasseurs les ont pris pour des chiens.

De ces huit louveteaux, il y en avoit six roux, qui, par cette couleur, ressembloient, dit-on, à un chien du voisinage, et ils avoient les oreilles à demi-pendantes : cela fonde la présomption qu'ils pouvoient provenir de ce chien. Mais il y en avoit un septième dont le poil étoit grisâtre, et qui par conséquent pouvoit provenir du loup. Le huitième, qui étoit noir, pouvoit aussi provenir d'un loup ; car cette couleur noire n'est qu'une variété qui se trouve quelquefois dans l'espèce du loup, comme je le dirai.

TROISIÈME EXEMPLE

DU PRODUIT D'UN CHIEN

ET D'UNE LOUVE.

Extrait d'une lettre de M. de Cerjal à Lausanne, au baron de Woellwarth, à Paris.

« Si vous voyez M. le comte de Buffon, je vous prie de lui dire que personne ne peut mieux que moi attester la vérité d'une note de la vingt-unième page de son histoire des animaux quadrupèdes, ayant moi-même dressé deux petits provenus d'un chien d'arrêt, et de la fille du loup dont lord Pembroke avoit écrit à M. Bourgelas; qu'avec beaucoup de peine et de douceur je les avois amenés à chasser et arrêter, de compagnie avec une trentaine de chiens d'arrêt; qu'ils avoient du nez, mais du reste, toutes les autres mauvaises qualités du loup; qu'il a fallu beau-

coup de tems pour leur apprendre à rapporter; et qu'étant grondés le moins du monde, ils se retiroient derrière mon cheval, et ne chassoient plus de quelques heures; et que n'étant que très-médiocrement bons, je ne les ai gardés qu'en faveur de leur naissance peu commune, et les ai ensuite rendus à lord Pembroke ».

QUATRIÈME EXEMPLE
DU PRODUIT D'UN CHIEN
ET D'UNE LOUVE.

« Il a été attaqué, le 11 août 1784, dans les bois de Sillegny, à trois lieues de Metz, un jeune loup mâle, qui a été pris en plaine après une heure de chasse, par l'équipage de la louveterie. Le pelage de ce loup n'est pas semblable à celui des loups ordinaires; il est plus rouge, et approche de celui du chien : sa queue est conforme à celle du loup; ses oreilles, au lieu d'être droites, sont tombantes depuis le milieu de l'oreille jusqu'aux extrémités; ses yeux sont plus grands que ceux des loups ordinaires, dont il paroît différer aussi par le regard; l'extrémité de ses pieds de derrière, près des ongles, est blanche; et en tout cet animal paroît tenir autant du chien que du loup, ce qui feroit présumer qu'il a été engendré par une louve couverte par un chien.

» On a empêché les chiens de l'étrangler, et M. le comte d'Haussonville, grand louvetier de France, le fait élever pour l'envoyer à la ménagerie. On a déjà observé qu'il lape de la même manière que les chiens ».

CINQUIÈME EXEMPLE

DU PRODUIT D'UNE LOUVE

AVEC UN CHIEN.

« En 1774, parut une louve en Basse-Normandie, qui se retiroit dans le bois de Mont-Castre, proche le château de Launc et le bourg de la Haye-Dupuis.

» Cette louve ayant pris plusieurs bestiaux dans les landes et marais des environs, les habitans du canton lui donnèrent la chasse, firent des battues à différentes reprises, mais toujours en vain; l'animal, fin et subtil, sut s'esquiver : ils parvinrent seulement à l'expulser du pays, après qu'il y eut séjourné près d'un an.

» Mais ce qui étonna beaucoup dans les battues que l'on fit, fut de voir plusieurs fois avec cette louve, un chien de l'espèce du levrier, qui s'étoit joint à elle, et qui appartenoit au seigneur de la paroisse de Mobec, voisine de la forêt de Mont-Castre.

» On sut que cette louve, étant sans doute en chaleur, venoit la nuit dans les environs de la maison du seigneur de Mobec, faire des hurlemens pour attirer à elle le chien, qui en effet alloit la joindre ; ce qui fit faire des représentations au seigneur de Mobec pour se défaire de son chien, qu'en effet il fit tuer.

» Mais la louve étoit pleine ; elle mit bas ses petits peu de tems après : les habitans en trouvèrent cinq; on en apporta deux au château de Laune; le curé d'Angoville en éleva, pendant quelque tems, un qui paroissoit tenir du loup et du chien ; mais il devint si méchant et si funeste à la basse-cour, qu'on fut obligé de le faire tuer.

» Le levrier tué, les petits louveteaux pris, la louve ne reparut plus dans le pays.

» Il est certain qu'elle étoit pleine du chien, puisqu'on les avoit vus plusieurs fois ensemble ; qu'il n'y avoit pas de loup dans le canton, et qu'elle mit bas ses petits environ trois mois après qu'on se fut aperçu de leur union et des hurlemens qu'elle faisoit pour attirer à elle le chien.

» Tout cela s'est passé depuis l'été de 1774, jusqu'à l'été de 1775, et est à la connoissance de tous les habitans du canton.

» On a vu chez M. le comte de Castelmore, un petit chien âgé d'environ un an, et d'une assez jolie forme, que l'on assuroit provenir d'une petite chienne et d'un renard ». (Extrait d'une lettre écrite de Paris, le 12 juin 1779).

Tous ces faits confirment ce que les anciens avoient avant nous observé ou soupçonné; car plusieurs d'eux ont écrit que les chiens pouvoient s'accoupler et produire avec les loups et les renards.

ADDITION

A L'ARTICLE DU CHIEN,

PAR SONNINI.

Telle est la dépravation de l'espèce humaine, qu'elle est souvent obligée de chercher hors d'elle-même l'exemple comme la pratique habituelle des vertus les plus recommandables. S'agit-il d'un gardien incorruptible, d'un compagnon fidèle et désintéressé, d'un ami que l'adversité n'éloigne pas? si l'idée de l'homme se présente, ce n'est que pour exciter d'inutiles regrets sur la nécessité d'effacer ces vertus précieuses de l'histoire des sociétés, ou pour en rappeler quelques traits isolés, comme des actes extraordinaires que l'on se contente d'admirer, sans être tenté de les rendre moins rares. Une espèce nombreuse d'animaux s'offre au contraire toute entière, riche des dons exquis du sentiment, et heureuse d'en consacrer, sans réserve, l'exercice à cette même

espèce humaine, qui ne sait qu'en abuser, et presque jamais les ennoblir en se les appropriant. L'épreuve que nous faisons chaque jour de l'intelligence des chiens, est, pour tout esprit accoutumé à réfléchir, un sujet d'étonnement et d'admiration; et toute ame sensible ne peut se défendre d'émotion aux marques de constance et d'attachement extrêmes qu'ils ne cessent de nous prodiguer.

» J'ai veu, dit Montaigne, dans son langage naïf, mais très-philosophique; j'ai veu un chien conduisant un aveugle le long d'un fossé de ville, laisser un sentier plain et uni, et en prendre un pire, pour esloigner son maistre du fossé. Comment pouvoit-on avoir fait concevoir à ce chien que c'estoit sa charge de regarder seulement à la seureté de son maistre, et mespriser ses commoditez pour le servir? Et comment avoit-il la cognoissance que tel chemin lui estoit bien assez large, qui ne le seroit pas pour un aveugle? Tout cela se peut-il comprendre sans ratiocination? » (1).

Quel attachement peut être comparé en force et en durée à celui de ce chien, que

(1) Essais, liv. II, ch. 12.

tout Paris a vu, en 1660, fixé pendant plusieurs années sur le tombeau de son maître, au cimetière des Innocens? L'on employa vainement les caresses pour lui faire abandonner des restes chéris ; rien ne put l'arracher à ce lieu de fidélité et de douleur. L'on essaya plusieurs fois de l'en tirer de force, et de l'enfermer à l'extrémité de la ville; dès qu'on le lâchoit, il retournoit au poste que sa constante affection lui avoit assigné, et où, exposé à toutes les intempéries de l'air, il bravoit la rigueur des hivers les plus durs. Les habitans de ce quartier, touchés de la persévérance de cet intéressant animal, ne le laissoient pas manquer de nourriture, qu'il ne sembloit recevoir que pour prolonger sa douleur et l'exemple d'une fidélité vraiment héroïque.

Plus récemment, Valenciennes a été témoin d'un trait semblable : Un habitant de cette ville meurt; son chien le suit au cimetière, et se couche sur sa tombe : on lui porta de la nourriture, à laquelle il refusa de toucher pendant trois jours. Après avoir mis à toutes sortes d'épreuves sa constance infatigable, on lui bâtit une hutte sur la tombe même; il y demeura pendant neuf années, sans jamais s'en éloigner de plus de douze

LE CHIEN DES ALPES.

CHIEN MULET FEMELLE 3e. génération.

douze ou quinze pas, et il y mourut accablé de vieillesse et de douleur (1).

Ce n'est pas seulement à l'égard de son maître que le chien développe toute la supériorité de son instinct. L'on en voit pour qui tous les hommes indistinctement sont des objets de dévouement et de sollicitude. Il existe, par exemple, sur les hautes montagnes des Alpes, une race particulière de chiens, dont l'unique destination est la recherche des voyageurs surpris par les neiges, égarés au milieu de brumes épaisses, ou engagés dans des routes impraticables pendant les tempêtes de l'hiver. Les religieux du mont Saint-Bernard, habitans hospitaliers de ces hauteurs glacées et presqu'inaccessibles, ne manquent pas d'envoyer, chaque jour d'hiver, un domestique de confiance, accompagné de deux chiens, à la rencontre des voyageurs du côté du Valais, jusqu'à Saint-Pierre. Les chiens suivent la trace de l'homme qui a perdu son chemin; ils l'atteignent, le ramènent, et l'arrachent à une mort inévitable. La *plan-*

(1) Cours d'histoire naturelle, ou Tableau de la Nature; Paris, 1770, tome II, page 103.

che XXVI donne la figure d'un de ces chiens des Alpes, prise sur le vivant. Ce bel animal est nourri, avec sa femelle, à Surenne, près de Paris, dans la maison de campagne du secrétaire-général du consulat, Lagarde, qui a permis de le dessiner. Son poil est blanc avec des taches noires autour des oreilles, et quelques autres plus petites de couleur fauve près des yeux. Il est à peu près de la taille d'un mâtin; ses longs poils, son museau effilé et presque toute l'habitude de son corps le rapprochent beaucoup du chien de berger, dont il paroît descendre par un mélange peu ancien de ce chien avec le mâtin. Cette race est aussi très-bonne pour la garde; de sorte qu'elle réunit les bonnes qualités des races auxquelles son origine est due, l'intelligence du chien de berger et la vigilance de nos chiens de basse-cour.

Les caractères distinctifs des chiens sont à l'extérieur : les poils dont le corps est le plus ordinairement couvert, et qui sont épais, plus durs sur le dos, et à peu près de la même longueur sur toutes les parties du corps; la tête oblongue, se rétrécissant devant les yeux; le crâne élevé, et son sommet en arête; le derrière de la tête terminé par

des prolongemens de l'occiput, qui s'étendent en arrière en forme de crêtes, et alongent la partie supérieure de la tête; la lèvre supérieure obtuse, et couvrant de chaque côté celle d'en bas, dont les bords sont dégarnis de poils, et comme dentelés par des excroissances molles et charnues; des muscles très-robustes donnant le mouvement aux mâchoires; sur la lèvre supérieure, des moustaches formées de soies roides, recourbées en avant, et implantées sur des espèces de verrues; plusieurs de ces verrues, à soies moins longues, garnissant en devant la lèvre inférieure; le nez obtus, nu, ridé et toujours humide, du moins quand le chien n'est pas malade; les ouvertures des narines arrondies; six dents incisives et deux canines à chaque machoire, six dents molaires de chaque côté à la mâchoire supérieure, et sept, aussi de chaque côté, à la machoire inférieure; en tout quarante-deux dents: mais ce nombre n'est point constant dans tous les sujets; plusieurs ont quelques dents de moins, et quelques-uns en ont davantage; d'où l'on doit conclure que les méthodes qui ont pour base le nombre des dents sont des distributions insuffisantes et fautives; toutes les dents incisives de la mâchoire supérieure marquées sur leur

face antérieure par deux petites cannelures, qui semblent les diviser en trois lobes ou parties distinctes, dont celle du milieu est la plus grande; une pareille cannelure sur les premières dents, et quelquefois sur les secondes, de la mâchoire de dessous; les sourcils un peu apparens, plusieurs verrues sur la face; le cou un peu arrondi et presque aussi long que la tête; treize côtes, neuf vraies et quatre fausses de chaque côté; le même nombre de vertèbres dorsales, et sept lombaires; les os des hanches en forme de cuiller, étant convexes en dedans et concaves en dehors; les pieds de devant divisés en cinq doigts, ceux de derrière en quatre ou cinq; ces doigts séparés les uns des autres, sur la longueur de la seconde et de la troisième phalanges, et armés d'ongles convexes, obtus, creusés en gouttière, et que l'animal ne peut retirer ni faire sortir à volonté; l'éperon, ou cinquième ongle des pieds de devant, se trouvant quelquefois double et même triple; sous chaque doigt un petit tubercule arrondi; derrière eux, la pomme est garnie d'un gros tubercule figuré en trèfle; une callosité au pli du poignet; dix mamelles, quatre à la poitrine, et six sur le ventre; le mâle n'en a que six placées sur cette dernière partie, mais ce nombre

des mamelles varie beaucoup, et fournit un caractère de divisions méthodiques aussi incertain que celui des dents; la queue ronde, couverte de poils; l'animal l'agite en signe de joie, et il la laisse pendante entre ses jambes, lorsqu'il est affecté par la crainte.

Le chien a le palais profondément sillonné en travers, la langue arrondie et très-mince à son extrémité, large et aplatie dans sa longueur, et comme partagée en deux par une ligne creusée dans son milieu; le cerveau assez considérable, l'œsophage formé par six tuniques; l'estomac d'une assez grande capacité, s'étendant presqu'autant à droite qu'à gauche, ayant sa grande convexité en bas, semblable à celui de l'homme, mais moins épais et plus rouge : le colon plus gros et plus ample que les autres intestins : le cæcum grand, oblong, se repliant sur lui-même en deux endroits, presque toujours rempli de matières liquides, et gonflé par des vents : le cœur placé au milieu de la poitrine, sa pointe tournée en arrière : le foie d'une figure irrégulière : la vésicule du fiel en forme de poire, la rate oblongue et d'un rouge plus foncé en dedans qu'en dehors; enfin, le poumon droit divisé en quatre lobes, et le gauche en deux seulement.

Dans les espèces d'animaux que l'homme a soumis à la domesticité, ou plutôt à la servitude, la Nature, souvent contrariée, produit fréquemment des monstres par excès ou par défaut. Je citerai l'exemple d'un chien monstre de cette dernière sorte, comme une nouvelle preuve et de la perfection d'instinct dans le chien, et des ressources de la Nature. Il a été publié par M. Peret fils, dans le Journal de Physique du mois d'août 1770.

Au mois de juillet 1788, une chienne épagneule noire, à taches couleur de feu, mit bas huit petits : on ne lui en laissa que quatre ; mais le choix que l'on en avoit fait ayant été très-superficiel, l'on s'aperçut quelques jours après que l'un de ces quatre petits étoit une chienne dépourvue des pattes de devant : on s'imaginoit qu'elle ne vivroit pas, mais ce défaut de conformation n'empêcha pas qu'elle ne prît autant de croissance et de vigueur que les autres, et elle avoit deux ans lorsqu'on en fit la description.

Deux-pattes tient beaucoup du chien-loup, mais elle a le corps plus alongé. Son poil est long, un peu rude et de couleur brune : elle a souvent les oreilles droites : sa queue ressemble beaucoup à celle du renard, non seulement

par sa forme, mais encore par la manière dont la chienne la porte.

Cette chienne est fort caressante, elle vient aux personnes qu'elle connoît sur ses deux seules pattes de derrière, qu'elle tient écartées et les doigts fort ouverts. Si elle veut arriver vîte, elle se sert du dessous de son cou, comme d'une troisième jambe pour s'appuyer : elle avance alors assez vîte par une suite de sauts et d'élancemens, mais cette marche contrainte la fatigue beaucoup, sa respiration se trouve comme coupée à chaque fois que son cou touche la terre; et pour sauver sa tête et son museau des chocs qu'ils recevroient, il est nécessaire que les muscles du cou soient toujours en contraction, de manière que la tête soit sans cesse relevée.

Si Deux-pattes entend quelque bruit, elle se tient droite, même pendant un tems considérable. Dans la campagne, on la prendroit de loin pour un lièvre faisant le *chandelier;* si elle veut monter un escalier, en s'élançant sur chaque marche avec l'appui de son cou, elle en vient facilement à bout; mais il lui est impossible de le descendre.

L'on ne peut guère s'assurer au toucher, de la conformation des os de cette chienne; on croit ne sentir que l'omoplate, et rien de plus. Cepen-

dant, lorsque l'animal s'est placé de lui-même sur son derrière, à la manière des chiens dressés à faire la révérence, et qu'il semble vouloir exprimer son affection ou ses désirs, on aperçoit un mouvement bien sensible sous la peau, à l'endroit où les jambes de devant devroient être attachées; mais il est probable que ce mouvement dépend du jeu des muscles.

Cette chienne extraordinaire a fait, en décembre 1789, six petits, dont aucun ne participoit au vice de sa conformation.

La force digestive de l'estomac du chien est très-remarquable; les os y sont ramollis et digérés avec autant de facilité que les mâchoires en ont à les casser. Les sucs gastriques font tout le travail de cette digestion; la trituration n'y contribue point. Et sur ce point de physique animale, deux grands observateurs, Boerhaave et Spallanzani, ne sont point d'accord : le premier prétendoit que les chiens ne digéroient pas la chair en entier, qu'ils ne faisoient que la dépouiller de ses sucs, et qu'ils en rejetoient les fibres, qu'ils ne digéroient pas mieux les portions d'intestins qu'on leur faisoit avaler, et enfin, que les os restoient intacts dans leur estomac. Mais M. Spallanzani a prouvé que la digestion de la chair et des

parties d'intestins, quoique s'opérant lentement, s'achève néanmoins complétement, non seulement quant aux sucs qu'elle contient, mais encore quant aux fibres dont elle est composée. On s'est de même assuré que les chiens digèrent parfaitement les os (1).

Ces animaux sont d'une grande voracité, et ils s'accommodent assez bien de toutes sortes d'alimens. Cependant ils ont une aversion invincible pour plusieurs espèces d'oiseaux, dont la chair a une odeur forte et sauvage; mais, par une suite d'un goût plus dépravé, ils préfèrent aux viandes fraîches les voieries les plus infectes; et il n'est pas rare de voir le chien le plus délicatement soigné, quitter les nourritures de choix qu'on lui prodigue, pour courir à des charognes, les déchirer avidement, et se rouler avec délices sur leurs lambeaux en pourriture. Naturellement carnivores, les chiens ne mangent guère de végétaux crus; et, si quelques-uns aiment la salade, c'est plutôt pour son assaisonnement, que pour la plante elle-même. J'ai vu un roquet qui, pendant une longue vie, n'a cessé d'avaler

(1) Voyez le Dictionnaire d'histoire naturelle, par Valmont de Bomare, à l'article *oiseau*.

chaque jour une quantité assez forte de tabac en poudre ; dès que l'on ouvroit une tabatière, il tourmentoit jusqu'à ce ce qu'on lui eût mis dans la gueule une bonne pincée de cette poudre.

Quand les chiens se sentent malades, ils coupent avec leurs dents et avalent les feuilles du chiendent et de plusieurs autres graminées : ce remède, que la Nature leur indique, les fait vomir et les guérit. L'on connoît la manière dont les chiens s'approchent et se reconnoissent entr'eux ; mais l'on ne sait pas généralement que cette singulière habitude est fondée d'une part sur la finesse de leur odorat, et de l'autre, sur deux glandes ou vésicules partieulières, placées de chaque côté de l'anus, et qui y communiquent par un orifice bien apparent. Elles ont assez de capacité et la forme ovoïde : leurs parois intérieurs sont lisses, et elles exhalent une odeur fétide et pénétrante. Ce ne sont pas les seuls animaux qui aient dans le même endroit des glandes de cette nature, qui contiennent, comme celles-ci, une matière très-odorante (1).

(1) Daubenton, description du chien.

Une autre particularité qui distingue le chien de presque tous les autres quadrupèdes, est la position de la queue ; elle est toujours recourbée du côté gauche. Cette direction vient de ce que le chien marche et court obliquement, et qu'il porte le côté droit en avant ; de sorte qu'il est nécessaire que sa queue se jette du côté opposé, pour ne pas opposer de la résistance à l'air. Je ne m'étendrai pas davantage sur les autres habitudes du chien : le grand nombre de ces animaux qui vivent au milieu de nous, rendroit ce travail superflu.

Leurs peaux servent à faire des gants, des bas, et des pièces d'estomac que les femmes portent la nuit pour entretenir le velouté et l'élasticité de la peau. La dépouille des chiens dont les poils sont longs et soyeux, s'emploie aussi pour diverses fourrures, et principalement pour des manchons, auxquels on cherche à donner plus de valeur, en les peignant de manière à imiter les peaux de l'ours ou de la panthère. Les excrémens mêmes du chien étoient en usage autrefois dans la médecine, comme un astringent ; c'est ce que l'on appeloit, en style de pharmacopée, *album græcum* ou *magnésie animale*. Cette matière est tellement caustique, qu'elle détruit

entièrement toutes les plantes, comme on peut l'observer dans les endroits où l'on a tenu, pendant quelque tems, des chiens à l'attache; les plantes y périssent, à l'exception de la renouée et du thalitron. Lister a observé que les insectes n'y touchoient jamais; et si l'on marche dessus, lorsqu'elle a été récemment rendue, le soulier, fût-il tout neuf et du meilleur cuir, se trouve usé en huit jours à la place qui en a été imprégnée (1).

Le chien est, pour l'habitant de la campagne, un compagnon nécessaire, qui l'aide à découvrir le gibier, à le poursuivre et à l'atteindre. Il concourt également à notre utilité et à nos plaisirs; et il est intéressant de le considérer encore sous ce double rapport. Dans les plaines, on chasse avec le *chien couchant*, ou *chien d'arrêt*, ou *chien ferme*. Trois espèces sont propres à cette chasse, le braque, l'épagneul, et celui que les chasseurs appellent *griffon* : c'est un chien métis à poil long et un peu frisé, qui tient du barbet et de l'épagneul. Le braque est plus brillant et plus léger dans sa quête; mais la plupart de ces chiens craignent l'eau et les ronces : au lieu que l'épagneul et le

(1) Dictionnaire des animaux, au mot *chien*.

griffon s'accoutument aisément à chasser et à rapporter dans l'eau, même par les plus grands froids ; ils quêtent aussi dans les bois et dans les lieux les plus fourrés : ils offrent donc plus de ressource que le braque, et méritent de lui être préférés (1). Les moyens que l'on emploie pour dresser ces trois races de chiens, appartenant à l'art de la vénerie, ne doivent point trouver place ici.

Pour la chasse dans les forêts, l'on se sert de *limiers* et de *chiens courans*. Le limier est un gros chien qui ne donne pas de la voix, et que l'on emploie à quêter le gibier et à le lancer. Il y a des limiers pour la chasse du matin, et d'autres pour la chasse du soir. La bonne race de limiers vient ordinairement de Normandie. Dans le nombre de ces chiens, il y en a de noirs ; mais ils sont plus communément d'un gris brun : les noirs sont marqués de feu, et ont aussi du blanc sur la poitrine. Comme les uns et les autres ressemblent beaucoup aux chiens représentés dans les anciens tableaux et sur les vieilles tapisseries, il y a toute apparence que leur race est très-anciennement connue et conservée : aussi les plus vieux chasseurs de Normandie assu-

(1) Traité de la chasse au fusil.

rent que leurs ancêtres n'en savent pas l'origine. La taille ordinaire des limiers est de vingt à vingt-deux pouces. Ils sont épais; ils ont la tête grosse et carrée, les oreilles longues et larges, les cuisses et les reins bien faits, et le nez très-bon : ils sont vigoureux, hardis, et même méchans; ils se battent entr'eux avec tant d'acharnement, qu'on est souvent obligé de leur fourrer un bâton dans la gueule pour les séparer (1).

Il paroît que l'on ne connoissoit anciennement en France que deux races de *chiens courans*, toutes deux originaires de Saint-Hubert; l'une de chiens noirs, l'autre de blancs. Les chiens noirs avoient les jambes et le dessus des yeux marqués de feu, et quelquefois un peu de blanc sur la poitrine : ils étoient de moyenne taille, peu gros et peu vigoureux; mais ils étoient sages. Les chiens blancs avoient plus de vîtesse et de vigueur, mais ils étoient aussi plus emportés. Saint Louis ramena d'Orient une troisième race de chiens courans à poils gris de lièvre, hauts sur jambes, et ayant les pieds bien faits et les oreilles grandes : ils couroient beaucoup plus vîte

(1) Voyez l'Encyclopédie méthodique; Dictionnaire des chasses, à l'article du chien.

que les chiens noirs, mais ils n'avoient pas l'odorat aussi fin; ils étoient d'ailleurs entreprenans, et même fougueux.

Il s'est formé depuis une autre race qui a été confondue dans celle des chiens blancs de Saint-Hubert. Louis XII fit couvrir une chienne braque d'Italie par un de ces chiens blancs. Les produits de cette alliance furent appelés *chiens greffiers*, parce que la chienne appartenoit à un des secrétaires du roi, que l'on connoissoit alors sous le nom de *Greffier*. La maison et le parc des Loges, près de Saint-Germain, furent bâtis pour entretenir les chiens de cette nouvelle race, qui réunissoient toutes les qualités des autres races de chiens courans, sans en avoir les défauts: ils étoient communément tout blancs, avec une marque fauve sur le corps. L'on peut aisément s'apercevoir que nos chiens courans d'aujourdhui proviennent du mélange de ces différentes races.

Pour qu'un chien courant ait, en même tems, de la noblesse et de la vigueur, il faut qu'il ait vingt-trois pouces, et même plus, de hauteur. Quiconque connoît les proportions d'un beau cheval, sait aussi quelles sont les belles formes d'un chien courant. Il doit avoir la hauteur des jambes en pro-

portion avec la grandeur du corps, les épaules petites sans être serrées, le pied petit, les doigts fins et un peu longs, la tête busquée et un peu carrée, sans être trop forte, les oreilles tombantes, le nez carré, les reins courts et un peu élevés en dos de carpe, les cuisses nerveuses et charnues, le jarret ni trop droit, ni trop courbé, et sur-tout pas attaché trop bas; enfin, la queue bien attachée, et ni trop mince, ni trop épaisse. Les défauts que l'on peut remarquer sont des jambes trop longues, les pieds courts et de gros doigts; les chiens qui ont ces vices de conformation, sont sujets à s'écarter de la voie du gibier. Ceux dont les jambes sont courtes, les pieds mous et plats, et les épaules charnues, n'ont point de vigueur, ni de légèreté, non plus que ceux dont les épaules sont sèches et serrées, les reins et les jarrets bas, et les cuisses longues et plates. Les chiens courans qui ont la queue attachée fort haut, et retombant sur le dos en se tournant en trompe, ne sont jamais vigoureux; ceux qui ont le poitrail trop ouvert, sont sujets à se prendre des épaules (1).

(1) Dictionnaire des chasses, à l'endroit cité.

DE

DE LA NATURE.

PREMIÈRE VUE.

La Nature est le système des lois établies par le Créateur pour l'existence des choses et pour la succession des êtres; la Nature n'est point une chose, car cette chose seroit tout; la Nature n'est point un être, car cet être seroit Dieu : mais on peut la considérer comme une puissance vive, immense, qui embrasse tout, qui anime tout, et qui subordonnée à celle du premier être, n'a commencé d'agir que par son ordre, et n'agit encore que par son concours ou son consentement. Cette puissance est de la puissance divine la partie qui se manifeste; c'est en même tems la cause et l'effet, le mode et la substance, le dessein et l'ouvrage : bien différente de l'art humain, dont les productions ne sont que des ouvrages morts, la Nature est elle-même un ouvrage perpétuellement vivant, un ouvrier sans cesse actif, qui sait tout employer, qui, travaillant d'après soi-même, toujours sur le même

fonds, bien loin de l'épuiser, le rend inépuisable; le tems, l'espace et la matière sont ses moyens; l'Univers son objet, le mouvement et la vie son but.

Les effets de cette puissance sont les phénomènes du monde; les ressorts qu'elle emploie sont des forces vives que l'espace et le tems ne peuvent que mesurer et limiter, sans jamais les détruire; des forces qui se balancent, qui se confondent, qui s'opposent sans pouvoir s'anéantir : les unes pénètrent et transportent le corps, les autres les échauffent et les animent; l'attraction et l'impulsion sont les deux principaux instrumens de l'action de cette puissance sur les corps bruts; la chaleur et les molécules organiques vivantes sont les principes actifs qu'elle met en œuvre pour la formation et le développement des êtres organisés.

Avec de tels moyens que ne peut la Nature? Elle pourroit tout, si elle pouvoit anéantir et créer; mais Dieu s'est réservé ces deux extrêmes de pouvoir : anéantir et créer sont les attributs de la toute-puissance; altérer, changer, détruire, développer, renouveler, produire, sont les seuls droits qu'il a voulu céder. Ministre de ses ordres irrévocables, dépositaire de ses immuables dé-

crets, la Nature ne s'écarte jamais des lois qui lui ont été prescrites; elle n'altère rien aux plans qui lui ont été tracés, et dans tous ses ouvrages elle présente le sceau de l'Éternel. Cette empreinte divine, prototype inaltérable des existences, est le modèle sur lequel elle opère; modèle dont tous les traits sont exprimés en caractères ineffaçables, et prononcés pour jamais; modèle toujours neuf, que le nombre des moules ou des copies, quelque infini qu'il soit, ne fait que renouveler.

Tout a donc été créé, et rien encore ne s'est anéanti; la Nature balance entre ces deux limites, sans jamais approcher ni de l'une ni de l'autre: tâchons de la saisir dans quelques points de cet espace immense, qu'elle remplit et parcourt depuis l'origine des siècles.

Quels objets! Un volume immense de matière qui n'eût formé qu'une inutile, une épouvantable masse, s'il n'eût été divisé en parties séparées par des espaces mille fois plus immenses; mais des milliers de globes lumineux, placés à des distances inconcevables, sont les bases qui servent de fondement à l'édifice du monde; des millions de globes opaques, circulant autour des pre-

miers, en composent l'ordre et l'architecture mouvante : deux forces primitives agitent ces grandes masses, les roulent, les transportent et les animent ; chacune agit à tout instant ; et toutes deux combinant leurs efforts, tracent les zones des sphères célestes, établissent dans le milieu du vide des lieux fixes et des routes déterminées ; et c'est du sein même du mouvement que naît l'équilibre des mondes et le repos de l'Univers.

La première de ces forces est également répartie ; la seconde a été distribuée en mesure inégale : chaque atome de matière a une même quantité de force d'attraction ; chaque globe a une quantité différente de force d'impulsion ; aussi est-il des astres fixes et des astres errans ; des globes qui ne semblent être faits que pour attirer, et d'autres pour pousser ou pour être poussés ; des sphères qui ont reçu une impulsion commune dans le même sens, et d'autres une impulsion particulière ; des astres solitaires, et d'autres accompagnés de satellites ; des corps de lumière et des masses de ténèbres, des planètes dont les différentes parties ne jouissent que successivement d'une lumière empruntée ; des comètes qui se perdent dans l'obscurité

des profondeurs de l'espace, et reviennent après des siècles se parer de nouveaux feux ; des soleils qui paroissent, disparoissent, et semblent alternativement se rallumer et s'éteindre ; d'autres qui se montrent une fois, et s'évanouissent ensuite pour jamais. Le ciel est le pays des grands événemens ; mais à peine l'œil humain peut-il les saisir. Un soleil qui périt et qui cause le catastrophe d'un monde ou d'un système de mondes, ne fait d'autre effet à nos yeux que celui d'un feu follet qui brille et qui s'éteint : l'homme borné à l'atome terrestre sur lequel il végète, voit cet atome comme un monde, et ne voit les mondes que comme des atomes.

Car cette terre qu'il habite, à peine reconnoissable parmi les autres globes, et tout à fait invisible pour les sphères éloignées, est un million de fois plus petite que le soleil qui l'éclaire, et mille fois plus petite que d'autres planètes qui, comme elle, sont subordonnées à la puissance de cet astre, et forcées à circuler autour de lui. Saturne, Jupiter, Mars, la Terre, Vénus, Mercure et le Soleil occupent la petite partie des cieux que nous appelons *notre univers*. Toutes ces planètes, avec leurs satellites, entraînées par un mouvement rapide dans le même

sens, et presque dans le même plan, composent une roue d'un vaste diamètre, dont l'essieu porte toute la charge, et qui, tournant lui-même avec rapidité, a dû s'échauffer, s'embraser, et répandre la chaleur et la lumière jusqu'aux extrémités de la circonférence : tant que ces mouvemens dureront (et ils seront éternels, à moins que la main du premier moteur ne s'oppose et n'emploie autant de force pour les détruire qu'il en a fallu pour les créer), le soleil brillera et remplira de sa splendeur toutes les sphères du monde ; et comme dans un système où tout s'attire, rien ne peut ni se perdre ni s'éloigner sans retour, la quantité de matière restant toujours la même, cette source féconde de lumière et de vie ne s'épuisera, ne tarira jamais ; car les autres soleils, qui lancent aussi continuellement leurs feux, rendent à notre soleil tout autant de lumière qu'ils en reçoivent de lui.

Les comètes, en beaucoup plus grand nombre que les planètes, et dépendantes comme elles de la puissance du soleil, pressent aussi sur ce foyer commun, en augmentent la charge, et contribuent de tout leur poids à son embrasement : elles font partie de notre Univers,

puisqu'elles sont sujettes, comme les planètes, à l'attraction du soleil; mais elles n'ont rien de commun entre elles, ni avec les planètes, dans leur mouvement d'impulsion; elles circulent chacune dans un plan différent, et décrivent des orbes plus ou moins alongés dans des périodes différentes de tems, dont les unes sont de plusieurs années, et les autres de quelques siècles: le soleil tournant sur lui-même, mais au reste immobile au milieu du tout, sert en même tems de flambeau, de foyer, de pivot à toutes ces parties de la machine du monde.

C'est par sa grandeur même qu'il demeure immobile, et qu'il régit les autres globes. Comme la force a été donnée proportionnellement à la masse, qu'il est incomparablement plus grand qu'aucune des comètes, et qu'il contient mille fois plus de matière que la plus grosse planète, elles ne peuvent ni le déranger, ni se soustraire à sa puissance, qui, s'étendant à des distances immenses, les contient toutes, et lui ramène au bout d'un tems celles qui s'éloignent le plus; quelques-unes même, à leur retour, s'en approchent de si près, qu'après avoir été refroidies pendant des siècles, elles éprouvent une chaleur inconcevable; elles sont

sujettes à des vicissitudes étranges, par ces alternatives de chaleur et de froid extrêmes, aussi bien que par les inégalités de leur mouvement, qui tantôt est prodigieusement accéléré, et ensuite infiniment retardé : ce sont pour ainsi dire des mondes en désordre, en comparaison des planètes, dont les orbites étant plus régulières, les mouvemens plus égaux, la température toujours la même, semblent être des lieux de repos, où tout étant constant, la Nature peut établir un plan, agir uniformément, se développer successivement dans toute son étendue. Parmi ces globes choisis entre les astres errans, celui que nous habitons paroît encore être privilégié : moins froid, moins éloigné que Saturne, Jupiter, Mars, il est aussi moins brûlant que Vénus et Mercure, qui paroissent trop voisins de l'astre de lumière.

Aussi, avec quelle magnificence la Nature ne brille-t-elle pas sur la terre? Une lumière pure s'étendant de l'orient au couchant, dore successivement les hémisphères de ce globe; un élément transparent et léger l'environne; une chaleur douce et féconde anime, fait éclorre tous les germes de la vie : des eaux vives et salutaires servent à leur entretien, à leur accrois-

sement; des éminences, distribuées dans le milieu des terres, arrêtent les vapeurs de l'air, rendent ces sources intarissables et toujours nouvelles; des cavités immenses, faites pour les recevoir, partagent les continens : l'étendue de la mer est aussi grande que celle de la terre; ce n'est point un élément froid et stérile, c'est un nouvel empire aussi riche, aussi peuplé que le premier. Le doigt de Dieu a marqué leurs confins; si la mer anticipe sur les plages de l'occident, elle laisse à découvert celles de l'orient : cette masse immense d'eau, inactive par elle-même, suit les impressions des mouvemens célestes; elle balance par des oscillations régulières de flux et de reflux; elle s'élève et s'abaisse avec l'astre de la nuit; elle s'élève encore plus lorsqu'il concourt avec l'astre du jour, et que tous deux, réunissant leurs forces dans le tems des équinoxes, causent les grandes marées : notre correspondance avec le ciel n'est nulle part mieux marquée. De ces mouvemens constans et généraux résultent des mouvemens variables et particuliers, des transports de terre, des dépôts qui forment au fond des eaux des éminences semblables à celles que nous voyons sur la surface de la terre; des courans qui,

suivant la direction de ces chaînes de montagnes, leur donnent une figure dont tous les angles se correspondent, et coulant au milieu des ondes, comme les eaux coulent sur la terre, sont en effet les fleuves de la mer.

L'air, encore plus léger, plus fluide que l'eau, obéit aussi à un plus grand nombre de puissances; l'action éloignée du soleil et de la lune, l'action immédiate de la mer, celle de la chaleur qui le raréfie, celle du froid qui le condense, y causent des agitations continuelles : les vents sont ses courans; ils poussent, ils assemblent les nuages, ils produisent les météores, et transportent au dessus de la surface aride des continens terrestres les vapeurs humides des plages maritimes; ils déterminent les orages, répandent et distribuent les pluies fécondes et les rosées bienfaisantes; ils troublent les mouvemens de la mer, ils agitent la surface mobile des eaux, arrêtent ou précipitent les courans, les font rebrousser, soulèvent les flots, excitent les tempêtes; la mer irritée s'élève vers le ciel, et vient en mugissant se briser contre des digues inébranlables, qu'avec tous ses efforts elle ne peut ni détruire, ni surmonter.

La terre, élevée au dessus du niveau de

la mer, est à l'abri de ses irruptions; sa surface émaillée de fleurs, parée d'une verdure toujours renouvelée, peuplée de mille et mille espèces d'animaux différens, est un lieu de repos, un séjour de délices, où l'homme, placé pour seconder la Nature, préside à tous les êtres; seul, entre tous, capable de connoître et digne d'admirer, Dieu l'a fait spectateur de l'Univers et témoin des ses merveilles; l'étincelle divine dont il est animé le rend participant aux mystères divins; c'est par cette lumière qu'il pense et réfléchit, c'est par elle qu'il voit et lit dans le livre du monde, comme dans un exemplaire de la divinité.

La Nature est le trône extérieur de la magnificence divine; l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la toute-puissance; fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures; vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit; il établit entre les êtres vivans l'ordre, la subordination, l'harmonie; il embellit la Nature même, il la cultive, l'étend et la polit, en élague le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose. Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où

l'homme n'a jamais résidé : couvertes, ou plutôt hérissées de bois épais et noirs dans toutes les parties élevées; des arbres sans écorce et sans cime, courbés, rompus, tombant de vétusté; d'autres, en plus grand nombre, gisans au pied des premiers, pour pourrir sur des monceaux déjà pourris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclorre. La Nature, qui par-tout ailleurs brille par sa jeunesse, paroît ici dans la décrépitude; la terre surchargée par le poids, surmontée par les débris de ses productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption : dans toutes les parties basses, des eaux mortes et croupissantes faute d'être conduites et dirigées; des terrains fangeux, qui, n'étant ni solides ni liquides, sont inabordables, et demeurent également inutiles aux habitans de la terre et des eaux; des marécages qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes vénéneux, et servent de repaire aux animaux immondes. Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres

élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes; ce n'est point ce gazon fin qui semble faire le duvet de la terre, ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité; ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui, se desséchant et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossière, épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages; l'homme, obligé de suivre les sentiers de la bête farouche s'il veut les parcourir, contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie, effrayé de leurs rugissemens, saisi du silence même de ces profondes solitudes, rebrousse chemin, et dit : La Nature brute est hideuse et mourante; c'est moi, moi seul qui peux la rendre agréable et vivante : desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler; formons-en des ruisseaux, des canaux; employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avoit caché, et que

nous ne devons qu'à nous-mêmes; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi-consumées; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer : bientôt, au lieu du jonc, du nénuphar, dont le crapaud composoit son venin, nous verrons paroître la renoncule, le trèfle, les herbes douces et salutaires; des troupeaux d'animaux bondissans fouleront cette terre jadis impraticable; ils y trouveront une substance abondante, une pâture toujours renaissante; ils se multiplieront pour se multiplier encore : servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage; que le bœuf soumis au joug, emploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre ; qu'elle rajeunisse par la culture; une Nature nouvelle va sortir de nos mains.

Qu'elle est belle, cette Nature cultivée ! que, par les soins de l'homme, elle est brillante et pompeusement parée ! Il en fait lui-même le principal ornement; il en est la production la plus noble ; en se multipliant, il en multiplie le germe le plus précieux; elle-même aussi semble se multiplier avec lui ; il met au jour, par son art, tout ce qu'elle recéloit dans son sein. Que de trésors ignorés,

que de richesses nouvelles ! Les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini ; les espèces utiles d'animaux transportées, propagées, augmentées sans nombre ; les espèces nuisibles réduites, confinées, reléguées ; l'or, et le fer plus nécessaire que l'or, tirés des entrailles de la terre ; les torrens contenus, les fleuves dirigés, resserrés ; la mer même soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre ; la terre accessible partout, par-tout rendue aussi vivante que féconde ; dans les vallées de riantes prairies ; dans les plaines de riches pâturages ou des moissons encore plus riches ; les collines chargées de vignes et de fruits, leurs sommets couronnés d'arbres utiles et de jeunes forêts ; les déserts devenus des cités habitées par un peuple immense, qui, circulant sans cesse, se répand de ces centres jusqu'aux extrémités ; des routes ouvertes et fréquentées, des communications établies par-tout comme autant de témoins de la force et de l'union de la société ; mille autres monumens de puissance et de gloire démontrent assez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que de tout tems il partage l'empire avec la Nature.

Cependant il ne règne que par droit de conquête : il jouit plutôt qu'il ne possède, il ne conserve que par des soins toujours renouvelés ; s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre sous la main de la Nature : elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monumens, les détruit avec le tems, et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu, par sa faute, ce que ses ancêtres avoient conquis par leurs travaux. Ces tems où l'homme perd son domaine, ces siècles de barbarie pendant lesquels tout périt, sont toujours préparés par la guerre, et arrivent avec la disette et la dépopulation. L'homme qui ne peut que par le nombre, qui n'est fort que par sa réunion, qui n'est heureux que par la paix, a la fureur de s'armer pour son malheur et de combattre pour sa ruine : excité par l'insatiable avidité, aveuglé par l'ambition encore plus insatiable, il renonce aux sentimens d'humanité, tourne toutes ses forces contre lui-même, cherche à s'entre-détruire, se détruit en effet ; et après ces jours de sang et de carnage, lorsque la fumée de la gloire s'est dissipée, il voit d'un œil triste la terre dévastée, les

arts

arts ensevelis, les nations dispersées, les peuples affoiblis, son propre bonheur ruiné et sa puissance réelle anéantie.

GRAND DIEU! dont la seule présence soutient la Nature et maintient l'harmonie des lois de l'Univers; vous qui, du trône immobile de l'empyrée, voyez rouler sous vos pieds toutes les sphères célestes, sans choc et sans confusion; qui, du sein du repos, reproduisez à chaque instant leurs mouvemens immenses, et seul régissez dans une paix profonde ce nombre infini de cieux et de mondes; rendez, rendez enfin le calme à la terre agitée! Qu'elle soit dans le silence! qu'à votre voix la discorde et la guerre cessent de faire retentir leurs clameurs orgueilleuses! Dieu de bonté, auteur de tous les êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la création; mais l'homme est votre être de choix: vous avez éclairé son ame d'un rayon de votre lumière immortelle; comblez vos bienfaits en pénétrant son cœur d'un trait de votre amour: ce sentiment divin se répandant partout, réunira les natures ennemies; l'homme ne craindra pas l'aspect de l'homme, le fer homicide n'armera plus sa main; le feu dévorant de la guerre ne fera plus tarir la

source des générations ; l'espèce humaine maintenant affoiblie, mutilée, moissonnée dans sa fleur, germera de nouveau et se multipliera sans nombre ; la Nature accablée sous le poids des fléaux, stérile, abandonnée, reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité ; et nous, DIEU BIENFAITEUR, nous la seconderons, nous la cultiverons, nous l'observerons sans cesse, pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnoissance et d'admiration.

DE LA NATURE.

SECONDE VUE.

Un individu de quelque espèce qu'il soit, n'est rien dans l'Univers; cent individus, mille ne sont encore rien : les espèces sont les seuls êtres de la Nature; êtres perpétuels, aussi anciens, aussi permanens qu'elle, que, pour mieux juger, nous ne considérons plus comme une collection ou une suite d'individus semblables, mais comme un tout indépendant du nombre, indépendant du tems; un tout toujours vivant, toujours le même; un tout qui a été compté pour un dans les ouvrages de la création, et qui par conséquent ne fait qu'une unité dans la Nature. De toutes ces unités, l'espèce humaine est la première; les autres, de l'éléphant jusqu'à la mite, du cèdre jusqu'à l'hysope, sont en seconde et en troisième ligne ; et quoique différente par la forme, par la substance, et même par la vie, chacune tient sa

place, subsiste par elle-même, se défend des autres, et toutes ensemble composent et représentent la Nature vivante, qui se maintient et se maintiendra comme elle s'est maintenue : un jour, un siècle, un âge, toutes les portions du tems ne font pas partie de sa durée ; le tems lui-même n'est relatif qu'aux individus, aux êtres dont l'existence est fugitive ; mais celle des espèces étant constante, leur permanence fait la durée, et leur différence le nombre. Comptons donc les espèces comme nous l'avons fait ; donnons-leur à chacune un droit égal à la mense de la Nature ; elles lui sont toutes également chères, puisqu'à chacune elle a donné les moyens d'être, et de durer tout aussi long-tems qu'elle.

Faisons plus, mettons aujourd'hui l'espèce à la place de l'individu ; nous avons vu quel étoit pour l'homme le spectacle de la Nature ; imaginons quelle en seroit la vue pour un être qui représenteroit l'espèce humaine entière. Lorsque, dans un beau jour de printems, nous voyons la verdure renaître, les fleurs s'épanouir, tous les germes éclorre, les abeilles revivre, l'hirondelle arriver, le rossignol chanter l'amour, le bélier en bondir, le taureau en mugir, tous les êtres vivans se

chercher et se joindre pour en produire d'autres ; nous n'avons d'autre idée que celle d'une reproduction et d'une nouvelle vie. Lorsque, dans la saison noire du froid et des frimats, l'on voit les natures devenir indifférentes, se fuir au lieu de se chercher, les habitans de l'air déserter nos climats, ceux de l'eau perdre leur liberté sous des voûtes de glace, tous les insectes disparoître ou périr, la plupart des animaux s'engourdir, se creuser des retraites ; la terre se durcir, les plantes se sécher ; les arbres dépouillés se courber, s'affaisser sous le poids de la neige et du givre ; tout présente l'idée de la langueur et de l'anéantissement. Mais ces idées de renouvellement et de destruction, ou plutôt ces images de la mort et de la vie, quelque grandes, quelque générales qu'elles nous paroissent, ne sont qu'individuelles et particulières. L'homme, comme individu, juge ainsi la Nature ; l'être que nous avons mis à la place de l'espèce la juge plus grandement, plus généralement ; il ne voit dans cette destruction, dans ce renouvellement, dans toutes ces successions, que permanence et durée : la saison d'une année est pour lui la même que celle de l'année précédente, la même que celle de tous les siècles ; le millième

animal dans l'ordre des générations, est pour lui le même que le premier animal. Et en effet, si nous vivions, si nous subsistions à jamais, si tous les êtres qui nous environnent subsistoient aussi tels qu'ils sont pour toujours, et que tout fût perpétuellement comme tout est aujourd'hui, l'idée du tems s'évanouiroit, et l'individu deviendroit l'espèce.

Eh! pourquoi nous refuserions-nous de considérer la Nature pendant quelques instans sous ce nouvel aspect? A la vérité l'homme, en venant au monde, arrive des ténèbres; l'ame aussi nue que le corps, il naît sans connoissance comme sans défense; il n'apporte que des qualités passives; il ne peut que recevoir les impressions des objets, et laisser affecter ses organes, la lumière brille long-tems à ses yeux avant que de l'éclairer: d'abord, il reçoit tout de la Nature, et ne lui rend rien; mais, dès que ses sens sont affermis, dès qu'il peut comparer ses sensations, il se réfléchit vers l'Univers; il forme des idées, il les conserve, les étend, les combine: l'homme, et sur-tout l'homme instruit, n'est plus un simple individu; il représente en grande partie l'espèce humaine entière; il a commencé par recevoir de ses pères les connoissances qui leur avoient été trans-

mises par ses aïeux ; ceux-ci ayant trouvé l'art divin de tracer la pensée et de la faire passer à la postérité, se sont pour ainsi dire identifiés avec leurs neveux ; les nôtres s'identifieront avec nous : cette réunion, dans un seul homme, de l'expérience de plusieurs siècles, recule à l'infini les limites de son être : ce n'est plus un individu simple, borné, comme les autres, aux sensations de l'instant présent, aux expériences du jour actuel ; c'est à peu près l'être que nous avons mis à la place de l'espèce entière ; il lit dans le passé, voit le présent, juge l'avenir ; et dans le torrent des tems qui amène, entraîne, absorbe tous les individus de l'Univers, il trouve les espèces constantes, la Nature invariable : la relation des choses étant toujours la même, l'ordre des tems lui paroît nul ; les lois du renouvellement ne font que compenser à ses yeux celles de sa permanence ; une succession continuelle d'êtres, tous semblables entre eux, n'équivaut, en effet, qu'à l'existence perpétuelle d'un seul de ces êtres.

A quoi se rapporte donc ce grand appareil des générations, cette immense profusion de germes, dont il en avorte mille et mille pour un qui réussit ? Qu'est-ce que cette propa-

gation, cette multiplication des êtres, qui se détruisant et se renouvelant sans cesse, n'offrent toujours que la même scène, et ne remplissent ni plus ni moins la Nature? D'où viennent ces alternatives de mort et de vie, ces lois d'accroissement et de dépérissement, toutes ces vicissitudes individuelles, toutes ces représentations renouvelées d'une seule et même chose? Elles tiennent à l'essence même de la Nature, et dépendent du premier établissement de la machine du monde; fixe dans son tout, et mobile dans chacune de ses parties, les mouvemens généraux des corps célestes ont produit les mouvemens particuliers du globe de la terre; les forces pénétrantes dont ces grands corps sont animés, par lesquelles ils agissent au loin et réciproquement les uns sur les autres, animent aussi chaque atome de matière, et cette propension mutuelle de toutes ces parties les unes vers les autres est le premier lien des êtres, le principe de la consistance des choses, et le soutien de l'harmonie de l'Univers. Les grandes combinaisons ont produit tous les petits rapports : le mouvement de la Terre sur son axe ayant partagé en jours et en nuits les espaces et la durée, tous les êtres vivans qui l'habitent la terre

ont leur tems de lumière et leur tems de ténèbres, la veille et le sommeil : une grande portion de l'économie animale, celle de l'action des sens et du mouvement des membres, est relative à cette première combinaison. Y auroit-il des sens ouverts à la lumière dans un monde où la nuit seroit perpétuelle ?

L'inclinaison de l'axe de la terre produisant, dans son mouvement annuel autour du soleil, des alternatives durables de chaleur et de froid, que nous avons appelées *des saisons*, tous les êtres végétans ont aussi, en tout ou en partie, leur saison de vie et leur saison de mort. La chute des feuilles et des fruits, le desséchement des herbes, la mort des insectes, dépendent en entier de cette seconde combinaison. Dans les climats où elle n'a pas lieu, la vie des végétaux n'est jamais suspendue ; chaque insecte vit son âge ; et ne voyons-nous pas, sous la ligne, où les quatre saisons n'en font qu'une, la terre toujours fleurie, les arbres continuellement verts, et la Nature toujours au printems?

La constitution particulière des animaux et des plantes est relative à la température générale du globe de la terre, et cette température dépend de sa situation, c'est-à-dire

de la distance à laquelle il se trouve de celui du soleil. A une distance plus grande, nos animaux, nos plantes ne pourroient ni vivre, ni végéter. L'eau, la séve, le sang, toutes les autres liqueurs perdroient leur fluidité; à une distance moindre, elles s'évanouiroient et se dissiperoient en vapeurs. La glace et le feu sont les élémens de la mort; la chaleur tempérée est le premier germe de la vie.

Les molécules vivantes, répandues dans tous les corps organisés, sont relatives, et pour l'action et pour le nombre, aux molécules de la lumière qui frappent toute matière, et la pénètrent de leur chaleur; par-tout où les rayons du soleil peuvent échauffer la terre, sa surface se vivifie, se couvre de verdure et se peuple d'animaux: la glace même, dès qu'elle se résout en eau, semble se féconder; cet élément est plus fertile que celui de la terre; il reçoit, avec la chaleur, le mouvement et la vie. La mer produit à chaque saison plus d'animaux que la terre n'en nourrit; elle produit moins de plantes; et tous ces animaux qui nagent à la surface des eaux, ou qui en habitent les profondeurs, n'ayant pas, comme ceux de la terre, un fonds de subsistance assuré sur les

substances végétales, sont forcés de vivre les uns sur les autres; et c'est à cette combinaison que tient leur immense multiplication, ou plutôt leur pullulation sans nombre.

Chaque espèce et des uns et des autres ayant été créée, les premiers individus ont servi de modèle à tous leurs descendans. Le corps de chaque animal ou de chaque végétal est un moule auquel s'assimilent indifféremment les molécules organiques de tous les animaux ou végétaux détruits par la mort et consumés par le tems; les parties brutes qui étoient entrées dans leur composition, retournent à la masse commune de la matière brute; les parties organiques, toujours subsistantes, sont reprises par les corps organisés; d'abord repompées par les végétaux, ensuite absorbées par les animaux qui se nourrissent de végétaux, elles servent au développement, à l'entretien, à l'accroissement et des uns et des autres; elles constituent leur vie, et, circulant continuellement de corps en corps, elles animent tous les êtres organisés. Le fonds des substances vivantes est donc toujours le même; elles ne varient que par la forme, c'est-à-dire par la différence des représentations. Dans les siècles d'abondance, dans les tems de

la plus grande population, le nombre des hommes, des animaux domestiques et des plantes utiles semble occuper et couvrir en entier la surface de la terre; celui des animaux féroces, des insectes nuisibles, des plantes parasites, des herbes inutiles, reparoît et domine à son tour, dans les tems de disette et de dépopulation. Ces variations, si sensibles pour l'homme, sont indifférentes à la Nature; le ver à soie, si précieux pour lui, n'est pour elle que la chenille du mûrier. Que cette chenille du luxe disparoisse; que d'autres chenilles dévorent les herbes destinées à engraisser nos bœufs; que d'autres enfin minent, avant la recolte, la substance de nos épis; qu'en général l'homme et les espèces majeures dans les animaux soient affamées par les espèces infimes, la Nature n'en est ni moins remplie, ni moins vivante; ne elle protège pas les unes aux dépens des autres, elle les soutient toutes; mais elle méconnoît le nombre dans les individus, et ne les voit que comme des images successives d'nne seule et même empreinte, des ombres fugitives dont l'espèce est le corps.

Il existe donc sur la terre, et dans l'air et dans l'eau, une quantité déterminée de

matière organique que rien ne peut détruire; il existe en même tems un nombre déterminé de moules capables de se l'assimiler, qui se détruisent et se renouvellent à chaque instant; et ce nombre de moules ou d'individus, quoique variable dans chaque espèce, est au total toujours le même, toujours proportionné à cette quantité de matière vivante. Si elle étoit surabondante; si elle n'étoit pas, dans tous les tems, également employée et entièrement absorbée par les moules existans, il s'en formeroit d'autres, et l'on verroit paroître des espèces nouvelles; parce que cette matière vivante ne peut demeurer oisive, parce qu'elle est toujours agissante, et qu'il suffit qu'elle s'unisse avec des parties brutes, pour former des corps organisés. C'est à cette grande combinaison, ou plutôt à cette invariable proportion, que tient la forme même de la Nature.

Et comme son ordonnance est fixe pour le nombre, le maintien et l'équilibre des espèces, elle se présenteroit toujours sous la même face, et seroit, dans tous les tems et sous tous les climats, absolument et relativement la même, si son habitude ne varioit pas, autant qu'il est possible, dans

toutes les formes individuelles. L'empreinte de chaque espèce est un type dont les principaux traits sont gravés en caractères ineffaçables et permanens à jamais; mais toutes les touches accessoires varient, aucun individu ne ressemble parfaitement à un autre; aucune espèce n'existe sans un grand nombre de variétés. Dans l'espèce humaine, sur laquelle le sceau divin a le plus appuyé, l'empreinte ne laisse pas de varier du blanc au noir, du petit au grand, etc.: le lapon, le patagon, l'hottentot, l'européen, l'américain, le nègre, quoique tous issus du même père, sont bien éloignés de se ressembler comme frères.

Toutes les espèces sont donc sujettes aux différences purement individuelles; mais les variétés constantes, et qui se perpétuent par les générations, n'appartiennent pas également à toutes; plus l'espèce est élevée, plus le type en est ferme, et moins elle admet de ces variétés. L'ordre, dans la multiplication des animaux, étant en raison inverse de l'ordre de grandeur, et la possibilité des différences, en raison directe du nombre dans le produit de leur génération, il étoit nécessaire qu'il y eût plus de variétés dans les petits animaux que dans

les grands. Il y a aussi, et par la même raison, plus d'espèces voisines; l'unité de l'espèce étant plus resserrée dans les grands animaux, la distance qui la sépare des autres est aussi plus étendue. Que de variétés et d'espèces voisines accompagnent, suivent ou précèdent l'écureuil, le rat ou les autres petits animaux, tandis que l'éléphant marche seul et sans pair à la tête de tous!

La matière brute, qui compose la masse de la terre, n'est pas un limon vierge, une substance intacte, et qui n'ait pas subi des altérations; tout a été remué par la force des grands et des petits agens, tout a été manié plus d'une fois par la main de la Nature; le globe de la terre a été pénétré par le feu, et ensuite recouvert et travaillé par les eaux; le sable, qui en remplit le dedans, est une matière vitrée; les lits épais de glaise, qui le recouvrent au dehors, ne sont que ce même sable décomposé par le séjour des eaux; le roc vif, le granit, le grès, tous les cailloux, tous les métaux ne sont encore que cette même matière vitrée, dont les parties se sont réunies, pressées ou séparées, selon les lois de leur affinité. Toutes ces substances sont parfaitement brutes; elles existent et existeroient indépendamment des

animaux et des végétaux; mais d'autres substances, en très-grand nombre, et qui paroissent également brutes, tirent leur origine du détriment des corps organisés; les marbres, les pierres à chaux, les graviers, les craies, les marnes, ne sont composés que de débris de coquillages et des dépouilles de ces petits animaux, qui, transformant l'eau de la mer en pierre, produisent le corail et tous les madrépores, dont la variété est innombrable, et la quantité presque immense. Les charbons de terre, les tourbes et les autres matières qui se trouvent aussi dans les couches extérieures de la terre, ne sont que le résidu des végétaux plus ou moins détériorés, pourris et consommés. Enfin, d'autres matières en moindre nombre, telles que les pierres ponces, les soufres, les mâchefers, les amiantes, les laves, ont été jetées par les volcans, et produites par une seconde action du feu sur les matières premières. L'on peut réduire à ces trois grandes combinaisons tous les rapports des corps bruts, et toutes les substances du règne minéral.

Les lois d'affinité par lesquelles les parties constituantes de ces différentes substances se séparent des autres pour se réunir entre elles et former des matières homogènes, sont les mêmes

mêmes que la loi générale par laquelle tous les corps célestes agissent les uns sur les autres; elless'exercent également et dans les mêmes rapports de masses et de distances; un globule d'eau, de sable ou de métal, agit sur un autre globule, comme le globe de la terre agit sur celui de la lune: et si jusqu'à ce jour l'on a regardé ces lois d'affinité comme différentes de celles de la pesanteur, c'est faute de les avoir bien conçues, bien saisies; c'est faute d'avoir embrassé cet objet dans toute son étendue. La figure qui, dans les corps célestes, ne fait rien ou presque rien à la loi de l'action des uns sur les autres, parce que la distance est très-grande, fait au contraire presque tout lorsque la distance est très-petite ou nulle. Si la lune et la terre, au lieu d'une figure sphérique, avoient toutes deux celle d'un cylindre court, et d'un diamètre égal à celui de leurs sphères, la loi de leur action réciproque ne seroit pas sensiblement altérée par cette différence de figure, parce que la distance de toutes les parties de la lune à celles de la terre, n'auroit que très-peu varié; mais, si ces mêmes globes devenoient des cylindres très-étendus et voisins l'un de l'autre, la loi de l'action réciproque de ces deux corps paroîtroit fort différente, parce que la dis-

tance de chacune de leurs parties entre elles, et relativement aux parties de l'autre, auroit prodigieusement changé; ainsi, dès que la figure entre comme élément dans la distance, la loi paroît varier, quoiqu'au fond elle soit toujours la même.

D'après ce principe, l'esprit humain peut encore faire un pas, et pénétrer plus avant dans le sein de la Nature. Nous ignorons quelle est la figure des parties constituantes des corps; l'eau, l'air, la terre, les métaux, toutes les matières homogènes sont certainement composées de parties également semblables entre elles, mais dont la forme est inconnue: nos neveux pourront, à l'aide du calcul, s'ouvrir ce nouveau champ de connoissances, et savoir à peu près de quelle figure sont les élémens des corps; ils partiront du principe que nous venons d'établir; ils le prendront pour base. *Toute matière s'attire en raison inverse du carré de la distance, et cette loi générale ne paroît varier, dans les attractions particulières, que par l'effet de la figure des parties contituantes de chaque substance, parce que cette figure entre comme élément dans la distance.* Lorsqu'ils auront donc acquis, par des expériences réitérées, la connoissance de la loi d'attraction d'une substance particulière, ils pour-

ront trouver, par le calcul, la figure de ses parties constituantes. Pour le faire mieux sentir, supposons, par exemple, qu'en mettant du vif argent sur un plan parfaitement poli, on reconnoisse, par des expériences, que ce métal fluide s'attire toujours en raison inverse du cube de la distance, il faudra chercher, par des règles de fausse position, quelle est la figure qui donne cette expression, et cette figure sera celle des parties constituantes du vif argent: si l'on trouvoit par ces expériences que ce métal s'attire en raison inverse du carré de la distance, il seroit démontré que ces parties constituantes sont sphériques, puisque la sphère est la seule figure qui donne cette loi, et qu'à quelque distance que l'on place des globes, la loi de leur attraction est toujours la même.

Newton a bien soupçonné que les affinités chimiques, qui ne sont autre chose que les attractions particulières dont nous venons de parler, se faisoient par des lois assez semblables à celles de la gravitation; mais il ne paroît pas avoir vu que toutes ces lois particulières n'étoient que de simples modifications de la loi générale, et qu'elles n'en paroissent différentes que parce qu'à une très-petite distance la figure des atomes qui s'attirent, fait autant et plus que la masse pour l'expression

de la loi, cette figure entrant alors pour beaucoup dans l'élément de la distance.

C'est cependant à cette théorie que tient la connoissance intime de la composition des corps bruts; le fond de toute matière est le même; la masse et le volume, c'est-à-dire, la forme seroit aussi la même, si la figure des parties constituantes étoit semblable. Une substance homogène ne peut différer d'une autre qu'autant que la figure de ses parties primitives est différente; celle dont toutes les molécules sont sphériques, doit être spécifiquement une fois plus légère qu'une autre dont les molécules seroient cubiques, parce que les premières, ne pouvant se toucher que par des points, laissent des intervalles égaux à l'espace qu'elles remplissent, tandis que les parties supposées cubiques peuvent se réunir toutes sans laisser le moindre intervalle, et former par conséquent une matière une fois plus pesante que la première. Et quoique les figures puissent varier à l'infini, il paroît qu'il n'en existe pas autant dans la Nature que l'esprit pourroit en concevoir; car elle a fixé les limites de la pesanteur et de la légèreté: l'or et l'air sont les deux extrêmes de toutes densités; toutes les figures admises, exécutées par la Nature, sont donc comprises entre ces deux termes, et toutes celles

qui auroient pu produire des substances plus pesantes ou plus légères, ont été rejetées.

Au reste, lorsque je parle des figures employées par la Nature, je n'entends pas qu'elles soient nécessairement ni même exactement semblables aux figures géométriqnes qui existent dans notre entendement; c'est par supposition que nous les faisons régulières, et par attraction que nous les rendons simples. Il n'y a peut-être ni cubes exacts, ni sphères parfaites dans l'univers; mais comme rien n'existe sans forme, et que selon la diversité des substances, les figures de leurs élémens sont différentes, il y en a nécessairement qui approchent de la sphère ou du cube, et de toutes les autres figures régulières que nous avons imaginées. Le précis, l'absolu, l'abstrait, qui se présentent si souvent à notre esprit, ne peuvent se trouver dans le réel, parce que tout y est relatif, tout s'y fait par nuances, tout s'y combine par approximation. De même, lorsque j'ai parlé d'une substance qui seroit entièrement pleine, parce qu'elle seroit composée de parties cubiques, et d'une autre substance qui ne seroit qu'à moitié pleine, parce que toutes ses parties constituantes seroient sphériques; je ne l'ai dit que par comparaison, et je n'ai pas prétendu que ces substances exis-

tassent dans la réalité ; car l'on voit, par l'expérience des corps transparens, tels que le verre, qui ne laisse pas d'être dense et pesant, que la quantité des matières y est très-petite en comparaison de l'étendue des intervalles ; et l'on peut démontrer que l'or, qui est la matière la plus dense, contient beaucoup plus de vuide que de plein.

La considération des forces de la Nature est l'objet de la mécanique rationnelle ; celui de la mécanique sensible n'est que la combinaison de nos forces particulières, et se réduit à l'art de faire des machines ; cet art a été cultivé de tout tems, par la nécessité et pour la commodité ; les anciens y ont excellé comme nous ; mais la mécanique rationnelle est une science née, pour ainsi dire, de nos jours ; tous les philosophes, depuis Aristote à Descartes, ont raisonné, comme le peuple, sur la nature du mouvement ; ils ont unanimement pris l'effet pour la cause ; ils ne connoissoient d'autres forces que celle de l'impulsion, encore la connoissoient-ils mal ; ils lui attribuoient les effets des autres forces ; ils vouloient y ramener tous les phénomènes du monde. Pour que le projet eût été plausible et la chose possible, il auroit au moins fallu que cette impulsion, qu'ils regardoient comme cause unique, fût un effet général et

constant qui appartînt à toute matière, qui s'exerçât continuellement dans tous les tems: le contraire leur étoit demontré. Ne voyoient-ils pas que dans les corps en repos, cette force n'existe pas; que dans les corps lancés, son effet ne subsiste qu'un petit tems; qu'il est bientôt détruit par les résistances; que pour le renouveler il faut une nouvelle impulsion; que par conséquent bien loin qu'elle soit une cause générale, elle n'est au contraire qu'un effet particulier et dépendant d'effets plus généraux?

Or, un effet général est ce qu'on doit appeler une cause; car la cause réelle de cet effet général ne nous sera jamais connue, parce que nous ne connoissons rien que par comparaison, et que l'effet étant supposé général et appartenant également à tout, nous ne pouvons le comparer à rien, ni par conséquent le connoître autrement que par le fait; ainsi l'attraction, ou, si l'on veut, la pesanteur étant un effet général et commun à toute matière, et démontré par le fait, doit être regardée comme une cause; et c'est à elle qu'il faut rapporter les autres causes particulières et même l'impulsion, puisqu'elle est moins générale et moins constante. La difficulté ne consiste qu'à voir en quoi l'impulsion peut dépendre en effet

de l'attraction : si l'on réfléchit à la communication du mouvement par le choc, on sentira bien qu'il ne peut se transmettre d'un corps à un autre que par le moyen du ressort, et l'on reconnoîtra que toutes les hypothèses que l'on a faites sur la transmission du mouvement dans les corps durs, ne sont que des jeux de notre esprit qui ne pourroient s'exécuter dans la Nature. Un corps parfaitement dur n'est en effet qu'un être de raison, comme un corps parfaitement élastique n'est encore qu'un autre être de raison ; ni l'un ni l'autre n'existent dans la réalité, parce qu'il n'y existe rien d'absolu, rien d'extrême, et que le mot et l'idée de parfait n'est jamais que l'absolu ou l'extrême de la chose.

S'il n'y avoit point de ressort dans la matière, il n'y auroit donc nulle force d'impulsion ; lorsqu'on jette une pierre, le mouvement qu'elle conserve ne lui a-t-il pas été communiqué par le ressort du bras qui l'a lancée ; lorsqu'un corps en mouvement en rencontre un autre en repos, comment peut-on concevoir qu'il lui communique son mouvement, si ce n'est en comprimant le ressort des parties élastiques qu'il renferme, lequel se rétablissant immédiatement après la compensation, donne à la masse totale la

même force qu'il vient de recevoir. On ne comprend point comment un corps parfaitement dur pourroit admettre cette force, ni recevoir du mouvement; et d'ailleurs il est très-inutile de chercher à le comprendre, puisqu'il n'en existe point de tel. Tous les corps, au contraire, sont doués de ressorts; les expériences sur l'électricité prouvent que sa force élastique appartient généralement à toute matière; quand il n'y auroit donc dans l'intérieur des corps d'autre ressort que celui de cette matière électrique; il suffiroit pour la communication du mouvement, et par conséquent c'est à ce grand ressort, comme effet général, qu'il faut attribuer la cause particulière de l'impulsion.

Maintenant, si nous réfléchissons sur la mécanique du ressort, nous trouverons que sa force dépend elle-même de celle de l'attraction. Pour le voir clairement, figurons-nous le ressort le plus simple, un angle solide de fer ou de toute autre matière dure; qu'arrive-t-il lorsque nous le comprimons? nous forçons les parties voisines du sommet de l'angle de fléchir, c'est-à-dire, de s'écarter un peu les unes des autres, et dans le moment que la compression cesse, elles se rapprochent et se rétablissent comme elles étoient auparavant; leur adhérence, de la-

quelle résulte la cohésion du corps, est, comme l'on sait, un effet de leur attraction mutuelle ; lorsque l'on presse le ressort, on ne détruit pas cette adhérence, parce que, quoiqu'on écarte les parties, on ne les éloigne pas assez les unes des autres, pour les mettre hors de leur sphère d'attraction mutuelle; et par conséquent dés qu'on cesse de presser, cette force qu'on remet, pour ainsi dire, en liberté, s'exerce ; les parties séparées se rapprochent, et le ressort se rétablit: si, au contraire, par une pression trop forte, on les écarte au point de les faire sortir de leur sphère d'attraction, le ressort se rompt, parce que la force de la compression a été plus grande que celle de la cohérence, c'est-à-dire, plus grande que celle de l'attraction mutuelle qui réunit les parties, le ressort ne peut donc s'exercer qu'autant que les parties de la matière ont de la cohérence, c'est-à-dire, autant qu'elles sont unies par la force de leur attraction mutuelle, et par conséquent le ressort en général qui peut seul produire l'impulsion, et l'impulsion elle-même, se rapportent à la force d'atraction, et en dépendent comme des effets particuliers d'un effet général.

Quelque nettes que me paroissent ces idées, quelque fondées que soient ces vues,

je ne m'attends point à les voir adopter ; le peuple ne raisonnera jamais que d'après ses sensations, et le vulgaire des physiciens d'après des préjugés : or, il faut mettre à part les unes, et renoncer aux autres pour juger de ce que nous proposons ; peu de gens en jugeront donc, et c'est le lot de la vérité ; mais aussi très-peu de gens lui suffisent ; elle se perd dans la foule ; et quoique toujours auguste et majestueuse, elle est souvent obscurcies par de vieux fantômes, ou totalement effacée par des chimères brillantes. Quoi qu'il en soit, c'est ainsi que je vois, que j'entends la Nature (peut-être est-elle encore plus simple que ma vue) ; une seule force est la cause de tous les phénomènes de la matière brute, et cette force réunie avec celle de la chaleur, produit les molécules vivantes, desquelles dependent tous les effets des substances organisées.

Fin du vingt-troisième Volume.

C49387

TABLE

De ce qui est contenu dans ce vingt-troisième Volume.

Le Bœuf.	Page 1
Addition à l'article du Bœuf, par Sonnini.	54
La Brebis.	62
Addition à l'article de la Brebis, par Sonnini.	87
La Chèvre.	91
Addition à l'article de la Chèvre, par Sonnini.	109
Le Cochon. Le Cochon de Siam. Le Sanglier.	113
Addition à l'article du Cochon, par Sonnini.	149
Le Chien.	163
Chiens-mulets, provenant d'une Louve et d'un Chien braque.	257
Du Mâle, première Génération.	262
De la Femelle, première Génération.	270
Du Mâle, seconde Génération.	275
De la Femelle, seconde Génération.	280
De la Femelle, troisième Génération.	296
Du Mâle, quatrième Génération.	313
De la Femelle, quatrième Génération.	315
Suite des Chiens métis.	317
Seconde suite des Chiens métis.	321
Troisième exemple du produit d'un Chien et d'une Louve.	327
Quatrième exemple du produit d'un Chien et d'une Louve.	329
Cinquième exemple du produit d'une Louve avec un Chien.	331
Addition à l'article du Chien, par Sonnini.	334
De la Nature. Première Vue.	353
De la Nature. Seconde Vue.	371

Fin de la Table du vingt-troisième Volume.

Digitized by Google